

BONUCCI ★ COLOMBO L'EX-JOUEUR DEVENU TRAFICANT DE COCAÏNE ★ INSIGNE

SO FOOT

NAINGGOLAN

fast-food, clopes et tatouages



PÉDOPHILIE

le foot français est-il vraiment à l'abri?



INFANTINO

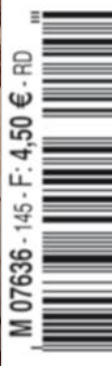
Mr Propre de la FIFA? Pas sûr...

Front National
Le monde
du foot
face au pire
scénario



Ils supportent le PSG, la Roma ou Arsenal.
Ils ont vécu les pires humiliations. Ils racontent.

Comment vivre avec la défaite?



VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

HUAWEI P10

CONÇU AVEC 

VOS PHOTOS VONT FAIRE LA UNE

Votre studio photo mobile



DAS*: 0.96W/kg

DAS: 0.96 W/kg*. Le DAS (débit d'absorption spécifique) des téléphones mobiles quantifie le niveau d'exposition maximal de l'utilisateur aux ondes électromagnétiques, pour une utilisation à l'oreille. - La réglementation française impose que le DAS ne dépasse pas 2W/kg. Pour réduire l'exposition de la tête aux ondes électromagnétiques, il est recommandé d'utiliser un kit oreillette. Kit oreillette inclus. - Les couleurs, l'interface et les fonctions du produit sont présentées pour référence seulement, le produit actuel peut varier. - Huawei Technologies France SASU est enregistré au R.C.S. de Nanterre sous le numéro 451 063 739.

ANTOINE GRIEZMANN



édito

Cocorico, poussez-vous, la formation française vient encore de sortir une pépite! Il va vite. Très vite. Il dribble, il élimine, il provoque, il percute, il dépose ses défenseurs. Mieux, il marque. Il éclabousse la ligue 1, il a joué ses premiers matches de ligue des champions. Bref, c'est la révélation de la saison. Les plus grands clubs ont les yeux rivés sur lui. On dit que son profil et son potentiel font saliver le Real Madrid, que Florentino Pérez préparerait une belle offre pour cet été. Il a à peine 18 ans, son crâne dégarni présente déjà les signes évidents d'une future calvitie, mais ce petit gars de la région parisienne représente à coup sûr l'avenir des Bleus. D'ailleurs, son physique et son jeu rappellent un certain Thierry Henry. *"Un diamant"* dit la presse, quand elle ne lui prête pas un destin à la Cristiano Ronaldo. On est en mars 2007 et Gabriel Obertan n'a sans doute pas fini de nous étonner.  PM

résumé de l'épisode précédent

Vous avez manqué le dernier numéro de *So Foot*? Voici les infos qu'il ne fallait pas louper.

L'ancien Nantais **Fernando Aristeguieta** a découvert le romancier Javier Cercas grâce à son frère. **Didier Monczuk** conduisait une Renault 5 GT Turbo à l'AJ Auxerre. L'humoriste **Jonathan Cohen** pense qu'un défenseur, c'est un peu comme le bassiste dans un groupe de rock, tout le monde s'en bat les couilles. **Tim Wiese** pèse désormais 116 kilos tout rond. **Alvaro Recoba** a créé une troupe pour le carnaval de Montevideo. **Antonio Cassano** trouve qu'il y a beaucoup de faux culs dans le football.

Amir Abdou, le sélectionneur des Comores, a été recruté grâce à un article dans *La Dépêche du Midi*. **Mauricio Pochettino** aime les éloges, à condition que ça ne fasse pas tourner la tête.

Enfant, **Bernard Lama** pratiquait la chasse à l'arbalète dans la forêt. **Patrick Guittou**, latéral droit de l'équipe 4 du Sporting Club Marly, en Moselle, finit toujours au sol, par temps sec comme par temps humide. La chanteuse **Imany** ne voit pas de ressemblance entre Bafé Gomis et Tracy Chapman. -

PAR STÉPHANE MOROT



OURS

SO FOOT, mensuel, édité par SO PRESS, S.A.S. au capital de 604 Euros. RCS n°445391196
7-9 rue de la Croix-Faubin 75011 Paris
Tél. 01 43 22 86 96 (préférez l'e-mail)
E-mail: prenom.nom@sofoot.com

ADMINISTRATION RÉDACTION CONCEPTION

Gérant, Directeur de la publication F. Annese
Associés Sylvain Hervé & Guillaume Bonamy
Directeurs de la rédaction
Franck Annese, Marc Beaugé & Stéphane Régy
Directeur général Éric Karnbauer
Directeur du développement Brieux Férot
Responsable administratif et financier
Baptiste Lambert

Assistante de direction Angie Duchesne

Rédacteurs en chef Pierre Maturana, Javier Prieto Santos & Maxime Marchon

Secrétaires de rédaction

François L'Homme-Haret, Oktobre

Rédacteurs en chef sofoot.com

Paul Berner, Eric Maggiori & Matthieu Pécot

Secrétaire de rédaction sofoot.com

Julie Canteranne

Webmaster Gilles 'the sound of violence' François

Conception graphique Cyrille Fourmy

Comité de rédaction Dave Appadoo, Olivier Aumard, Joachim Barbier, Paul Berner, Vincent Berthe, Ronan Boscher, Thomas Bohbot, Pierre Boisson, Flavian Bories, Swann Borsellino, Laurent Brun, Axel Cadieux, Florian Cadu, Romain Canuti, Simon Capelli-Welter, Anthony Cerveaux, Agathe de Coularé Delafontaine, Régis Delanoë, Benjamin Delassus, Maxime Delcourt, Robin Delorme, Vikash Dhorasoo, Alexandre Doskov, Lucas Duvernet-Coppola, Mathias Edwards, Ali Farhat, Mathieu Faure, Brieux Férot, Raphaël Gaftarnik, Chérif Ghemmour, Christophe Gleizes, Alexandre Gonzalez, Thomas Goubin, Martin Grimberghs, Marc Hervez, Emilien Hofman, Nicolas Hourcade, Gauthier de Hoym, Arthur Jeanne, Damien Jeannes, Nicolas Jucha, Éric Karnbauer, Markus Kaufmann, Nicolas Kssis-Martov, Charles Lafon, Victor Le Grand, Franck Lenfant, Maxime Nadjarian, Eric Maggiori, Gad Messika, Antoine Mestres, Quentin Moynet, Quentin Müller, Makoum Nhari, Raphaël Pagano, Matthew Pécot, Alexandre Pedro, Noémie Pennacino, William Pereira, Paul Piquard, Thomas Pitrel, Vincent Riou, Rico Rizzitelli, Adrien Rodriguez-Ares, Matthieu Rostak, Vincent Ruellan, Léo Ruiz, Eddy Serres, David Sfez, Michael Simsolo, Nicolas Taiana, Côme Tessier, Sim Triquette
Correspondants Louis Génot (Brésil), Tom Goubin (Mexique), Aquiles Furlone (Argentine)

Photographes Renaud Bouchez, Vincent Berthe, Louis Canadas, Samuel Kirszenbaum, Philippe Lebruman
Dessinateurs-illustrateurs Bouzard, Charlotte Delarue, Pierre la Police, Stéphane Manel, Florence Lucas, Julien Langendorff
Iconographie Renaud Bouchez
Stagiaires Julien Duez, Claire Grubesa, Arthur Lejeune, Mathieu Rollinger, Gwennaelle Wit
Modérateur sofoot.com Julien Mahieu
Merci à E. Malverney, A. Vincent

PUBLICITÉ



Régie H3 Média
7-9 rue de la Croix-Faubin 75011 Paris
01 43 35 82 65

Directeur Guillaume Pontoire
guillaume.pontoire@sopress.net

Directeur de publicité Jean-Marie Blanc
jeanmarie.blanc@sopress.net

Directeur de clientèle Maxime Trosdorf
maxime.trosdorf@sopress.net

Chef de publicité Olivier Lega
olivier.lega@sopress.net

COMMUNICATION / SYNDICATION
Nicolas Fresco nicolas.fresco@sopress.net
publishing@sopress.net
Community Management
Julien Mahieu / arsenic@sofoot.com

DIFFUSION

Agence BO CONSEIL
Directeur Otto Borscha
oborscha@boconseilame.fr

Couverture – Supporters parisiens

par Renaud Bouchez pour *So Foot*
Merci à Patrick du Perroquet, Paris XIV et au Red Star, Saint-Ouen

ISSN: 1765-9086 ; Commission paritaire n°CPPAP 0518 K 83784 ; Dépôt légal en cours. Imprimé par Léonce Deprez ; Distribution NMPP. Copyright SO FOOT.

Tous droits de reproduction réservés. L'envoi de tout texte, photo ou document implique l'acceptation par l'auteur de leur libre publication dans la revue. La rédaction ne peut être tenue responsable de la perte ou de la détérioration de textes ou photos qui lui sont adressés pour appréciation.



ABONNEMENT

Offres d'abonnement page 89
Toutes les offres sont disponibles sur www.boutique-sopress.net

Responsable Abonnement Vincent Ruellan, avec Zoé Poulet-Hanning.
Contact: abonnement@sofoot.com
7-9 rue de la Croix-Faubin 75011 Paris
Tél. 01 43 22 86 96

SOFOOT.COM

Publicité: DERBY DIGITAL
Jean-Philippe Vigneron et Vincent Arnould
jean@sofoot.com et vincent@sofoot.com

PROCHAIN NUMÉRO en kiosque le
4/05/2017

Téléchargez l'appli SO FOOT. Et magnez-vous.



sommaire

Avant-match

- 10. Rapidos.** Ricardo Faty et Mickaël Tacalfred.
- 10. Cadavre exquis.** Petit poème en une-deux avec le Brestois Quentin Bernard.
- 10. Les blagues nulles du mois.** Racontées par Jessy Moulin.
- 12. Mais qu'est-ce qu'ils footent?** James Fanchone surfe la vague de la livraison à domicile.
- 12. Timothée,** tout en frappes bien pourlingues.
- 14. Pourquoi j'aime pas...** Alban Ivanov lâche sa rage contre les arbitres de surface.
- 15. Photobomb.** La mascotte du mondial 2018 s'appelle Zabivaka. Et elle a un look de chiottes.
- 16. L'effet papillon.** De la naissance de New York au stade Guus Hiddink.
- 16. Les notes du mois.** Et si la vie n'était qu'un grand match de foot?
- 17. La question qui démange.** Pourquoi Raymond Kopa n'a-t-il pas sa place au Panthéon?
- 18. Infiltré.** On a assisté au retour sur les terrains de Bruno, le gardien brésilien libéré de prison...
- 20. Jour après jour.** Un mois de foot en folie, de Mbappé et d'espérance de vie.



Reportage

- 44. Medipol Basaksehir.** Immersion dans un club sans histoire, sans palmarès et sans supporter, qui redistribue quand même les cartes du football turc, avec l'aide de son joker de luxe. Qui ne s'appelle pas Emmanuel Adebayor mais Recep Tayyip Erdogan.



Couverture

- 24. Vivre dans la défaite.** Ils supportent le PSG, Arsenal, la Roma, le Standard de Liège, l'Atlético Madrid, le Gimnasia ou le Bayer Leverkusen. Ils ont connu des désillusions, des déceptions, voire des humiliations. Mais ils passent leur temps à se relever du pire et ont appris à encaisser les coups. Parce qu'ils ont fait la promesse de rester fidèles à leur club de cœur, dans le malheur et dans les épreuves, pour l'aimer tous les jours de leur vie.



À la culotte

- 50. Radja Nainggolan.** Qui a dit que les joueurs belges étaient trop gentils? S'il y a bien un Diable Rouge qui se contrefout de l'image qu'il renvoie, c'est Radja Nainggolan. Entre son hygiène de vie, sa dégaine et ses frappes de mule, c'est peu dire que le volcanique milieu de la Roma secoue le Plat Pays.
- 72. Gianni Infantino.** Longtemps considéré comme un rigolo, le nouveau président de la Fifa est en train de mettre l'institution à sa botte. Parce que derrière le "chauve de l'UEFA" se cachait depuis toujours un redoutable animal politique. Dont les similitudes avec Sepp Blatter sont troublantes.



Cahier international

- 62. Lorenzo Insigne.** Du haut de ses 163 centimètres, le Napolitain prouve qu'il n'y a pas que la taille qui compte.
- 63. Zico.** L'ancien numéro 10 du Brésil est un peu emmerdé: il ne reconnaît plus le football.
- 64. Javier Clemente.** Pas vraiment réputé pour bien faire jouer ses équipes, l'entraîneur espagnol compte bien faire comprendre à ses détracteurs qu'il s'en tape royalement.

**MATELAS
B&B
BY BULTEX**

Dans tous
les hôtels

JESSICA
Hôtière B&B
à Saint-Brieuc

& Arbitre de foot
masculin

*Prix pour une chambre 1-2 personnes, susceptible de modification sans préavis et donné à titre indicatif. Offre non cumulable avec toutes autres promotions ou opérations en cours ou le programme de fidélité et soumise à disponibilité. B&B HOTELS au capital de 12 287 258,72 euros - RCS Brest 378 047 500.

**NOS HÔTELIERS AUSSI ONT
DES QUALITÉS INCROYABLES.**



À partir de
39€*



Douchette
XXL



Buffet
petit déjeuner



Matelas B&B
by Bultex



Wifi HD gratuit
& illimité



beIN SPORTS
& Disney Channel

hotelbb.com

sommaire



Légende

84. La J-League. En mai 1993, le championnat professionnel japonais lance sa première saison sous une nouvelle formule. L'objectif: devenir une nation importante du plateau mondial. Un quart de siècle plus tard, malgré Wenger, Stojkovic ou Lineker, le bilan reste mitigé.

Dossier

66. Et si Marine Le Pen devenait présidente? Joueurs, observateurs, entraîneurs, présidents, arbitres, agents: avant l'élection présidentielle, le monde du foot s'exprime face au risque FN.



Entretien

80. Leonardo Bonucci. Considéré comme l'un des meilleurs joueurs du monde à son poste, le Turinois a deux rêves concomitants: gagner le Ballon d'or et redonner la parole à la défense dans un pays qui en avait fait sa marque de fabrique par le passé...

Enquêtes

38. Foot français et pédophilie. Alors qu'un immense scandale fait trembler le foot anglais depuis quatre mois, son homologue français semble prendre la question de la pédophilie à la légère. Pourtant, en remuant les méandres des ligues amateurs, des affaires de même nature remontent à la surface...

56. Julio Colombo. Considéré au début des années 2000 comme l'un des plus grands espoirs au poste de défenseur central, le Montpelliérain Julio Colombo a vu sa carrière prendre une tournure sordide. En février dernier, il a écopé de six ans de prison pour trafic international de drogue. L'épilogue d'une descente aux enfers peu banale.



Culture foot

90. La librairie du football. À Newcastle, pas très loin de St James' Park, se dresse le temple de la culture footballistique: le Back Page, ses deux étages et ses 180 mètres carrés de livres et autres produits dérivés.

Décrassage

94. Histoire vraie. En 1971, le match entre le Hallescher FC Chemie et le PSV Eindhoven, en coupe de l'UEFA, est annulé. La veille, un incendie a ravagé l'hôtel du club est-allemand. Bilan: douze morts.

96. L'amateur du mois. À la rencontre de Fernando, maître à jouer franco-portugais du du Breizh Fobal Klub et légende des boîtes de nuit rennaises.

98. Pierre la Police sait plein de choses que vous ne savez pas.

98. Loto Foot. La nouvelle Miss France, Alicia Ayllies, chausse les crampons pour la première fois de sa vie.



SO FOOT

7 TOURNOIS DE FOOTBALL RETRO-VINTAGE EN 2017

NICE le SAMEDI 1er JUILLET (extérieur 5 x 5) - **LILLE** le SAMEDI 10 JUIN (indoor 5 x 5) - **RENNES** le DIMANCHE 11 JUIN (indoor 5 x 5)

PARIS les SAMEDI 17, DIMANCHE 18 et SAMEDI 24 JUIN (extérieur 7x7) - **LYON** le DIMANCHE 25 JUIN (indoor 5x5)



- ☑ TOURNOIS OUVERT A TOUS
- ☑ CHOISISSEZ VOTRE MAILLOT VINTAGE SUR LESVOYAGESENBALLON.FR
- ☑ 10 MATCHS DE 12MN PUIS MATCHS À ÉLIMINATION DIRECTE
- ☑ INSCRIPTION EN GROUPE DE 3 OU EN ÉQUIPE COMPLÈTE
- ☑ ARBITRES OFFICIELS
- ☑ PELOUSES SYNTHÉTIQUES
- ☑ DOSSIER D'INSCRIPTION SUR DEMANDE A : BRUNO@LESVOYAGESENBALLON.FR

ARGENTINE



index

p.90
BEN ARFA n.m. fam. Pantalon dont la forme évoque une clé de *fa*.

p.10
BERNARD 1. n.m. Ermite.
2. Saint à poil.

p.12
FANCHONE n.f. Fichu posé sur la tête et noué sous le menton.

p.10
FATY n.f. Affaiblissement physique dû à un effort excessif; sensation pénible qui l'accompagne. *Je suis mort de faty.*

p.66
FN n.f. invar. Modulation de fréquence. *La bande FN.*

p.72
INFANTINO adj. Qui est propre à l'enfant, a le caractère de l'enfance.

p.62
INSIGNE n.f. Marque extérieure et distinctive d'une dignité, d'un grade.

p.14
IVANOV n.m. Individu qui tient absolument à se procurer un œuf.

p.80
BONUCCI n.m. Bonus italien.

p.18
BRUNO n.m. Brune séchée. *Bruno d'Agen.*

p.64
CLEMENTE adj. Qui manifeste de la clémence.

p.56
COLOMBO n.m. Mélange d'épices d'origine indienne.

p.24
DE CATALDO n.m. Individu qui vient de Cataldo ou des environs.

p.44
EMRE BELÖZOGLU interj. Sert à interpeller, à attirer l'attention.

p.17
KOPA n.m. Sigle de *koala obnubilé par avance.*

p.20
MBAPPÉ n.m. Individu qui aime bapper.

p.84
MIURA 1. n.m. Individu qui a miuré mais c'est fini. **2.** Chanteur et guitariste de pop-rock français prénommé Jean-Louis.

p.10
MOULIN n.m. Appareil ménager pour écraser, moudre. *Moulin à légumes.*

p.50
NAINGGOLAN n.m. Personne d'une taille excessivement petite qui hante le sud-ouest de la Syrie.

p.12
REMONTADA n.f. Action d'aller d'aval en amont.



#

p.20
TRIAUD n.m. Groupe de trois personnes.

p.94
URBANCZYK n.f. abrég. Musique urbaine.



p.38
WOODWARD n.m. Quartier en bois.

p.15
ZABIVAKA n.m. pl. Vêtements portés le plus souvent dans les pays de l'Est. *Il est temps que j'achète quelques zabivaka.*



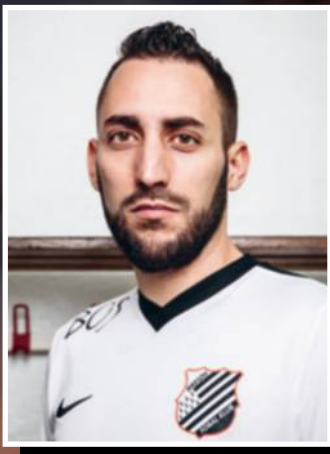
p.16
SEEDORF n.m. Individu qu'on laisse volontiers dormir. *Seedorf, ne le réveille pas!*

p.84
STOJKOVIC adj. Qui fait preuve de stojkovicisme.

p.10
TACALFRED loc. *Répondre du tacalfred, riposter immédiatement à une attaque verbale d'Alfred.*

p.63
ZICO, roi de la pomme de terre.

SIM TRIQUETTE





“Personne n’ose vraiment les tenter les cotes à 400, pourtant...”

N'en déplaise aux supporters du PSG, **Johnny** a pris un énorme plaisir à voir le FC Barcelone démonter le PSG, 6-1. Pour cause, ce parieur Winamax a empoché 561 euros ce soir-là... Et pour un seul euro de mise. Une très, très bonne soirée, en somme.

Parle-nous de ton pari avec cette cote de 561... En fait, j'ai un pote, dont le pseudo est *vbesnier* sur Winamax, qui avait fait ce ticket-là au bureau de tabac le matin même. Il avait mis Real qui perd à la mi-temps mais qui gagne le match et Bayern qui perd à la mi-temps mais qui gagne le match. Il n'avait mis que ces deux matchs là, ça lui faisait une cote à quatre cents, à peu près, et comme il a posé cinq euros dessus il a pris deux mille euros. Moi, comme je ne mettais qu'un euro, j'ai décidé de rajouter le Barça et Dortmund car j'étais sûr qu'ils allaient gagner.

C'est donc grâce à ton pote que tu as fait ce ticket? Ouais, totalement. En fait, en allant au boulot, il s'était arrêté faire ce ticket et il m'a appelé pour me dire ce qu'il avait mis. En y réfléchissant, je me suis dit: *“Putain, c'est quand même pas con du tout.”* Naples et Arsenal devaient absolument gagner donc c'était sûr qu'ils allaient taper dans le dur dès le départ et sûrement mener à la pause, mais après ils allaient forcément finir par se faire allumer en seconde période. Là-dessus, je suis obligé de rendre hommage à mon pote, c'est lui l'inventeur du mi-temps/fin de match! Surtout que les cotes à 400, personne n'ose vraiment les tenter.

Tu regardes les matchs sur lesquels tu paries? Non, je n'ai aucune chaîne de sport, ni *beIN*, ni *Canal*, donc je ne regarde rien sauf quand je vais voir les matchs chez mon pote, comme c'était le cas pour cette soirée de Ligue des Champions en question.

Tu ne regardes même pas les directs commentés sur Internet? Non, même pas. Je joue dans l'optique de gagner, bien sûr, mais quand je mets un euro sur une cote à quatre cent, je sais très bien que ce n'est que du bénéf' si je gagne. C'est quand même rare de gagner de tels tickets... Après, j'essaie de faire du sûr aussi.



L'autre fois sur Winamax il me restait trois euros, j'ai fait un petit pari pour remonter à 8,70. Quand je suis en mode survie, je fais des paris sûrs pour grappiller petit à petit et éviter de faire le flambeur.

Avec ton pote, vous deviez être comme des dingues quand le Real et le Bayern ont commencé à inverser le score en seconde période... Comme des dingues, non, mais contents, oui. De toute façon, pendant tout le match, on était assez zen, plutôt tranquilles. Mais quand les matchs se sont terminés, ouais, on était quand même super heureux! Lui avait ses deux mille dans la poche et moi pratiquement six cents, car j'étais persuadé que Dortmund et le Barça allaient s'imposer le lendemain.

Vous avez fêté ça comment? On s'est décapulé une petite bière. Mais le problème, c'est qu'on se lève assez tôt le matin donc c'est difficile de faire la fête. Après mon pote, avec deux mille euros, il était quand même refait, d'ailleurs à sa place j'aurais posé ma journée du lendemain! J'aurais appelé le boulot pour dire que j'étais

malade et j'aurais profité de ma journée. Tant pis, on se fera un bon repas quand les beaux jours arriveront. D'autant que d'ici là, il y aura d'autres tickets. D'ailleurs, je pense qu'on va refaire le même ticket pour Dortmund-Monaco, avec Monaco qui gagne à la mi-temps et Dortmund qui s'impose au final. Si vos lecteurs veulent mettre deux ou trois euros là-dessus, ils penseront à moi.

“Quand je suis en mode survie, je fais des paris sûrs pour grappiller petit à petit et éviter de faire le flambeur”

Qu'as-tu fait des 560 euros? J'ai fait un virement sur mon compte direct! Dès que je prends une belle somme, je la vire sur mon compte dans la foulée, je garde juste une petite quarantaine d'euros pour faire d'autres paris. Bon, cette fois, je vais aussi me faire un petit hôtel avec ma femme, avec spa, jacuzzi et tout le bordel! Une bonne petite soirée en amoureux. On a deux enfants qui ont maintenant huit ans et deux ans, ça va nous faire du bien de passer un petit moment vraiment détente où on pourra ne penser qu'à nous. Ce qui est con, c'est que, d'habitude, dès que je gagne un beau ticket, je tente tout de suite des trucs un peu fous et du coup je perds rapidement dans la foulée!



RAPIDO

MICKAËL TACALFRED

Auxerre – Sean Paul

La liberté s'arrête-t-elle, comme on le prétend, là où commence celle des autres? Il n'y a pas de limites à la liberté.

Selon une étude scientifique, les études scientifiques ne sont pas fiables. Tu en penses quoi? Qu'elles ne sont pas à 100 % fiables, même s'il y a pas mal de choses qui nous ont prouvé le contraire. C'est clair?

Quelle est la langue la plus moche sur Terre? L'allemand, parce qu'on ne comprend absolument rien à ce qu'ils disent.

De quelle partie de ton corps pourrais-tu te passer? C'est dur de choisir, même si j'utilise assez peu mes tétons, faut bien le dire. Et mon nombril, qui n'est là que pour la décoration.

Vrai débat de société: faut-il mouiller sa brosse à dents avant ou après avoir mis le dentifrice? J'ai un avis assez tranché sur la question: avant, pour la rincer.

Est-ce que manger un vegan ferait de toi un vegan? C'est quoi ça encore, un vegan?

Quelles matières faut-il supprimer à l'école? Musique. Et dessin, tiens.

Est-ce que ce monde est sérieux? Non, s'il l'était, il n'y aurait pas autant de problèmes.

Conseillerais-tu à quelqu'un de mentir sur son CV? Parfois, mentir, ça peut aider. Alors rajouter un petit mensonge, pourquoi pas...

L'homme doit-il vraiment toujours payer le resto? Oui. Par galanterie, disons.

Est-ce qu'il faut être sapé comme jamais pour être beau comme un camion? Non, au contraire, on risquerait d'être totalement dans le ridicule.

A-t-on vraiment tous quelque chose en nous de Tennessee? Je ne connais pas la chanson. De toute façon, je ne viens pas du Tennessee.

Toi aussi, tu regrettes la disparition des vêtements avec des imprimés dragon? Pas du tout, je n'en avais pas de toute façon...

Est-ce qu'on peut encore pécho sur un slow en 2017? Je ne suis pas sûr que ce soit possible mais pourquoi pas... Toute technique est bonne à prendre.

PROPOS RECUEILLIS PAR ARTHUR LEJEUNE /

PHOTO: PANORAMIC



CADAVRE EXQUIS

QUENTIN BERNARD

Petit poème en une-deux.
So Foot soumet un vers et le
défenseur du Stade Brestois
trouve la rime.

ADULTES À TROTTINETTE

SF: Ils se démarquent du troupeau
QB: Mais n'ont aucun abdo

Mentons hauts, sourires satisfaits
Ils regardent par-dessus le parapet

Descendant la rue en zigzag
Ils ne sont pas les derniers pour
faire des blagues

Nous marchons, ils patinent
Nous courons, ils piétinent

Les pires osent des figures
Mais ce sont des raclures

Je préfère être lent
Que de me casser les dents

Rêve de bâtons dans les roues
Pour qu'ils se râpent les genoux.

PROPOS RECUEILLIS PAR ADRIEN RODRIGUEZ

ARES / PHOTO: PANORAMIC



RAPIDO

RICARDO FATY

Bursaspor – Frère Jacques

Mais où est donc ce putain d'Ornicar? Aucune idée. À trente piges, je ne sais toujours pas qui c'est et encore moins où il est.

Ton hashtag préféré? Quand un sportif tape un selfie dans une salle de sport en mettant #workhard ou #keepworking, c'est tellement bidon... Le mec qui claque un duckface en mettant #nopainnogain, pareil, c'est juste pas possible.

Tu sais où est passé l'esprit Canal? Assez loin vu qu'il s'est cassé il y a longtemps, quand les Guignols ont commencé à devenir ringards.

Tu serais aussi bien habillé sans ta femme? Non, je serais plus stylé. Quand t'es célibataire, tu cherches à séduire, donc tu fais attention. J'ai grave perdu en style depuis que je suis marié!

Quel est le mot de passe idéal? Il faut combiner des prénoms de proches à toi avec ton numéro fétiche. Putain, je viens de donner tous mes mots de passe là...

À quelle autre époque aurais-tu aimé vivre? Avec ma couleur de peau et mes origines, je suis bien content d'être à mon époque, car à une période un peu plus lointaine, ça n'aurait pas été très agréable, je pense.

Qu'est-ce qu'il y a dans les dreadlocks? Je n'ai même pas envie de savoir. J'ai l'impression que certains y mettent un peu tout et n'importe quoi. Peut-être même des choses pas très licites, qui sait...

Si tu devais manger le même plat jusqu'à la fin de ta vie... Des pâtes. J'en ai déjà bouffé pas mal depuis mon enfance, et je ne m'en lasse pas.

PROPOS RECUEILLIS PAR

GASPARD MANET / PHOTO: PANORAMIC

LES BLAGOUNETTES DE...

JESSY MOULIN

AS Saint-Étienne – Gardien de but

C'est une blague que je fais souvent avec mes enfants: Pince-mi et Pince-moi sont dans un bateau. Pince-mi tombe à l'eau, qui reste à bord? Bah, Pince-moi... Bon, c'est une blague qu'il faut raconter en face de la personne, hein... Sinon j'en ai une autre. C'est deux blondes qui se promènent dans la campagne, et il y en a une qui dit: "Regarde, il y a des chevaux!" L'autre répond: "Non, c'est des chevaux." Puis là, t'as la première qui réfléchit et qui dit: "Putain, on aurait quand même vraiment dit des chevaux, hein..."

PROPOS RECUEILLIS PAR

GASPARD MANET / PHOTO: ICONSPORT



Où lirez-vous la presse quand les tablettes auront disparu ?



Sur papier, certainement, et sur d'autres supports qui n'existent pas encore.

La presse a déjà beaucoup changé. C'est même le média qui a le plus évolué.

Aujourd'hui, 98 % des Français nous lisent chaque mois, sur papier, ordinateur, tablette ou smartphone*.

Demain, pour vous accompagner, nous évoluerons encore. Mais ce qui ne changera pas, c'est la qualité du travail de nos journalistes. C'est et cela restera notre cœur de métier. Et nous trouverons toujours le moyen de vous rendre accessible une information de qualité qui vous procure du plaisir.

Notre évolution ne se fera pas sans votre avis, exprimez-le sur demainlapresse.com

SO FOOT

avec

#DemainLaPresse
DEMAINLAPRESSE.COM

MAIS QU'EST-CE QU'ILS FOOTENT? JAMES FANCHONE

Dorénavant, et comme le stipule sa messagerie vocale, il faut l'appeler "James de Food In". Mais dans l'esprit de ses interlocuteurs, James Fanchone reste l'ailier aux 237 matchs et 43 buts des dernières belles années du Mans, ou du "MUC 72" pour les vrais. Depuis novembre dernier, l'ancien pro de 37 ans consacre son temps à développer FoodIn.fr, une plateforme de livraison de plats à domicile, type Deliveroo ou Foodora, qu'il a montée avec son épouse. "Mes amis d'enfance, Samy et Djamel, ont lancé l'affaire à Aix-en-Provence il y a quatre ans. Et je me suis dit que ce serait bien que je le fasse au Mans. Je viens de là-bas, ma femme aussi, on retrouve notre famille", explique-t-il. Aujourd'hui, James bosse avec treize restaurants du coin -italien, japonais, indien, entre autres délices-, mais continue de démarcher les établissements afin d'étoffer son réseau. Et il sait que son nom peut faire la différence auprès de restaurateurs manceaux nostalgiques d'un club qui dégringole depuis 2013 et peine à s'extirper de la CFA2: "On parle de foot. Ça crée du lien, du coup, on ne se lâche plus." Retraité en 2014 après une dernière pige émaillée de blessures au Havre, il enchaîne sur une année sabbatique avant de se donner à fond dans sa nouvelle carrière de VRP. "Et pourtant, je n'ai jamais

voulu être commercial, confie-t-il. Avant, je me disais: 'Le commercial, c'est le mec qui vient te vendre son truc.' Mais là, moi, je ne manipule personne." C'est dans sa période strasbourgeoise que l'ancien joueur découvre la livraison à domicile: "La première fois, j'avais commandé libanais, pour changer des pizzas et des sushis. Et c'était super bon." Super bon, faut pas exagérer, mais certainement meilleur que cette série de onze défaites consécutives la première saison en Alsace sous les ordres de Jean-Marc Furlan, ou que cette montée en L1 ratée la saison suivante à la

dernière journée. Meilleur aussi que ce passage mitigé chez les Merlus de Lorient, où il ne joue que cinq matchs lors de sa deuxième saison. De toute façon, rien n'aurait pu égaler ses huit années en pro dans la Sarthe, au MUC, son club formateur,

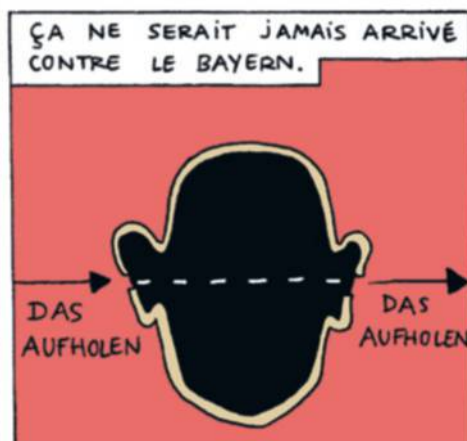
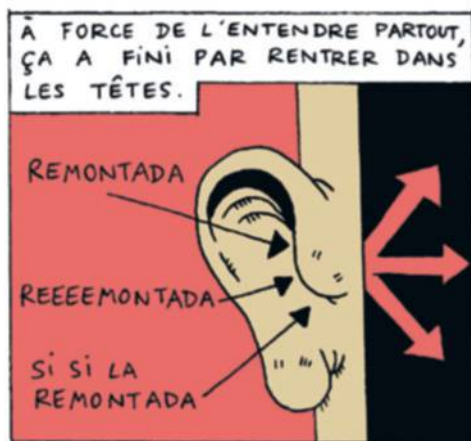
de la lutte pour le maintien en D2 à la fin des années 90 jusqu'à la belle époque des Romaric-Grafite-Matsui, en passant par deux montées en L1. "La première montée, c'était la meilleure! On a fait sortir les gens dans la rue. J'ai en tête cette image de la foule entre la place de la République et la préfecture, au Mans..." Autant de personnes que James Fanchone voudrait convertir aujourd'hui aux joies de la restauration à domicile.  PAR FLORIAN LEFÈVRE / PHOTO: DPPI



Il a changé Habib Beye.

"La première fois que je me suis fait livrer à domicile, j'avais commandé libanais. Et c'était super bon"

TIMOTHÉE OSTERMANN REMONTADA



Ostermann.

#37

polka

PRINTEMPS
2017



PRÉSIDENTIELLE UNE COMÉDIE FRANÇAISE

Les candidats en coulisses

Regards critiques
d'Ariane Mnouchkine,
Olivier Py...

CHASSE AUX FONCTIONNAIRES

Touche pas à ma gomme

ARDENNES

Grand reportage
en terre de campagne

PALMYRE

Mémoire des pierres

PORTFOLIOS

MILO *ma* VÉNUS

PAR NICOLAS COMMENT

MONDES FLOTTANTS

PAR SZE TSUNG LEONG

— Chaque photo a son histoire —

DISPONIBLE EN KIOSQUES ET SUR POLKAMAGAZINE.COM

"POURQUOI JE N'AIME PAS..."

LES ARBITRES DE SURFACE

PAR ALBAN IVANOV

Dans son spectacle, *Élément perturbateur* ou à la présentation du *Jamel Comedy Club* le samedi sur Canal, Alban Ivanov n'a pas l'habitude de mâcher ses mots. Alors quand il s'agit de cracher sur les arbitres de surface...

Sur les cinq arbitres, les deux planqués derrière les cages ne servent strictement à rien. Faut qu'ils trouvent un vrai boulot, ces mecs-là. C'est une blague, sérieux. À la limite, tu fais ce job en stage d'été, mais pas pour un vrai boulot! Je leur souhaite de tout cœur d'être au milieu du terrain un jour. Si ça se trouve, c'est le bas de l'échelle et tu es obligé de commencer par là. Ce sont les flotiers de l'arbitrage. Sérieusement, depuis qu'on les a foutus là, ça n'a pas changé grand-chose: il y a toujours autant d'injustices dans la surface de réparation. Faut qu'ils arrêtent de s'afficher comme des plantes vertes. C'est quoi, la prochaine étape? Mettons un arbitre sur le quart de cercle du corner aussi! À ce rythme-là, on aura plus d'arbitres que de joueurs.

Ce sont les collabos du foot. Ils me rappellent les poucaves à l'école:

"Madame, c'est lui qui a mangé le Snickers de Jérôme!" En plus, ils décrédibilisent l'arbitre du milieu. N'est-ce pas la preuve qu'il n'y a plus d'arbitres assez costauds et charismatiques pour gérer un match? On ne fait plus confiance à un mec, donc on préfère en mettre cinq... Pierluigi Collina, ça, c'était un arbitre. Avec lui, les arbitres de surface, ils auraient pu aller à la cafet' tranquilles. Il n'avait pas besoin d'eux. L'arbitre de surface, c'est simple, c'est le délégué de classe un peu fayot. C'est compliqué de le respecter. Tu te dis: "T'es peut-être pas méchant, mais humainement, je ne te sens pas, je ne te confierais pas mes gosses."

En peau de Zabivaka.



"Mettons un arbitre sur le quart de cercle du corner aussi! À ce rythme-là, on aura plus d'arbitres que de joueurs"

Ma solution est simple: trois arbitres, et un peu de vidéo. Histoire de te permettre de juger s'il y a vraiment faute ou si le ballon est vraiment rentré,

par exemple. Au rugby, ils font ça, pourquoi pas au foot? Si le souci principal c'est d'être sûr qu'il n'y ait plus d'erreur, il faut aller droit au but et foutre cette putain de vidéo. Terminé! Ce ne sera plus un choix d'arbitre. Il n'y aura plus de doute possible. Bon, comme je ne suis pas un enfoiré, je fais faire une formation en vidéo à ces pauvres arbitres de surface pour qu'ils deviennent arbitres en salle de montage. Bien entendu, ils seraient quand même en tenue d'arbitre. Putain, ils seraient superbes...  PROPOS

RECUEILLIS PAR GASPARD MANET / PHOTO: ANDRÉ D.

Voir: *Élément perturbateur*, du 27 au 29 avril, à la Cigale, à Paris.

TIMOTHÉE OSTERMANN LE GARDIEN



Ostermann.

PHOTOBOMB

ZABIVAKA

Un loup affublé d'un putain de short et de lunettes de soleil... C'est avec cette dégaine de festivalier sous acide que **Zabivaka**, la prochaine mascotte de la coupe du monde 2018, représentera la compétition et tentera de rapporter un max de pognon à la Fifa. Présentation.

Après le maquillage permanent, les lunettes cousues: on voit que les cagoles ont la cote en ce moment.

Les mêmes rouflaquettes que Wolverine... mais pas le même *swag*.

Quand tu louches sur un gros point noir au bout de ton nez...

Gros blagueur, ce Zibavaka. Le type a éteint la télévision et planqué la télécommande dans le costume. Un classique des blagues lourdingues capables de faire péter un plomb à n'importe qui.

Le t-shirt bicolore que les métalleux du débuts des années 2000 mettaient au-dessus d'un t-shirt à manches longues... Un indice quant à l'interprète de l'hymne d'ouverture?

Sans doute la litière de Zubivaka. Et vu la taille du trou, il va s'en foutre plein les poils le cochon.

N'en déplaise à Rémi Gaillard, la fourrure n'est pas synthétique. *Haters gonna hate.*

Les pantoufles "chien". Gros *must-have* chez les deux à sept ans et chez les couples qui se sont fait bouffer par la routine. Mais chez les gens normaux, c'est non.

Des posters, des peluches, une balle, du mobilier pas cher... C'est une chambre d'ado, ou quoi?

Les oreilles bien levées. Pour entendre l'appel de la forêt, sûrement.

En bon sex-symbol, Zibavaka se permet de poser ses lunettes sur le petit pénis qui pointe au-dessous des sourcils. Même les Snorky n'auraient pas osé.

L'endroit où finira Zibavaka comme tous ses illustres prédécesseurs: au placard.

Peluche que les chauffeurs poids-lourds accrochent sur le pare-brise du Renault Midlum 220 avec une petite ventouse.

Russia 2018, et pas une seule fille de l'Est? Bidon.

"Vous voyez ces deux croûtes derrière moi? Bah vous me les dégagez!"

Rien de mieux que le simili-hêtre pour se faire les griffes.

Le short de bain à motifs. Difficile à dire où on l'a déjà vu: dans *Les petits mouchoirs* ou en tant que maillot *third* des Girondins de Bordeaux? Clairement côte Atlantique, en tout cas.

Méfiance, quand un canidé lève la patte, c'est rarement pour esquisser un pas de tecktonik. Hop, 68 euros d'amende dans la truffe.

Il a beau essayé de garder l'équilibre avec ses bras, et y aller à pas de loup, Zubivaka –qui pourrait faire un nom de vodka– n'est pas foutu de marcher sur une ligne droite. Le retrait de permis pour conduite en état d'ivresse lui pend au nez. – PAR

MAXIME CHAMOUX ET SYLVAIN GOUVERNEUR
/ PHOTO: IMAGO/ PANORAMIC

L'EFFET PAPILLON

DE LA NAISSANCE DE NEW YORK
AU GUUS HIDDINK STADIUM

Comment le dénouement de la deuxième guerre anglo-néerlandaise a poussé les Sud-Coréens à donner le nom de l'entraîneur hollandais à leur stade.



1664

NOUVELLE-AMSTERDAM

"Nouvelle-Amsterdam" est le nom de la capitale administrative de la colonie néerlandaise implantée au XVII^e siècle sur l'île de Manhattan par la Compagnie des Indes occidentales. Emplacement de choix, la Couronne britannique fait main basse dessus le 8 septembre, après sa victoire dans la deuxième guerre anglo-néerlandaise, et la rebaptise "New York".

1667

BRED A

Avec la signature du traité de Breda, les Pays-Bas renoncent à leurs revendications sur cette portion du territoire américain mais obtiennent la souveraineté sur le territoire de Suriname, voisin du Brésil et de la Guyane en Amérique du Sud.

1865

APPOMATTOX

Le 9 avril, la guerre de Sécession prend fin avec la reddition du général sudiste Lee, à la tête des États esclavagistes. Conséquence principale: l'abolition de l'esclavage aux États-Unis, puis dans le reste des Amériques. Pour contourner la règle, au Suriname, les Bataves font venir Indiens, Indonésiens et Chinois.

1975

PARAMARIBO

Le 25 novembre, l'indépendance est prononcée: le Suriname n'est plus hollandais. Juste avant, beaucoup de Surinamiens se précipitent pour rejoindre la Hollande. C'est le cas des parents Seedorf, Davids, Hasselbaink, précédés par les Kluivert, Reiziger et Bogarde...

1998

MARSEILLE

Avec sa "Surinarmée", la première aussi importante dans l'histoire du foot néerlandais, Guus Hiddink challenge le *joga bonito* des Brésiliens en demi-finale du mondial 98. Avant ça, en poules, la Corée du Sud apprend la définition de *manita* au Vélodrome (5-0) face aux Oranjes. Le langage du foot est universel.

2002

GWANGJU

Syndrome de Stockholm oblige, la fédération sud-coréenne nomme son bourreau au poste de sélectionneur pour assurer lors de la coupe du monde au pays. Hiddink transforme ses hommes en contre-attaquants supersoniques et atteint les demies en tapant l'Italie en huitièmes puis l'Espagne en quarts, dans la moiteur du Gwangju World Cup Stadium. Depuis, les officiels ont trouvé un nom plus adapté à ce stade: le Guus Hiddink Stadium.

PAR MATTHIEU ROSTAC / PHOTOS: DR, PANORAMIC ET ICONSPORT

CHARTS

LES NOTES DU MOIS

Et si la vie de tous les jours n'était qu'un grand match de foot?

Hervé Pizzinat (10/10)

Du sang-froid, de la psychologie: le proviseur du lycée Tocqueville de Grasse part du bon côté face au fusil à pompe du tireur et, malgré une balle perdue, sauve ses coéquipiers. Héros du match.

Robert E. Kelly (9)

Coaching de haut vol pour ce professeur de sciences politiques qui, avant la fin d'une interview à la BBC, fait entrer ses deux enfants dans le champ de la caméra. Sacré champion des mêmes 2017.

Xavier Dupont de Ligonnès (8)

L'ex-Canari hante les mémoires. À tel point que certains supporters ont cru l'apercevoir sur la pelouse du pavillon Trodec. Remplacé par Hubert Cauissin (4), sang et or.

François Bayrou (7)

François perd son portable, François appelle la police, François le retrouve dans la sacoche d'un maire breton... Un axial qui court dans tous les sens, c'est toujours bon pour le spectacle.

Nicolas Dupont-Aignan (6)

Il avait le but grand ouvert pour parler de son programme au JT de TF1, mais il a quitté le plateau par solidarité envers les autres petits candidats pas invités au débat du 20 mars. Notre-Dame-des-Andouilles.

Emmanuel Macron (5)

Omniprésent à droite, au centre et à gauche, Le N'Golo Kanté de la présidentielle a réussi le tour de force de rallier des adversaires pour finir le match à 18 contre 4.

Iam (4)

Nouvel album pour les Marseillais, à qui on ne peut pas reprocher de ne pas revenir. Mais l'équipe se porterait mieux s'ils restaient sur le banc sans plus jamais toucher un ballon.

Clémentine Celarié (3)

La capitaine de l'équipe des bons sentiments à peu de frais a refusé de serrer la main du capitaine de l'équipe des méchants nazis, Florian Philippot. Pas très sport...

Donald Trump (2)

Pas dans son match, Donald a passé 90 minutes à réclamer des comptes à Angela Merkel sans parvenir à faire rejouer France-Allemagne 82. Complètement inutile.

Laurent Wauquiez (1)

Le feu follet de la droite impose la titularisation de la *clause Molière*, visant à imposer l'usage du français sur tous les chantiers. Un coup dur de plus pour la défense du PSG.

Delphine Ernotte (0)

La coach-capitaine de France Télévisions tacle ses attaquants VDB et Madénian sur



Le coach du Real.

Twitter: "Je vous dois la vérité: vous ne me faites pas rire ;)" Chacun ses goûts, mais le smiley clin d'œil, c'est rouge direct. PAR MAXIME CHAMOUX ET SYLVAIN GOUVERNEUR / PHOTO: ICONSPORT

LA QUESTION QUI DÉMANGE

À QUAND DES FOOTBALLEURS AU PANTHÉON, BORDEL ?

Avec le décès de **Raymond Kopa**, la France a salué la mémoire de l'un de ses plus grands footballeurs et d'un homme devenu symbole de réussite comme d'émancipation sociale pour l'immigration polonaise. Insuffisant apparemment pour rentrer au Panthéon...

Il mesure quatre-vingt-trois mètres de haut, pèse deux siècles et demi d'existence, et ses six colonnes corinthiennes supportent un fronton dont l'inscription est connue de tous : "Aux grands hommes, la patrie reconnaissante." Actuellement, soixante-seize grandes personnalités reposent sous l'énorme dôme, parmi lesquelles Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, Émile Zola, ou encore Pierre et Marie Curie. Le jour où la dépouille de Victor Hugo y a été conduite, près de deux millions de personnes auraient, selon la légende, accompagné le cortège. Des écrivains, des artistes, des politiques, des religieux, des militaires, et même un navigateur... mais pas de sportif. Certes, il n'y a pas marqué : "À ceux qui savent faire des passements de jambes, des têtes décroisées et des petits piqués, la patrie reconnaissante" sur la façade, mais la disparition de Raymond Kopa le 3 mars dernier n'aurait-elle pas été l'occasion de faire entrer un footballeur dans un Panthéon autre que le fameux et imaginaire "panthéon du sport français" ?

Un lieu politique

"Dans notre optique nationale, le Panthéon est différent de ce qui existe dans certains pays. Il n'est pas seulement destiné à récompenser les gens excellents dans leur spécialité. Il faut qu'ils aient un engagement civique pour la société", désamorce Philippe Bélaïval, président du Centre des monuments nationaux de France, qui a remis en 2013 un rapport à François Hollande intitulé *Pour faire entrer le peuple au Panthéon*. Manière de dire qu'il faut plus que quelques buts, un Ballon d'or et une belle mère pour marquer les esprits français. "Lilian Thuram pourra peut-être y prétendre, mais plus pour son engagement sur l'égalité ou sur la jeunesse que par rapport à sa carrière sportive", illustre Bélaïval. Symbole d'une intégration réussie, le cas de Raymond Kopa, fils d'immigrés polonais, né Kopaszewski, sorti de la mine grâce au football, ne dépasserait donc pas suffisamment le cadre du sport... Une mauvaise nouvelle pour les légendes du football français que sont Michel Platini ou Zinédine Zidane, tous deux lauréats du Ballon d'or et

filis d'immigrés. "Le Panthéon n'est pas un lieu de reconnaissance systématique, c'est un lieu politique. Ceux qui y sont ont affaire avec la politique, et sont des symboles de la République, il ne suffit pas d'être célèbre. Les panthéonisations sont chaque fois très symboliques de questions politiques", explique Patrick Garcia, historien à l'Institut d'histoire du temps présent. *Alexandre Dumas y a fait son entrée après le 21 avril 2002. Pour rappeler aux Français, qui connaissent Dumas, qu'il était métis et descendant d'esclave, ce que la plupart des gens ne savaient pas.* Mais à l'heure où le monde produit moins de Jean Jaurès, de Jean Moulin ou d'André Malraux, il serait peut-être temps de revoir les critères du dossier d'entrée au Panthéon.

Les femmes d'abord !

Il est difficile de nier que le sport joue un rôle majeur d'éducation, d'intégration, voire d'ascension dans la société française d'aujourd'hui. Pourtant, le chemin risque d'être encore très long avant de voir des foules entières



Kopa d'avant.

"Lilian Thuram pourra peut-être y prétendre, mais plus pour son engagement sur l'égalité ou sur la jeunesse que par rapport à sa carrière sportive"

Philippe Bélaïval, président du Centre des monuments nationaux

suivre le cercueil d'un mec en short et en crampons. "Un président peut choisir un footballeur pour honorer la question de l'intégration. Ce n'est pas dans la conception traditionnelle, mais elle peut très bien changer. Mais si on doit assister à un élargissement

prochainement, je pense que ça sera plutôt du côté des femmes, qui ne sont que quatre", pronostique ainsi Patrick Garcia. Seul le président de la République peut donc engager les démarches pour faire rentrer un joueur dans l'édifice. Et malgré tout l'amour pour le football éprouvé par François Hollande, Raymond Kopa et son Ballon d'or reposent dans le cimetière de l'Est, à Angers.  PAR ALEXANDRE DOSKOV / PHOTO:

ICONSORT

INFILTRÉ

BRUNO DE MARS

Début mars, l'annonce a fait grand bruit au Brésil. **Bruno Fernandes de Souza**, l'ancien gardien de Flamengo condamné en 2013 à vingt-deux ans et trois mois de prison pour le meurtre de sa maîtresse, libéré provisoirement fin février, a fait son retour en club. Ça se passe en deuxième division, au Boa Esporte, à Varginha, dans le Minas Gerais. Ambiance sur place.

Jogging de Boa Esporte remonté jusqu'au nombril, maillot sur le dos et béret sur le crâne. Au club, tout le monde connaît Francisco. C'est simple: quand l'équipe est là, Francisco ne traîne jamais très loin. En cette matinée de fin mars, le vieil homme rôde autour du Varginha Space Hotel, sur l'Avenida Princesa do Sul, dans le quartier Jardim Andere. Les joueurs et le staff ne vont pas tarder à rentrer de l'entraînement du jour. *"Je veux parler au président, répète-il. Il m'a promis un maillot."* Soudain, Rone Moraes, le président en question, apparaît sur le trottoir d'en face. Francisco esquive une voiture, traverse la rue au pas de course, discute quelques minutes, puis revient, satisfait. *"Je l'aurai cet après-midi, sourit-il, laissant entrevoir ses dents de plomb. C'est celui de Bruno. J'en ai besoin pour le faire signer par le joueur lui-même, puis pour aller prier à l'église avec. Jésus me l'a dit: avec lui dans les buts, on va monter en Serie A en fin de saison."* Quelques jours plus tôt, le Boa Esporte Clube, récent champion de

la Serie C -la troisième division brésilienne-, enflammait les réseaux sociaux brésiliens en annonçant l'arrivée au club de Bruno Fernandes de Souza, 32 ans. L'ancien gardien de Flamengo, condamné à vingt-deux ans et trois mois de prison en 2013 pour avoir séquestré et fait tuer sa maîtresse Eliza Samudio, a été libéré provisoirement le 24 février dernier suite à un *habeas corpus* du juge de la Cour suprême fédérale du Brésil Marco Aurélio Mello. Son sort sera décidé lors d'un jugement en seconde instance, dont la date n'a pas encore été fixée par le tribunal de justice de l'État du Minas Gerais. En attendant, la ville de Varginha et Boa Esporte, le club qu'elle héberge depuis 2011, sont attaqués de toutes parts: site Internet piraté, retrait de tous les sponsors, critiques d'élus et d'artistes, protestations des mouvements féministes. Mais ça, Francisco s'en fiche: *"Qu'ils disent ce qu'ils veulent. C'est un excellent renfort pour Boa. Qui sommes-nous pour juger? Seul Dieu peut le faire. Pour le passé, il y a les*

musées et les cimetières. Il faut regarder devant. Moi, sans Dieu, je serais mort ou enfermé. J'ai été condamné à trente ans de prison, mais je n'y suis resté que vingt et un jours."

La ville d'E.T.

Dans la nouvelle ville du mal au Brésil, l'arrivée du "monstre" est la deuxième grosse secousse après l'apparition supposée d'extraterrestres, le 20 janvier 1996, qui lui vaut depuis le surnom de "terre d'E.T.". À Varginha, au cœur du triangle Rio-



A la famille de la victime.

Belo Horizonte-São Paulo, le football n'a jamais fait les gros titres. Les deux dernières équipes de la ville, Flamengo de Varginha et Varginha Esporte Clube (VEC), ont disparu après avoir végété dans les plus basses divisions du football local. Incapable d'enfanter un club sérieux, Varginha en a donc adopté un, début 2011. *"Pour la première fois de notre histoire, on était promu en Serie B, rembobine Roberto Moraes, qui dirige Boa Esporte depuis 1998 avec ses deux frères, Rone et Rildo. À l'époque, on était basés à Ituiutaba, à sept cents kilomètres d'ici. Mais il nous fallait un stade de plus de 10 000 places. Il y avait 854 communes dans l'État, mais Varginha était la plus intéressante: un bon centre d'entraînement, des nouveaux appartements et une proximité avec trois grandes capitales, ce qui est bon pour les affaires."* Le directeur du club reçoit dans la salle vidéo du Space Hotel. C'est là, le 14 mars dernier, que Bruno a été officiellement présenté sous ses nouvelles couleurs. Une idée de Roberto. *"Je pensais à un gardien de haut niveau, justifie-t-il. Bruno vient du Minas Gerais (de Ribeirão das Neves, banlieue de Belo Horizonte, ndlr), on le suit depuis le début de sa carrière. Je me suis dit que le faire signer chez nous avait deux avantages: lui donner une chance de se réintégrer dans la société et nous garantir un des meilleurs joueurs du Brésil à son poste. D'ici trois mois, il va le redevenir."* À Boa, Bruno signe un contrat de deux ans. *"Mais dès qu'il y a une belle offre, on le vend, lâche le directeur. Quand je lui ai fait la*



Au bal masqué.

À la sortie du Loft.



proposition, il m'a rappelé dix heures plus tard: 'Tu as du courage?' J'ai répondu oui. 'Alors je viens.'

Boa Esporte contre les puissants

Avec cette recrue de choc, Boa Esporte est devenu sans forcer l'anti-Chapecoense, le club le plus aimé du Brésil depuis son terrible accident d'avion. "Un naufrage", résume Edimar, l'attaché de presse du club, qui voit débarquer des journalistes d'Angleterre, des États-Unis, d'Allemagne, et même des Émirats. "On a tenu bon, coupe Roberto Moraes. On va changer cette image. C'est d'ailleurs déjà en cours." Le patron du club se base sur le résultat d'un sondage du "blog le plus influent de la ville" qu'il trouve encourageant. À la question "Êtes-vous favorable ou défavorable à l'arrivée de Bruno à Boa Esporte?", les 5481 votants ont répondu oui à 57,38 %, non à 33,79 %, alors que 8,83 % demeurent sans avis. "Ici, tous ceux qui suivent l'équipe de près sont très contents", pose Marcos, assis avec une dizaine d'autres supporters dans la tribune du stade d'entraînement de Boa Esporte, au pied d'une des nombreuses collines de la ville. À la veille de la réception de Mamoré pour le Modulo II (la deuxième division du championnat régional

du Minas Gerais), la plupart sont là pour voir le nouveau venu, qui arrive en dernier à bord de son 4x4, accompagné de sa femme et de ses deux caniches. Pendant deux heures, Bruno, affûté, enchaîne les exercices spécifiques

avec les deux autres portiers de l'équipe. Dans la tribune, l'accusé n'a que des avocats. "Les médias tirent à boulets rouges sur la ville et le club, s'agace Marcos. Pourquoi? Parce qu'on est un petit club de l'intérieur, du Minas Gerais qui plus est, un État qui n'intéresse pas les puissants de Rio et

de São Paulo. Je me demande bien quelle aurait été leur couverture de l'événement si Bruno avait rejoint Flamengo ou Corinthians." Gleber, lui, est venu à moto avec son maillot rouge. "Pour le faire signer par Bruno, assure-t-il. Ici, à part Marcelinho (l'ancien de l'OM, ndlr) et Petros (Betis Séville), on n'a jamais vraiment eu de joueur très connu."

"Un crime barbare"

Tous disent la même chose: Bruno a le droit à une deuxième chance. De plus, à Varginha comme ailleurs au Brésil, la religion est au cœur de tout. Alors, pour faire accepter le transfert houleux, les trois frères ont fait appel

à un homme influent: le pasteur Fausto França, conseiller municipal et président de la puissante Église évangélique Quadrangular, qui possède sa propre émission sur Radio Clube. L'homme reçoit dans son église tape-à-l'œil, dans le quartier Bom Pastor, au nord de la ville. "Partout, son arrivée a divisé les gens, dit-il. Mais Bruno est un être humain qui a besoin de notre aide. Alors ici, à la radio ou à la mairie, je dis la même chose: il faut lui pardonner. Dans la rue, il y a des gens qui ont fait bien pire." Un discours qui fait grincer les dents de Vana Lopes, présidente de l'association Somos Todos Vitimas Unidas, arrivée sur place le matin de la réception de Mamoré. "Ce soir, on protestera devant le stade, annonce-t-elle. On a déjà 37 000 signatures contre son retour au football, dont celle de la mère de la victime, qui travaille avec nous. Le Brésil est le cinquième pire pays au monde pour les femmes. On est révoltées qu'une équipe accepte ce criminel qui n'a jamais rendu le corps d'Eliza à sa famille, ni demandé pardon. Ses complices ont dit avoir donné les morceaux coupés aux chiens. C'est un crime barbare, qu'il n'a jamais regretté publiquement." Vana dit être menacée de mort par des fans de Bruno depuis qu'elle a le gardien dans son viseur. "Mais il en faudra plus pour m'arrêter, prévient-elle. Je suis une des victimes du plus grand violeur de l'histoire du Brésil, l'ancien médecin Roger Abdelmassih. Je l'ai poursuivi et fait condamner à deux cent soixante-dix-huit années de prison." Pour sûr, lui ne devrait pas approcher un terrain de foot avant un bon moment.  PAR LÉO RUIZ /

PHOTOS: AFP/DPPI

JOUR APRÈS JOUR

UN MOIS DE FOOT DANS L'UNIVERS, DE CALVA ET DE LÉGENDES

VENDREDI 24 FÉVRIER. Claudio Ranieri et Leicester, c'est fini. Dans son discours d'adieu, l'entraîneur de l'année 2016 reste stoïque: *"Mon rêve est mort. [...] Ce fut une période merveilleuse que je n'oublierai jamais."* Sinon, pendant que West Ham brade à - 85 % les derniers maillots floqués Dimitri Payet, la Chine offre 275 euros à toute personne dénonçant les individus porteurs d'une barbe. C'est la goutte d'eau pour Wayne Rooney, qui met un terme définitif à toutes les rumeurs l'envoyant en Asie. De peur qu'on touche à ses poils roux?

SAMEDI 25 FÉVRIER. De retour d'un séjour en Jamaïque, Mohamed Ali Jr. est retenu plusieurs heures à l'aéroport de Fort Lauderdale en

raison du *muslim ban* de Donald Trump. Le seul qui ne compatit pas, c'est Edinho, le fiston de Pelé, qui écope de treize ans de prison pour blanchiment d'argent. Mais il n'y en a pas que pour les "fils de": les rugbymen Ali Williams et James O'Connor sont placés en garde à vue pour détention de cocaïne. Et comme c'est la journée des vilains garnements, Yannick Cahuzac récolte son neuvième carton rouge en ligue 1, le troisième lors de ses quatre dernières apparitions. Ça s'appelle soigner ses stats.

DIMANCHE 26 FÉVRIER. Zlatan offre la League Cup à Manchester United (3-2) et le PSG démonte l'OM, 5-1 au Vélodrome. Que les

supporters de l'OM se rassurent, il y a plus indigeste: un jeune Mexicain retrouve une souris morte au fond de son Coca. Horrifiés par cette macabre découverte, Warren Beatty et Faye Dunaway partent à la faute lors de la 89^e cérémonie des Oscars et attribuent le prix du meilleur film à *La La Land*... Toute l'équipe du film monte sur scène avant que la vérité n'éclate: c'est *Moonlight* qui a gagné. Grand temps que la semaine se termine.

LUNDI 27 FÉVRIER. La folie des grandeurs. Les Chinois du Tianjin Quanjian proposent 50 millions d'euros pour Anthony Modeste, la voiture où 2Pac a été abattu est à vendre pour 1,5 million de dollars, et un Russe s'offre le plus grand voilier du monde pour 417 millions d'euros. Plus raisonnables, Wolfsburg décide de licencier Valérien Ismaël et Bastia remplace François Ciccolini par Rui Almeida. Pendant ce temps-là, Özil sert des kebabs dans un resto lors d'un voyage en Turquie et Leicester torpille Liverpool pour son premier match sans Ranieri. Qui n'a qu'à se dire que c'est un peu grâce à lui, quelque part.

MARDI 28 FÉVRIER. La blogueuse américaine Jane Seo était prête à tout pour gagner le semi-marathon de Fort Lauderdale... quitte à tricher en prenant un raccourci. *"J'ai honte, réagit-elle après avoir été trahie par sa montre connectée. Je m'excuse sincèrement d'avoir donné une image négative de la communauté du running."* Triche toujours: Victor Valdés est mis en examen pour avoir falsifié son permis bateau. Sinon, Arsène Wenger refuse une offre mirobolante venue de Chine, et Sérgio Conceição se crée un profil Twitter pour démentir les rumeurs qui l'envoient à Leicester: *"@FCNantes c'est chez moi. #JeReste."* Fred Antonetti est libre, au cas où...

MERCREDI 1^{ER} MARS. Sophie Davant révèle enfin son secret de beauté: elle utilise la bave de son chien comme crème d'hydratation... pour son visage. *"Et ça marche très, très bien."* C'est indéniable. Emmanuel Macron, lui, teste contre son gré le shampooing aux œufs au Salon de l'agriculture. Ces expériences cosmétiques n'effraient pas François Fillon, qui assure maintenir sa candidature. Au contraire, Luis Enrique n'attend pas de mise en examen et annonce son départ en fin de saison. Dans la stupéfaction, Franck Passi ose comparer Florian Thauvin à Arjen Robben. Un Robben marseillais impuissant en coupe de France face à Monaco (3-4) pendant que le PSG s'extirpe non sans mal du boubier niortais (0-2). Enfin, la nouvelle du jour tombe: les femmes hétérosexuelles atteindraient moins souvent l'orgasme que les homos. Parce qu'elles ne voient pas jouer Thauvin?

JEUDI 2 MARS. Quelle quantité d'urine y a-t-il dans une piscine? Les chercheurs canadiens ont la réponse: environ 75 litres. Autre stat effrayante: depuis son emménagement à la Maison-Blanche, le couple Trump a dépensé davantage en un mois que les Obama en un an. La journée vire au cauchemar, puisque Bergerac revit la finale de l'Euro et s'incline sur un but d'Éder en fin de match, pendant que Fernando Torres reste inconscient après un choc sur la pelouse du Deportivo sous les *"Tu peux crever sur la pelouse"* des supporters. Pour achever le tableau, un homme de 86 ans tue sa femme de 90 ans à coups de casserole dans le Val-de-Marne. Allez hop, tout le monde au lit.

VENDREDI 3 MARS. La première légende du foot français n'est plus: Raymond Kopa s'éteint à 85 ans. Le maire d'Angers propose de renommer le stade Jean-Bouin à



"Mon rêve est mort. [...] Ce fut une période merveilleuse que je n'oublierai jamais" Claudio Ranieri, licencié par Leicester

**“Je vais faire tout ce
que j’ai négligé pendant
vingt ans, les week-end
en famille, la viticulture
et mon handicap au golf”**

Jean-Louis Triaud, néo-retraité



“Entre ici, Jean-Louis Triaud.”

son nom. Légende du sport encore, Martin Fourcade remporte en Corée du Sud sa sixième coupe du monde. Pas mal, mais insuffisant pour remonter le moral des footballeurs argentins, qui refusent de reprendre le championnat à cause des 16 millions de dollars de salaires impayés. Un peu plus au nord, on apprend que Rio aurait versé 1,5 million de dollars au fils d'un membre du CIO trois jours avant l'attribution des JO. La corruption touche également la coupe de France puisque le président de l'US Avranches, Gilbert Guérin, propose un drôle de deal au PSG pour disputer leur quart au stade de France: *"Pour eux, ce n'est pas grand-chose. C'est un baril de pétrole, on leur filera un baril de calva en échange..."* Attention à ne pas mélanger les deux à l'heure du digestif.

SAMEDI 4 MARS. Dans la Haute-Vienne, on forme des chiens renifleurs à détecter le cancer du sein. Avec un taux d'efficacité de 100 %. Dries Mertens rend donc hommage au meilleur ami de l'homme en imitant un canidé urinant sur le poteau de corner en guise de célébration de but. Une pensée à sa chienne Juliette qui ne plaît pas à l'ancienne légende d'Anderlecht Jan Mulder: *"Avec ce pipi, Mertens a réduit sa saison incroyable, marquée par des prestations toujours plus éblouissantes, à cette vulgaire image. [...] Ne fais plus jamais ça, Dries."* Mertens n'est pas le seul à marcher en dehors des clous: Alexis Sanchez se frite avec ses coéquipiers et Pierre-Emerick Aubameyang arbore une autre marque que l'équipementier officiel de Dortmund, en dessinant une virgule dans ses cheveux. Son directeur sportif fulmine: *"Ce n'est pas du tout à notre goût. Il n'a pas intérêt à recommencer, cela ne se fait pas."* Est-ce que ce monde est sérieux?

DIMANCHE 5 MARS. Centième match de Liga avec l'Atlético pour Antoine Griezmann, qui fête

Même Fillon fait mieux les dab...



ça en marquant. Presque aussi impressionnant que le rythme effréné de l'AS Monaco, qui abat Nantes (4-0) grâce à un doublé de sa pépite Kylian Mbappé et qui participe au déluge de buts en L1. Avec zéro pion dans le week-end, la D2 monténégrine a moins de chance. François Fillon, lui, n'est pas muet, et c'est bien dommage. *"Je ne suis pas autiste!"*, assène-t-il à trois reprises sur France 2. C'est con, sa femme Penelope est marraine officielle de l'association Asperger Aide. À moins que ce ne soit fictif...

LUNDI 6 MARS. Horreurs. En Caroline du Nord, un ado de 18 ans décapite sa mère de 35 ans, et attend la police avec la tête dans une main et le couteau dans l'autre. En Argentine, deux cousins du Mancunien Marcos Rojo sont abattus lors d'une tentative de braquage. À Orvault, près de Nantes, Hubert Caouissin admet avoir tué et démembré les quatre membres de la famille Troadec pour une histoire d'héritage mal réparti. Sur l'autoroute A1, le minibus de la chanteuse Jenifer et de ses musiciens entre en collision avec un véhicule garé sur la bande d'arrêt d'urgence. Parmi les victimes, l'ancien joueur du Red Star Youcef Touati, décédé quelques jours avant ses 28 ans. Où aller pour se remonter le

moral? Sûrement pas en Russie, où le député Igor Lebedev propose de faire du hooliganisme un sport à part entière. Vivement 2018.

MARDI 7 MARS. Le monde s'arrête de respirer: une rumeur sur les réseaux sociaux annonce la mort de Johnny Hallyday, qui dément mais officialise son cancer du poumon. Seconde fausse alerte dans l'Indiana, où la radio WZZY annonce une attaque de zombies dans la ville de Winchester. Vrai drame en revanche au zoo de Thoiry: un rhinocéros est retrouvé abattu et délesté de sa corne. À part ça? François Fillon voit surgir une nouvelle affaire concernant un prêt

non déclaré de cinquante mille euros. Aussi énervant que Pablo Cuevas, qui remporte le tournoi de São Paulo en servant la balle de match à la cuillère. Il est où le respect? Pas en ligue des champions, en tout cas: le Real et le Bayern infligent à Naples et Arsenal les mêmes scores qu'à l'aller: 1-3 et 1-5.

MERCREDI 8 MARS. Vingt-quatre heures en enfer... La ministre belge de l'Éducation Marie-Martine Schyns est contrôlée positive à l'éthylotest pour la deuxième fois en quelques mois et admet que la bière Val-Dieu est son péché mignon. Non loin de là, à Lille, le frère de



"Parfois, je me demande ce que je suis venu faire à Stoke City"

Wilfried Bony

Serge Aurier est interpellé pour l'agression d'une prostituée. Tout est oublié devant le cataclysme de l'année: le Barça réussit l'impossible *remontada* et élimine le PSG (6-1). De quoi péter les plombs: Nicolas Sarkozy est évacué de sa loge au Camp Nou, un jeune supporter gabonais de 18 ans poignarde son pote qui le chambre, et Thiago Motta renverse un supporter en quittant l'aéroport du Bourget. Charles Dayot, adjoint à la mairie de Mont-de-Marsan, qui avait promis de manger un rat si Paris sortait, décide pour sa part d'assumer. *"Des amis cuistots m'ont déjà envoyé des bonnes recettes et un ou deux maires de l'agglomération sont en train de me chercher un rat des champs."* Bon app!

JEUDI 9 MARS. Trop d'émotions pour Jean-Louis Triaud, qui quitte la présidence des Girondins. *"Je vais faire tout ce que j'ai négligé pendant vingt ans, parfois les week-ends en famille, la viticulture malgré tout, même si j'ai pris ma retraite, et mon handicap au golf a besoin d'un sérieux progrès."* Du coup, Xabi Alonso annonce lui aussi qu'il baissera le rideau en fin de saison. Heureusement, l'OL sauve l'honneur de la France en battant la Roma 4-2. Même si mettre quatre buts à domicile n'est plus gage de sécurité en 2017...

VENDREDI 10 MARS. *"Ce qui est dommage, et c'est typiquement français comme comportement, c'est que des personnes puissent s'enorgueillir de la défaite de Paris. On a vraiment un pays de merde, quand même. Franchement, on se réjouit du malheur des uns et des autres, j'ai du mal à piger."* Pascal Dupraz ne digère toujours pas l'élimination de Paris. Sur Koh-Lanta, Yves, membre des Takeo, ne va pas mieux. Malgré ses biscoteaux, son débardeur et son tatouage tribal, le quinquagénaire craque nerveusement après une première nuit passée sous la pluie. Un bابتou fragile, comme ce touriste qui bousille une œuvre d'art en perdant l'équilibre dans un musée à Washington. Un dérapage à un million d'euros.

SAMEDI 11 MARS. Les scientifiques sont désormais formels: si la Joconde sourit, c'est parce qu'elle est heureuse. Mona Lisa n'est donc pas supportrice d'Arsenal: à Londres, une manifestation rassemble devant l'Emirates Stadium plusieurs centaines de fans qui demandent le départ



Rouge sur blanc, tout fout le camp.

“Every good story has an ending: au revoir Arsène!”

Banderole des supporters d'Arsenal

d'Arsène Wenger. “Every good story has an ending: au revoir Arsène!” Craignant cette ambiance morose, Mauricio Pochettino préfère demander à sa femme de ne plus venir au stade. “Je lui ai dit: ‘Il vaut mieux que tu restes à la maison, comme ça, on continuera de gagner.’” Pas de foot non plus au Mexique, où les arbitres font grève. Sans doute en soutien à cet adolescent d'Avignon agressé par un chameau en se rendant au collège. Bah quoi?

DIMANCHE 12 MARS. Des voix se lèvent en ce jour du Seigneur: les Français s'opposent au retour du Benzema chez les Bleus dans un sondage et les Madrilènes lancent une pétition pour rejouer Barça-Paris. Pas sûr que Kazuyoshi Miura, le joueur le plus âgé du monde, ait signé, vu qu'il était en train de marquer un but à plus de 50 ans. Un record. Memphis Depay fait encore mieux en plantant du rond central, pendant que l'Inter met le feu au tableau d'affichage et se paye un petit 7-1. Ah, si seulement Dupraz pouvait

accepter l'invitation de Laurent Ruquier pour débriefer tout ça dans *Les Grosses Têtes*...

LUNDI 13 MARS. Adidas n'équipera plus l'OM à partir de 2018, soit l'année où les Phocéens seront devenus bons. La fin d'une longue histoire qui ne devrait pas aider à diminuer le nombre de “connard!” hurlés sur la Canebière, l'insulte préférée des Français quand ils sont au volant. Un mot qu'ils utilisent sans doute aussi pour qualifier leur patron, vu que seulement 36 % d'entre eux acceptent leur supérieur comme ami sur Facebook. En même temps, qui imaginerait N'Golo Kanté, encore auteur d'un match de maboul face à Manchester United avec Chelsea, partager ses photos sur le mur de Roman Abramovitch.

MARDI 14 MARS. Séville craque à Leicester: Samir Nasri prend un rouge pour un coup de tête sur Vardy, Steven N'Zonzi gâche son penalty en huitièmes de ligue des champions, Adil Rami foire sa relance... Rien ne va pour les

joueurs français, puisque même Soprano est plus populaire que Griezmann et Hugo Lloris pour les 7-14 ans, selon *Le Journal de Mickey*... Thierry Ardisson et Donald Trump ont d'autres soucis: le premier explose Bruno Masure en direct – “Je suis une pétasse et je t'emmerde” – et le deuxième s'inquiète des micros espions qu'Obama aurait fait mettre dans ses micro-ondes. Fatigué par ce monde capitaliste qui voit Iker Casillas battre le record de matchs européens, ce bon vieux Michael Essien signe en Indonésie. Au fait, n'oubliez pas de copuler: les papas ont une meilleure espérance de vie que ceux qui n'ont pas d'enfants.

MERCREDI 15 MARS. Mauvaise nouvelle pour Angel Di Maria, qui va devoir payer 3,5 millions d'euros au fisc espagnol. Et qui voit Monaco gagner le cœur de l'Hexagone grâce à sa remontée fantastique contre City. Kai Havertz, lui, n'a rien vu du tout, le milieu de terrain du Bayer devant abandonner son équipe lors du huitième contre l'Atlético en raison d'examens scolaires. Peut-être qu'il sera interrogé sur la proposition de loi de cette élue américaine qui veut interdire la masturbation. Mieux vaut être sourd que d'entendre ça. Wilfried Bony n'en est pas encore là mais

réfléchit tout de même à ses choix de vie: “Parfois, je me demande ce que je suis venu faire ici”, s'interroge l'attaquant de Stoke. De quoi envisager un retour chez des Citizens dépressifs depuis leur rencontre avec Kylian Mbappé?

JEUDI 16 MARS. Bah ouais, parce que Mbappé affiche désormais un niveau international. Didier Deschamps l'intègre donc dans sa liste, qui comporte également Corentin Tolisso et Benjamin Mendy, deux autres nouveaux, mais qui zappent un Alexandre Lacazette qualifié en quarts de finale de l'Europa League au détriment de la Roma. Pour régler ses maux, le foot italien se tourne donc vers les femmes, avec la nomination à la tête des U16 nationaux de Patrizia Panico, première femme entraîneur d'une équipe masculine *azzurra*. Outre-Manche, l'Angleterre rappelle Jermain Defoe après quatre ans d'absence chez les Three Lions. Rayon scandales maintenant: la Hongrie souhaite regrouper les migrants dans des conteneurs. Apparemment, quelqu'un a oublié de redémarrer l'humanité.

VENDREDI 17 MARS. Marco Verratti porte plainte contre *L'Équipe*, qui a évoqué une virée nocturne quarante-huit heures avant le désastre barcelonais. Sinon, en ce qui concerne les clubs qui n'ont pas pris six buts en Catalogne, Monaco affrontera Dortmund en quarts de finale de la ligue des champions, et Lyon ira se chauffer les oreilles dans l'ancre du Besiktas en C3. Voilà deux soirées que l'Italien pourra passer sur son canapé plutôt qu'en boîte.

SAMEDI 18 MARS. Un simple tweet annonce que la fusion folle entre les clubs de rugby du Racing et du Stade Français est annulée. Clémentine Célaré fait le buzz en mettant un vent à Florian Philippot sur le plateau de Ruquier. Bordeaux marque cinq buts, Lorient fait une *remontada*, Leicester poursuit son improbable come-back et le Real Madrid s'impose à Bilbao. Non seulement Sergio Ramos n'a pas marqué, mais Cristiano Ronaldo a fait deux passes décisives. Voilà, cette fois, c'est bon, Chuck Berry aura vu tout ce qu'il était possible de voir sur Terre et peut partir tranquille avant que tout ne reparte en couilles. Il s'éteint à 90 ans. Au revoir, légende.  PAR FLORIAN CADU ET

JULIEN MAHIEU / PHOTOS: ZUMA/PANORAMIC, PANORAMIC ET BACK PAGE IMAGES/ICONSPORT



The image is a collage of four photographs of men, likely footballers, arranged in a 2x2 grid. The top-left photo shows a man in a black leather jacket looking over his shoulder at a football field behind a chain-link fence. The top-right photo shows a man with a shaved head, wearing a black leather jacket and a red and white striped scarf, resting his head on his hand at a table with a beer bottle. The bottom-left photo shows a man with a beard in a white polo shirt holding a small book or card that says 'CON VECU. ESCRIMA DE LA PLAZA'. The bottom-right photo shows a man in a black jacket, a patterned scarf, and a baseball cap. Overlaid on this collage is the text 'ET SURTOUT POUR LE PIRE...' in large, white, bold, sans-serif capital letters. The text is split across four lines: 'ET' on the first line, 'SURTOUT' on the second, 'POUR' on the third, and 'LE PIRE...' on the fourth. The text is set against a semi-transparent orange background that follows the contours of the photographs.

ET SURTOUT POUR LE PIRE...



Le 8 mars dernier, peu avant 23 heures, le monde des supporters du PSG s'écroule en même temps que Sergi Roberto envoie ceux du Barça au sixième ciel.

Une nouvelle fois après les éliminations successives en quarts de finale, après le désastre de La Corogne, après le 2-9 contre la Juventus Turin ou la finale de la coupe de la ligue perdue contre Gueugnon, les fans parisiens vont devoir vivre avec le poids de la honte, les images de l'humiliation et les moqueries qui les accompagnent. Qu'ils se rassurent: le club de la capitale n'est pas le seul à être aussi constant dans la déception. En Europe et dans le monde, d'autres individus doivent vivre avec des défaites traumatiques et chroniques. Ils sont écrivains, employés de banque ou agents administratifs. Ils étaient au stade le jour du drame ou, à défaut, devant leur télé. Ils supportent **Arsenal, la **Roma**, le **Standard de Liège**, l'**Atlético Madrid**, le **Gimnasia** ou le **Bayer Leverkusen**. Et ils passent leur temps à se relever du pire. Parce qu'ils ont fait la promesse de rester fidèles à leur club de cœur, dans le malheur et dans les épreuves, pour l'aimer tous les jours de leur vie.** *Propos recueillis par Thomas Andrei, Lucas*

Duvernet-Coppola, Brieux Férot, Antoine Mestre, Javier Prieto-Santos, Léo Ruiz, Côme Tessier / Photos: Renaud

Bouchez, Benoît Chattaway, Ignacio Colo, Maciek Pozoga, Christopher Bethell, Christiane Von Enzberg et Thomas Rabsch



“Où elle est la caméra?”

AS Roma Giancarlo De Cataldo, 61 ans, magistrat et écrivain, auteur, entre autres, de *Romanzo Criminale*, tifoso de la Roma depuis l'âge de 20 ans

Si vous voulez parler de défaite, vous pourriez faire un numéro entièrement consacré à la Roma. Nous sommes comme Poulidor, les meilleurs deuxièmes du monde. Beaux et perdants. Trois défaites sont plus importantes que d'autres. La première, c'est contre Liverpool, en 1984, en finale de coupe des champions, à l'Olimpico. La Roma perd ce match aux tirs au but. Celui de Graziani touche la barre transversale, et le rêve s'arrête là. J'ai regardé ce match chez un ami. Son père était un vieux romaniste, depuis toujours. Nous étions tous avec nos écharpes devant la télévision. Le père de mon ami était chef d'entreprise, et il a éclaté en sanglots. Je n'ai pas rigolé, bien sûr. De toute façon, quand on choisit d'être de gauche, et romaniste, c'est comme si on cherchait les ennuis. Nous avons construit une esthétique de la défaite. C'est exactement comme le film *Les flambeurs*, de Robert Altman, sorti en 1974. Il raconte l'histoire de joueurs de poker qui passent leur temps à perdre. Ils continuent de jouer, jouent encore, puis un jour, ils font un gros coup, ils gagnent enfin. Là, ils se rendent compte qu'ils ne se sentent pas bien. Ils ne sont pas habitués à gagner, ils réalisent qu'ils préfèrent jouer. Quand nous gagnons, nous regardons autour de nous, on se demande: "*Vraiment?*" Nous ne sommes ni le Real Madrid, ni la Juventus, nous n'aimons pas gagner, et nous aimons encore moins gagner mal. Pourquoi? Parce que la Roma n'est pas froide. Ceux qui gagnent les guerres sont toujours ceux qui sont froids, calculateurs. D'ailleurs, la dernière fois que la Roma a gagné un *scudetto*, c'était avec Capello sur le banc, quelqu'un de froid, et de calculateur.

La deuxième grande défaite, ça a été Roma-Lecce, en 1986. On avait fait une remontée folle pour le titre. C'est l'avant-dernière journée, Lecce est alors dernier, déjà rétrogradé. Et la Roma perd à la maison, 3-2, en même temps qu'elle perd le *scudetto*. Ça avait été un match très étrange, certains y ont vu l'ombre du *calcioscommesse*. Ce jour-là, un de mes amis, un ouvrier, a dit: "*Basta.*" Je crois que la Roma a une sorte de karma. La capacité qu'a cette équipe à rater ses grands rendez-vous est légendaire. Ce jour-là, j'étais à Bologne, pour le mariage d'un ami. À l'époque, il n'y avait pas les matchs en direct à la télévision. Je reviens de Bologne, avec la radio éteinte. J'allais arriver juste à temps

"La vérité, c'est que la route pour la victoire est bien plus exaltante et émouvante que la victoire elle-même"

pour regarder les temps forts du match à 19 h 30, sur la télévision d'État, sans connaître le résultat à l'avance. J'arrive à Rome, et la ville est déserte, silencieuse. C'est le printemps, mais il y a une petite pluie. Un sale temps. Je comprends, dès que je sors de la gare, que ça s'est mal passé. Sale affaire, grande désillusion.

La troisième défaite la plus importante est contre la Sampdoria, toujours à l'Olimpico, en 2010, toujours lors de l'avant-dernière journée. Doublé de Pazzini, sur deux centres de Cassano. C'est la Roma des onze victoires consécutives après avoir été menée. C'est un match qu'on doit gagner, qu'on perd, et une fois encore, le *scudetto* s'échappe, l'Inter est sacrée championne. La Roma finit deuxième, encore. Les grandes défaites contre Manchester United, ou contre le Bayern, c'est autre chose. Ces défaites te donnent envie de te retrousser les manches, d'éviter de te ridiculiser, ça déclenche un instinct guerrier. Mais ce genre de défaites sert seulement à te rappeler que les dieux ont leurs fils préférés, et des fils qu'ils oublient. Aujourd'hui, le ballon est rond, mais l'argent te permet de le faire devenir carré. Il y a un slogan qu'on voit à Rome, au stade, parfois dans la rue:

"*Mai 'na gioia*", "jamais une joie". Mais notre *saudade* reste une joie. Le Romain est ironique, sarcastique, parfois cynique. L'âme de Rome se trouve dans la nouvelle écrite par Flaiano en 1954, *Un martien à Rome*. Un jour, un martien atterrit au beau milieu de la Villa Borghese. Au départ, la curiosité est totale, tout le monde se presse pour le voir. Et puis, vite, les Romains s'habituent au martien, et l'ignorent, ils ont compris que c'était un martien, et voilà. C'est une façon de préserver son âme dans un monde toujours plus compliqué. C'est aussi une forme de sagesse: le Romain prend les choses avec détachement. Il pleure, va boire un coup. Cela illustre bien le rapport des Romanistes avec le foot. La vérité, c'est que la route pour la victoire est bien plus exaltante et émouvante que la victoire elle-même. Seuls les froids, comme les Juventini, passent d'une victoire à l'autre sans se poser de questions. Nous, nous sommes des personnes normales, et romantiques. Une victoire de temps en temps nous aide à mieux vivre, mais trop de victoires, c'est ennuyant. Les défaites, au fond, sont comme les échecs pour Samuel Beckett. Il disait: "*J'ai échoué, d'accord, mais la prochaine fois, j'essaierai d'échouer mieux.*" Dans la vie d'un être humain, il y a beaucoup de moments médiocres, beaucoup de tristesse, et un peu de lumière. Dans la vie d'un Juventino, il n'y a que de la lumière. Ce n'est pas une vie intéressante.

Gimnasia la Plata Martin Felipe Castagnet, 30 ans, écrivain, auteur des *Corps de l'été* et socio depuis 2007

Ma relation avec Gimnasia passe par mon père. À chaque fois qu'on joue, il s'éloigne, parce qu'il est persuadé de porter malheur à notre équipe. C'est sans doute la quantité de titres que l'on a perdus au dernier moment qui l'a amené à penser ça. Gimnasia est le club de foot le plus vieux d'Amérique, mais il n'a jamais été sacré champion de son histoire, en tout cas dans les tournois réguliers de l'ère professionnelle. Tous les dimanches, on déjeune en famille. Ce 15 octobre 2006, on a mangé tôt et je me suis dépêché pour m'installer devant l'ordi

avant le début du *clasico* contre l'Estudiantes de La Plata du *Cholo* Simeone. Je suis arrivé trois minutes trop tard, et on était déjà menés au score. À la mi-temps, on perdait 3-0. Pedro Troglio, le coach, devait alors choisir entre sécuriser la défense et aller chercher une égalisation épique. Il a pris la mauvaise décision, celle du courage: la deuxième mi-temps avait à peine commencé qu'ils nous ont mis le quatrième et que Basualdo a été expulsé. Ce 7-0 a été une baffe tellement forte que Veron, le capitaine d'Estudiantes tout juste revenu d'Europe, a demandé à ne pas jouer le temps additionnel. L'arbitre a eu la gentillesse de l'écouter. J'étais écoeuré. Je me suis longtemps demandé comment le dire à mon père. Je me suis finalement approché, avec une tête de tristesse et d'humour. Il m'a demandé: "Alors? On a perdu?" Je lui ai dit que oui. "J'imaginais bien. Je n'ai entendu aucun des voisins fêter un but. On a perdu combien?" Je lui ai demandé de m'accompagner au salon, où était l'ordinateur. "Allez, c'est bon, dis-moi." J'ai insisté pour qu'il m'accompagne et qu'il s'assoie. Il s'était déjà évanoui auparavant suite à une de nos déceptions historiques. "C'est quoi, ça?" Au début, il a cru

à une erreur. Moi, je n'avais pas de mot pour lui expliquer. "Ah, mais ça c'est une défaite historique." En tant que fils d'historien, il savait ce que signifiait cet adjectif. J'aurais aimé lui dire: "Tu vois, papa, ce n'est pas toi qui porte malchance", mais un fils ne doit jamais pointer les hontes de son père. Depuis, on n'a remporté qu'un seul *clasico*. Les mots "vierge" et "losers" sont devenus des synonymes de mon club. Les supporters d'Estudiantes ont une chanson qui dit: "Les années passent, les joueurs passent/ Gimnasia y Esgrima quelle pauvre institution/ pensez que beaucoup de grands-pères sont morts/ sans avoir jamais vu le *Lobo* champion". Elle m'a fait pleurer plusieurs fois. Pauvres grands-pères. Pourquoi souffre-t-on autant pour ces couleurs? Quand on nous traite d'"amargos" ("amers", une des pires insultes en Argentine, ndlr) je leur donne raison, mais je ne comprendrai jamais qu'ils nous disent "pecho frio" (insulte en référence au manque de courage). Le cœur d'un supporter de Gimnasia est cassé, marqué, et cependant il brûle comme un combustible qui ne s'éteint jamais. On mourra tristes, mais avec l'espoir d'être champions un jour. Peut-être l'année prochaine... Peut-être mon fils verra ça... Qu'est-ce qu'il sera heureux!



"J'aurais aimé lui dire: 'Tu vois, papa, ce n'est pas toi qui porte malchance', mais un fils ne doit jamais pointer les hontes de son père"





“Tu en viens à être heureux pour les équipes qu’on n’attend pas. La victoire de Lierse il y a un an et demi, sur notre pelouse, c’est une belle surprise. Au coup de sifflet final, on a envahi le terrain pour aller les féliciter...”



“Je vous jure monsieur le juge...”

l'équipe dirigeante ou des résultats sportifs. Tu en viens à être heureux pour les équipes qu'on n'attend pas. Je me souviens de la victoire du Lierse d'Éric Gerets, une ancienne idole du Standard, qui devient champion sur notre pelouse. Au coup de sifflet final, on a envahi le terrain pour aller les féliciter... Si Ostende pouvait être

Standard de Liège

Roby, 48 ans, agent administratif, au stade tous les week-ends depuis l'âge de 14 ans

La défaite... En 1994, l'Angleterre restait un terrain fantasmagorique du supportérisme donc je n'avais aucune animosité contre aucun club anglais et puis... Et puis Arsenal nous a battus, chez nous. Body Count (*groupe de punk hardcore et rap metal américain*) passait le soir du match retour (*de coupe des coupes*) en Belgique, et comme j'étais persuadé que le groupe formé d'Ice-T et de métalleux n'allait pas durer, que c'était la chance ou jamais, je ne suis pas allé au match. Le lendemain matin, au lever, ma mère me dit "Seven Up". Elle m'annonce le score: 0-7. Je suis reparti me coucher. Je ne suis pas allé travailler. Au

final, j'ai fini par détester Arsenal. Aujourd'hui, je bosse dans une commune de banlieue de Bruxelles, comme agent administratif... Dans le milieu professionnel, tu dois rester stoïque face aux attaques. Avant j'étais dans le quartier bruxellois d'Anderlecht, c'était encore pire, mais cette année, comme on n'est pas qualifié en playoffs, le foutage de gueule est permanent. Après, moi, le problème, c'est que j'ai fait le choix du foot de manière complètement égoïste... Rater un match, c'est moi qui le décide, pas le mariage d'un pote, une naissance ou une communion. Aujourd'hui, j'ai 48 ans, et ma vie n'a pas changé, c'est toujours la même, avec le même état d'esprit. Je suis avec quelqu'un qui était un peu supporter mais l'est devenu vraiment en découvrant l'ambiance des stades... Le Standard c'est ma vie, c'est là où je connais tout le monde, là où j'ai tous mes amis, où je passe tous mes weekends. Je ne pense pas que ça changera... Aujourd'hui, ce n'est même pas agréable, il y a des moments où je boycotte, où je n'accepte pas toujours ce qui se passe dans mon club, au niveau de

champion cette année, ça me ferait bien rire! Selon moi, l'histoire la plus triste, c'est bien celle des clubs qui perdent en quarts de finale de ligue des champions et qui ne vont jamais plus loin. Ce sont eux, les premières victimes du grand football business. Après, est-ce que c'est intéressant pour moi ou mon club d'aller en ligue des champions? Avoir toujours la victoire, être champion, mais qu'est-ce qu'il y a après? À quoi ça sert de gagner? Car on va doucement vers une élite, il suffit de regarder dans la rue: dans tous les pays, le supporter lambda se balade avec les survêtements de Barcelone, du Real voire du Bayern.... Pour le reste, comment créer de l'engouement quand ta vie de supporter se limite à ton championnat et à quelques beaux voyages à faire avec tes potes en coupe d'Europe pour faire la fête? Car c'est ça, la finalité, le trip: voyager. Et si on peut aller en quarts, on est déjà plus qu'heureux... On a joué le Red Bull Salzbourg, eh bien sans résultat, il n'y aurait plus personne dans leur stade. Ce sont des supporters lambda de la victoire.



“On se demande encore comment on a pu perdre la finale de la coupe, la Bundesliga et la ligue des champions la même année. Mais cette saison 2002 nous appartient, malgré tout”

Bayer Leverkusen **Ulli, 40 ans, employé de banque, fan du club depuis ses 16 ans**

On se demande encore comment c'est possible d'avoir perdu la finale de la ligue des champions, la coupe et le titre en Bundesliga la même année. Nous n'avons jamais eu une équipe aussi forte que celle de 2002. Nous jouions le meilleur football en Europe. Le lendemain de la demi-finale contre Manchester, je me

souviens très bien de la réaction de mon chef au travail. Alors que d'habitude, il vient me dire bonjour, il est venu en me demandant si j'allais à Glasgow pour la finale. Cela me paraissait inconcevable de manquer une telle occasion, même si je pensais la victoire impossible. C'était tout de même le grand Real Madrid, bien meilleur que celui d'aujourd'hui, avec des stars comme Raul, Figo, Zidane... Pendant le match, j'ai commencé à y croire. Nous étions bien meilleurs qu'eux, nous avons eu plus d'occasions. On aurait pu gagner. On aurait dû gagner. Malheureusement, ce match marque aussi la naissance d'Iker Casillas, rentré en cours de jeu pour remplacer César Sanchez, blessé. Il sort toutes nos frappes dans les dernières minutes. Lors de la finale de la coupe

d'Allemagne, nous menions au score, le Bayer a une occasion pour le 2-0... et patatras! Le match file dans l'autre sens à partir de l'égalisation, et nous perdons. Comme en Bundesliga, c'est inexplicable, incompréhensible. Le destin n'a pas voulu nous offrir un titre. C'est comme s'il avait manqué quelque chose à notre équipe. Malgré tout, cette saison 2002 nous appartient. Cela ne fait plus si mal d'y penser, même si c'est un peu agaçant d'être moqué dans les autres stades, qu'ils fassent des chants sur "Neverkusen". Nous ne sommes pas du genre à dire que deuxième, c'est déjà bien. L'objectif, c'est bien d'être premier un jour, de gagner. Ce que j'aimerais, un jour, c'est entendre "Meisterkusen" (*Meister signifie "champion" en allemand*). Mais je reste fan de Leverkusen quoi qu'il arrive. C'est comme l'amour: je sais que j'ai trouvé la bonne et que je ne changerai pas, malgré les hauts et les bas. C'est une partie de ma vie. Même dans la défaite. Même sans titre.





Paris Saint-Germain

Viola, 37 ans, “travaille avec des avocats à Nanterre”, ancien capo des Lutèce Falco

Après le match retour contre Barcelone, j'ai mal dormi. J'étais sonné. Le lendemain, j'ai regardé le résumé. C'était un peu maso. Sur le sixième but, les larmes sont remontées. J'ai beau avoir 37 ans, ça me fait toujours aussi mal. Pendant la rencontre, j'ai su qu'on allait lâcher. C'était écrit, mais c'est dans ces moments que tu sens que tu aimes ton club encore plus fort. Plus c'est dur, plus tu t'accroches. Comme une histoire d'amour que tu ne veux pas lâcher parce que les ascenseurs émotionnels qu'elle te procure sont trop intenses. Supporter le PSG, c'est un sacerdoce, un chemin de croix. Tout est toujours irrationnel.

Je ne dirais pas qu'on est maudit parce qu'on a gagné de belles choses mais on a le don pour se mettre dans des scénarios délirants ; pour se foutre dans la merde quand tous les voyants sont au vert. Je le sais depuis que j'ai commencé à supporter ce club, en 1989, à huit ans. J'habitais avec ma mère à Blois. Les équipes à côté, c'était Tours, Orléans ou Châteauroux... J'avais un peu de famille à Paris, je voulais me casser de ma province de merde, alors dès que je pouvais, je montais. Le mec de ma mère de l'époque était

fan du PSG, il bossait dans la musique, il était pote avec Charles Talar, un ancien dirigeant historique. En milieu de saison, il m'emmène au Parc pour la première fois, pour un PSG-OM sans but. Amara Simba rate un duel face à Huard. C'était comme un baptême. Ce jour-là, je suis entré en religion, j'ai su que le PSG et moi, c'était parti pour un moment. Ça ne s'explique pas. Ensemble, on a vécu un tas de trucs improbables: la défaite contre Clermont en coupe de France en 1997, la finale perdue contre Gueugnon en coupe de la ligue en 2000, le match à La Corogne en 2002, le maintien à Sochaux en 2008, la défaite à Salzbourg en 2011 en Europa League... Comme si le PSG était effrayé par les histoires trop simples.

La Corogne, c'était spécial. Avec des potes, on était parti à dix, à l'arrache, dans un camion Peugeot J9. Vingt heures de voyage. On s'est perdus sur leurs routes pourries. Le PSG fait un début de match de fou. Leroy marque un but incroyable, Okocha en 6 est monstrueux. On se dit qu'on va gagner et qu'on va aller chercher

la qualif' contre Galatasaray lors du dernier match. Puis Luis Fernandez fait n'importe quoi. Il sort Okocha et fait rentrer Llacer, son poulain. On recule, on sent qu'il se passe quelque chose et on sombre. La nuit est tombée, on est au milieu de nulle part, on est crades, on est crevés et il faut se taper vingt heures route de nuit pour rentrer.

Dans ces moments de *lose* totale, tu te rends compte que tu es vraiment amoureux de ce club. Je ne regrette rien, même pas d'avoir loupé des repas de famille, des anniversaires de ma mère. J'aurais pu pousser un peu plus mes études et mieux gagner ma vie. C'est comme ça. Maintenant je regarde les matchs avec mes potes. Contre Barcelone, à l'aller, quand j'ai vu l'ambiance renaître un peu, j'ai regretté de ne pas y être allé. J'ai moins aimé les unes de *L'Equipe* qui vendaient la “Remuntada” à tout-va. Mais d'un autre côté, je n'ai pas envie que le PSG soit un club populaire. Ça me va bien que le PSG, malgré le Qatar, reste toujours aussi compliqué et détesté.

Paris est magique, qu'ils disaient.



**“Plus c’est dur,
plus tu t’accroches.
Comme une histoire
d’amour que tu
ne veux pas lâcher”**



“Changer d’équipe rendrait ma vie plus facile. Mais c’est trop compliqué. Mes amis, je les vois les jours de match. On célèbre les victoires ensemble, on est misérables ensemble”

“Mon précieux”

Arsenal Kevin Witcher, 52 ans, journaliste freelance, rédacteur en chef du fanzine *Gooners*, abonné depuis 1994

On part en avion au petit matin pour Paris. Les gens commencent à boire dès l’aéroport. Atteindre la finale de la coupe des coupes 1995, après une victoire aux tirs aux buts dramatique à la Sampdoria, c’est excitant. Toute la journée, on peut sentir que les

choses ne tournent pas rond. La police française n’aime pas beaucoup les supporters anglais et certains vieux de chez nous ne sont là que pour se saouler et mettre des gifles. On casse beaucoup de bouteilles. Au stade, il y a quelque chose dans l’air. Techniquement, Saragosse s’avère vite meilleur qu’Arsenal. On ne se crée pas beaucoup d’occasions et on balance vers Ian Wright. Après le premier but d’Esnider, un mec à côté de moi, très superstitieux, insiste pour qu’on échange nos sièges. Ça marche: on égalise. Mais on joue mal. Je suis très anxieux et nerveux à l’idée qu’ils marquent. Je sais que ce sera fini après ça. Pendant les prolongations, on sent le chaos. Puis il y a ce but

(à la 120^e minute). Le ballon reste en l’air une éternité. C’est juste une tentative lointaine... On ne pense pas vraiment que ça peut rentrer. On ne voit pas le danger, jusqu’à ce que, soudainement, le ballon commence à retomber alors que Seaman n’est pas sur sa ligne. Un vrai coup de poignard. Il peut refaire ça cinquante fois, ça ne rentre jamais. Quand il frappe, on sait que c’est Nayim, un ancien de Tottenham. On ne connaît que lui dans l’équipe. Évidemment, ça rend la chose bien pire. Tu imagines les fans des Spurs écroulés de rire. Ça amplifie notre agonie. D’autant qu’ils en ont fait un chant: “*Nayim, from the halfway line*”. Mais le pire pour moi, reste de perdre le championnat face à Manchester United en 1999. On n’a pas gagné le championnat depuis 2004. Seulement deux Cups, contre des adversaires assez faibles. On est des losers, c’est la réalité. Nos saisons sont toujours les mêmes. Des promesses, de l’optimisme puis on s’effondre. Changer d’équipe rendrait ma vie plus facile. Mais c’est trop compliqué. Mes amis, je les vois les jours de match. On célèbre les victoires ensemble, on est misérables ensemble.





table-for-1.tumblr.com

“J’ai vu des enfants vêtus de maillots blancs du Real pleurer parce que leur équipe était ‘seulement’ en train de gagner 2-0”

Atlético Madrid **Santiago Roncagliolo, 41 ans,** **écrivain et scénariste péruvien,** **auteur de *Histoires indiscretes*** **d’une famille sans histoires et supporter** **depuis 2002**

J’ai vécu les pires cinq minutes de ma vie lors de la finale de la Champions League 2014. Ce jour-là, l’Atlético Madrid affrontait son pire ennemi, le Real Madrid. Nous, les Colchoneros, étions en train de gagner 1-0. C’était le meilleur résultat possible, contre le meilleur rival possible, dans la meilleure coupe possible. Le match était sur le point de se terminer. Notre victoire historique était enfin sur le point de devenir réalité. Puis l’arbitre a décidé de rajouter cinq minutes d’arrêts de jeu alors

qu’il ne me restait quasiment plus d’ongles à ronger. Pour le dernier quart d’heure du temps réglementaire, le Real Madrid avait déjà sorti toute son artillerie. On résistait, mais au fil des secondes qui s’égrénaient trop lentement, la différence physique

et la puissance économique du Real semblait de plus en plus évidente. Sergio Ramos a fini par égaliser à la 93^e minute. J’ai accusé le coup sans détourner le regard du match. J’aurais dû, puisque lors des prolongations, le Real nous a mis trois buts de plus...

En tant que Péruvien, je suis habitué à perdre. Mon équipe nationale n’a pas participé à une coupe du monde depuis 1982. Chaque éliminatoire est l’occasion de répéter inlassablement le cycle d’une espérance irrationnelle qui finit toujours en déception énorme. À chaque fois, on se dit, “*cette fois, nous y arriverons*”. Puis, on récite une oraison, “*mathématiquement, c’est encore possible*”, avant de finalement se résigner au mantra “*cette équipe ne vaut rien, il est temps qu’elle laisse la place aux jeunes*”. C’est pour cette raison qu’en venant vivre à Madrid, il y a quinze ans, je me

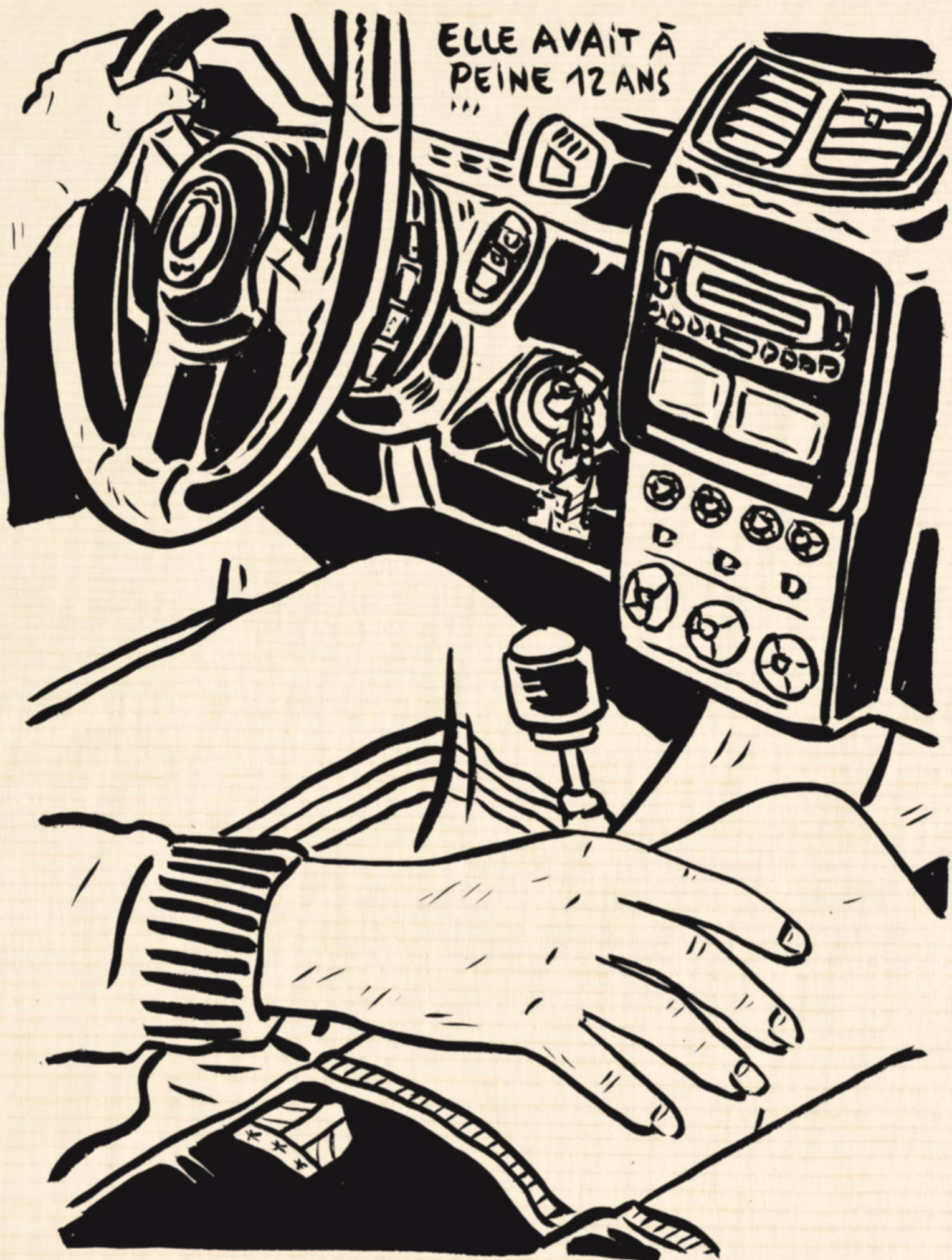
Je ne suis pas devenu supporter de l'Atlético parce qu'il perdait tout le temps. Il est évident que personne n'aime perdre. Mais voilà, à l'image de ces spots de pub plein d'humour noir, l'Atlético et ses supporters sont des combattants avec une foi

Christiane Von Enzberg



JUSTICE • PHOENIX
LONDON GRAMMAR • M.I.A.
DIPLO • ROYAL BLOOD
FOALS • MAC MILLER
LA FEMME • SOLOMUN
KUNGS • MØ • TALE OF US
BETH DITTO • VITALIC ODC LIVE
FLATBUSH ZOMBIES
GEORGIO • MR OIZO
MILKY CHANCE • PAN-POT
MOTIVÉS! • PETIT BISCUIT
SAM PAGANINI DRUMCODE / JAM
N'TO & JOACHIM PASTOR
PRESENT SINNERS
STAND HIGH PATROL ...

WWW.GAROROCK.COM



“L’entraîneur me disait ce qu’il faisait avec les autres”

Fin 2016, un gigantesque scandale de pédophilie, concernant des centaines de victimes et de prédateurs présumés, éclate dans le football anglais. Cinq mois plus tard, la France du football se croit encore épargnée par un phénomène qui touche pourtant toutes les activités impliquant des enfants encadrés par des adultes. Alors que de nombreux cas ont déjà été signalés au niveau amateur, seul un séisme ébranlant le football professionnel semblerait à même de faire bouger les choses. *Par Ronan Boscher et Thomas Pitrel / Illustrations: Artus de Lavilléon*

● Pour Claudine*, cela aurait dû être un mercredi de juin 2015 au boulot comme un autre. Jusqu’à ce texto de Vincent*, son fils de 20 ans: “Maman, je suis désolé, je vais aller en prison.” Puis un deuxième, tout de suite après: “Rentre, sinon je vais faire un meurtre.” Le fiston vient de fracasser son poing contre une cloison de la maison familiale. Il enrage depuis la découverte d’un carnet volontairement égaré sur son bureau par sa petite sœur de 12 ans, Roxanne*.



Au fil des pages, le frangin encaisse le récit d’un mois d’attouchements sexuels subis par sa cadette, abusée par l’un de ses coachs de foot, en Alsace. “Il était même prévu qu’il vienne dîner à la maison avec sa famille le samedi...”, s’étrangle encore Claudine, qui a réussi à éteindre, au moins, les envies de vendetta de son fils. Sa fille vient de franchir le pas le plus compliqué dans cette situation: donner l’alerte. “La manifestation de la vérité est de nature à prévenir les agressions de ce type”, explique le docteur Serge Stoléru, psychiatre et

“Il venait de proposer à ma fille un grand tour en voiture, et de prendre leur temps avant d’aller faire des photos pour le club”

Claudine*, mère d’une fille victime d’un coach pédophile



“Le président a appelé la ligue d’Alsace pour savoir quoi faire. Mais elle n’a pas réagi plus que ça, nous disant juste: ‘Oui, oui, vous pouvez prévenir les parents’”

Thierry*, entraîneur de l’AS Kochersberg

chercheur sur le sujet à l’Inserm-hôpital Paul-Brousse à Villejuif. D’autant plus que, dans les cas de pédophilie plus que partout ailleurs, la vérité a bien souvent un effet boule de neige.

526 victimes et 184 suspects

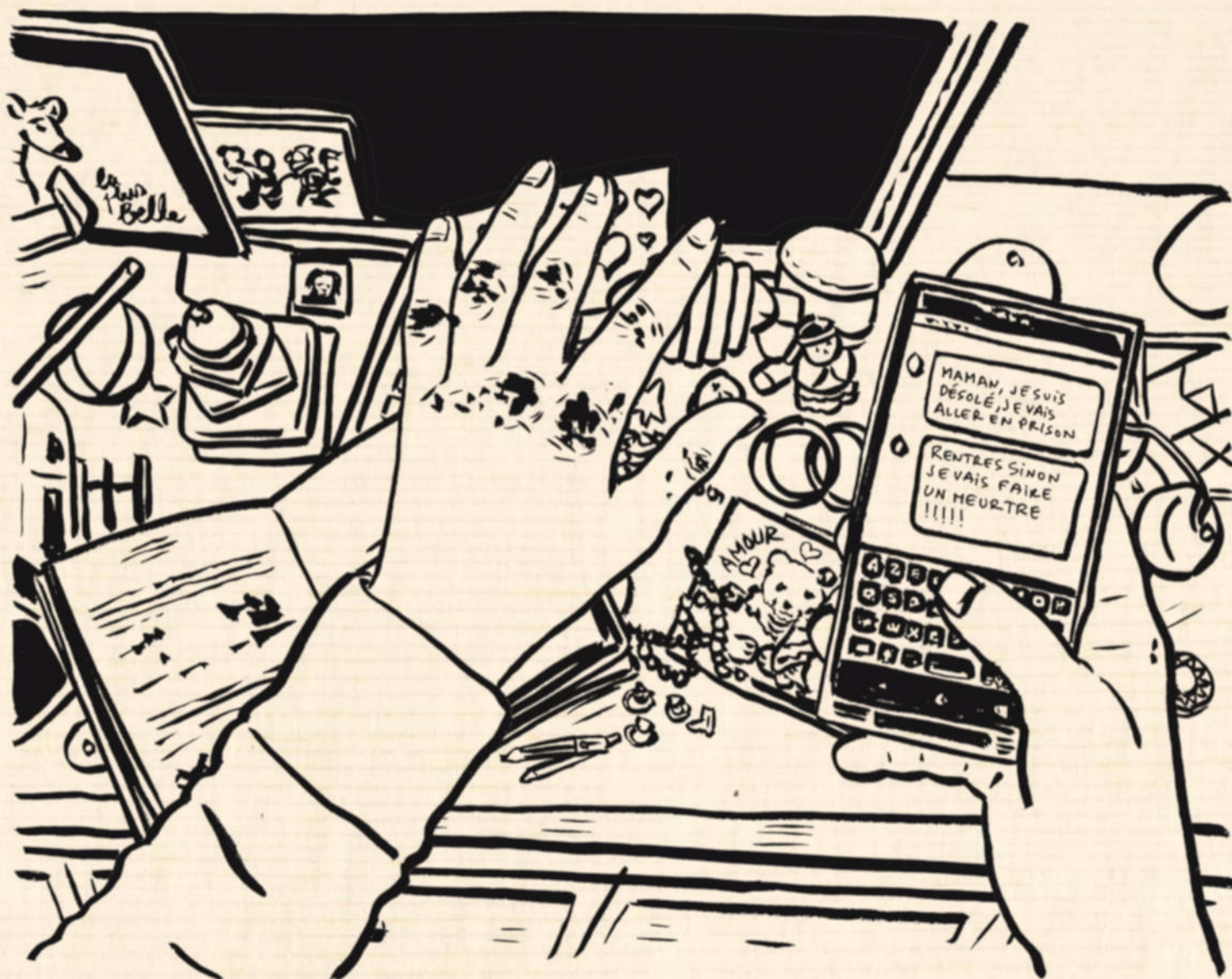
C’est ce qui s’est passé en Angleterre, où la “vérité” a publiquement éclaté le 16 novembre dernier. Andy Woodward, ancien joueur professionnel de niveau D2/D3, lâche dans les colonnes du *Guardian* son secret lourd de trente ans: il a été violé pendant quatre ans au sein du club de Crewe Alexandra par son recruteur, coach et aussi futur beau-frère, Barry Bennell. Le royaume découvre alors un de ses prédateurs sexuels, qui a aussi officié à Manchester City et Stoke, et le couvercle saute. D’autres joueurs rompent le silence, et Wayne Rooney donne encore un peu plus d’écho à ces confessions “courageuses” en relayant sur Twitter le numéro vert de la *helpline* ouverte à toute victime. Les forces de l’ordre recueillent alors une cascade de témoignages, pour finalement déposer à la mi-janvier 2017 un bilan officiel et glacial: 248 clubs professionnels et amateurs concernés, des affaires étouffées contre une enveloppe de billets, 184 personnes suspectées, dont certaines déjà emprisonnées ou décédées, et 526 victimes potentielles

de viols et d’abus sexuels, âgées de 7 à 20 ans au moment des faits. Des chiffres sans doute non exhaustifs mais déjà impressionnants, qui laissent à penser que le phénomène ne s’arrête pas aux frontières des îles britanniques. “En matière de pédophilie, toutes les affaires viennent des milieux religieux, familial, éducatif et sportif, tranche Sébastien Boueill, fondateur de l’association Colosse aux pieds d’argile, spécialisée dans la prévention de la pédophilie en milieu sportif, lui-même ancienne victime. De toute façon, partout où il y a des enfants, il y a des prédateurs. Un pêcheur ne va pas pêcher dans les bois!” Pourquoi, alors, les révélations d’outre-Manche n’ont-elles pas été suivies de leur équivalent dans l’Hexagone?

Peut-être parce qu’en France, pour le moment, le bâton de pèlerin médiatique n’est pas tenu par un ancien joueur professionnel comme Woodward, mais par un footballeur amateur des Hautes-Pyrénées, Kévin Massé. À presque 30 ans, celui-ci a rendu publique son histoire à visage découvert face aux caméras de *Stade 2* et de *L’Équipe* 21 début 2016, témoignant avoir été violé et agressé dès ses 7 ans par son entraîneur de foot et président de club, et ce pendant plus de dix ans, à Bordères-sur-l’Échez. “J’ai eu comme un déclic lors d’une réunion de famille, alors que mon petit frère se trouvait sur les genoux de mon prédateur, resitue Kévin. Je craignais tellement qu’il lui arrive les mêmes choses qu’à moi...” Les “choses” en questions sont listées dans l’ordonnance de mise en accusation de la juge d’instruction du tribunal de grande instance de Pau en mars 2012: “premiers attouchements sous la douche après un entraînement”, “doigt dans l’anus à dix reprises”, “tentative de sodomie à 13 ans”. Et puis la soumission aux fellations de l’agresseur, “à chaque rencontre à partir de l’âge de 11 ans”, les demandes répétées à Kévin de lui rendre la pareille, ou de lui “faire pipi dessus dans les douches”. Durant ce calvaire, Kévin subit aussi et surtout la proximité de son entraîneur avec sa famille, dont il était devenu un intime. “M. Gambart, c’est un peu le type qui a construit le club à Bordères, où il n’y avait rien, explique Kévin. Il était venu démarcher mon père, qui tenait la boulangerie, pour sponsoriser le matériel du club, comme les maillots. Et c’est comme ça qu’il a tissé sa toile au sein du milieu familial.” Et Gambart de devenir omniprésent dans son quotidien: aux entraînements, dans la voiture, pendant les détours entre le stade et la maison, vers le “bois du Commandeur”, dans le garage, dans la chambre sous prétexte d’accompagnement scolaire... En portant plainte en mai 2008, et après de nombreuses auditions effectuées par les enquêteurs, Kévin entraîne dans son sillage la plainte de sept autres enfants –dont un pour viol– ayant été sous les ordres de Gambart à Bordères, puis dans le club voisin d’Orleix. Tous ont pointé, sans se concerter, les mêmes modes opératoires, de l’examen “médical”, censé vérifier si les joueurs n’étaient pas atteints de l’énigmatique “maladie du footballeur”, au nouveau jeu de maillots à essayer devant lui. “Je savais que je n’étais pas seul dans ce cas, ajoute Kévin. L’entraîneur me disait ce qu’il faisait avec les autres, me montrait des photos, j’étais comme son confident.”

“Tu n’arriveras plus à marcher après”

Dans le cas de Roxanne, la frontière entre vie sportive et vie privée s’est également estompée. À partir de



la rentrée 2013, elle pose ses crampons du côté de Truchtersheim, à l'AS Kochersberg, une entente de quatre clubs. *"Roxanne, je la connais depuis qu'elle a 8 ans, je l'ai suivie de club en club, pose Thierry",* son entraîneur principal. *C'est la plus douée de nos joueuses, l'avant-centre. Elle met une grande partie de nos buts."* À cette époque, Thierry manque parfois de temps pour mener de front son job de gardien de prison et la gestion de l'équipe féminine U13. *"Ludo*, le père d'une des filles de mon équipe, et le mari d'une de mes collègues aussi, que je connais depuis dix-sept ans, s'est proposé pour me donner un coup de main, raconte le coach. C'est peu à peu devenu, en gros, moi aux entraînements, lui plutôt aux matchs."* Ludo est décrit par l'entourage proche et associatif comme "jovial", toujours "prêt à aider" et à donner de la blague. *"Elles n'étaient pas toujours de bon goût, mais bon... Ludo déconnaît beaucoup",* ajuste Thierry. Roxanne devient copine avec la fille de Ludo. L'une va dormir chez l'autre, l'autre chez l'une. *"Ça a duré un moment, jusqu'à ce qu'il réussisse à attirer ma fille, moins de deux ans plus tard, regrette Claudine. Lui disait être amoureux de Roxanne. Et je pense qu'à un moment, inconsciemment, Roxanne a pu se croire amoureuse, parce que manipulée. Elle était aussi à la recherche d'un papa, qui n'était plus à la maison. Elle pensait sans doute combler ce manque. Elle avait 12 ans..."* Ludo multiplie les caresses déplacées, d'abord dans la voiture, sur la cuisse, puis sous les vêtements dans les vestiaires, lors des soirées paëlla ou barbecue du club, et enfin sur les parties intimes lors

d'une soirée télé de mai 2015 dans le canapé de Ludo, malgré la présence de sa femme. Il conseille par ailleurs à Roxanne de venir à l'entraînement sans culotte. Des textos malsains s'échangent aussi, laissant planer au bout du compte l'ombre d'un futur viol. Comme avec ce terrible *"Si ça arrive et qu'on peut le faire, je te jure que tu n'arriveras plus à marcher après".* "À vomir", résume Claudine. Puis est venu le moment de la confession sur le carnet. *"Ludo venait de proposer à ma fille un grand tour en voiture, et de prendre leur temps avant d'aller faire des photos pour le club. C'est là que Roxanne a commencé à comprendre le danger, à l'écrire et le dire",* se rappelle sa mère.

Si l'étape de la confession reste la plus dure à passer, les suivantes ne sont pas forcément simples. Thierry, prévenu très rapidement au téléphone par une Claudine "en larmes", lui conseille de porter plainte. Il interdit, par précaution, l'entraînement à Ludo, et lui confisque les clés du vestiaire. Et se rend à une réunion d'urgence le mercredi soir, en présence d'une dirigeante du club, "persuadée de l'innocence de Ludo", du président et du manager du club: *"Le président a appelé la ligue d'Alsace pour savoir quoi faire. Mais elle n'a pas réagi plus que ça, nous disant juste: 'Oui, oui, vous pouvez prévenir les parents.' On a décidé de les avertir, et ils se sont tous libérés. Mais on n'a pas eu de contact avec un juriste ou un psy ou je ne sais quoi. C'était juste 'Oui, oui'..."* En théorie, si l'affaire s'était révélée un an plus tard, la ligue aurait eu à sa disposition le premier

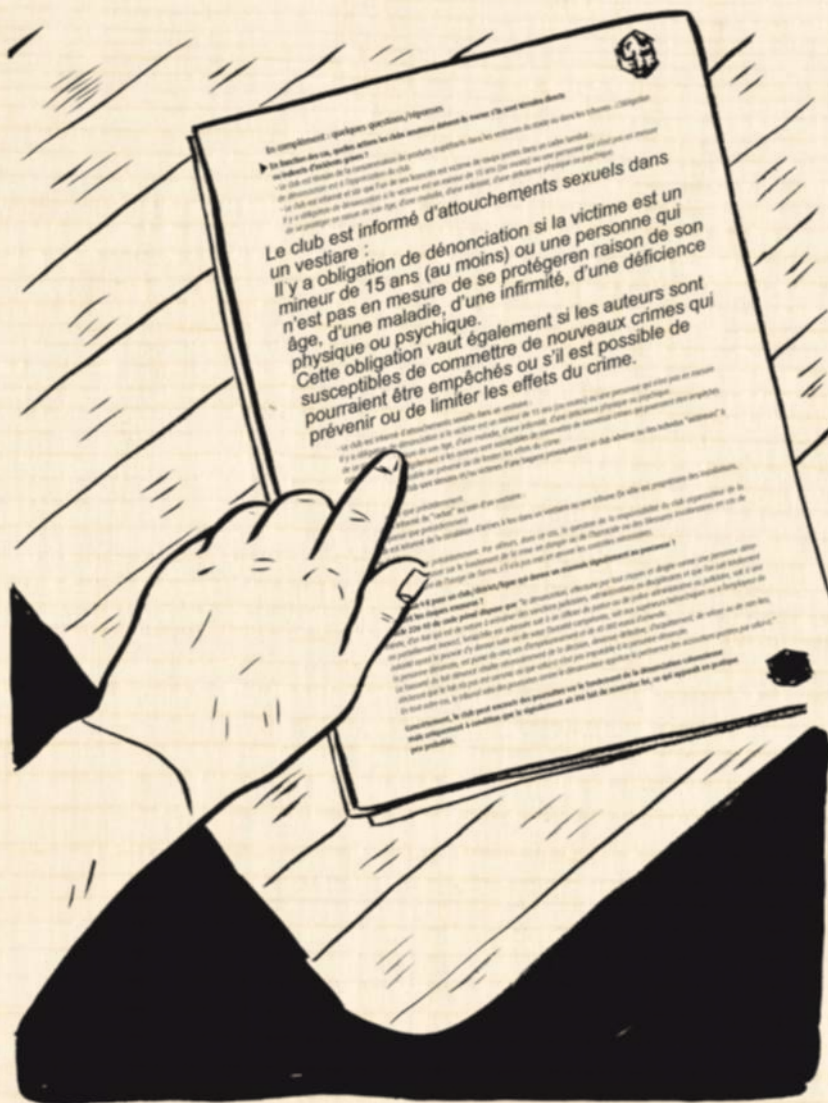
"J'ai eu comme un déclic lors d'une réunion de famille, alors que mon petit frère se trouvait sur les genoux de mon prédateur"

Kévin Massé, joueur de foot victime de son entraîneur

“Il faut bien être conscient que c’est très dur de parler d’un sujet comme celui-ci aux clubs. C’est hyper tabou. On me prenait parfois pour un hurluberlu”

Thierry Delolme,
président du district de la Loire

Guide de prévention des mauvais comportements dans le football amateur, distribué par la FFF début février 2016. Sous l’onglet “La réparation”, il est par exemple répondu à un cas pratique d’interrogation: “Quelles actions un club amateur doit-il mener s’il est informé d’attouchements sexuels dans un de ses vestiaires?” La réponse: “Il y a obligation de dénonciation si la victime est un mineur de 15 ans (ou moins) ou une personne qui n’est pas en mesure de se protéger en raison de son âge, d’une maladie, d’une infirmité, d’une déficience physique ou psychique”... L’idée de ce guide, plutôt copieux, qui reprend en partie celui déjà élaboré par le ministère des Sports, est de présenter les outils d’information, de sensibilisation et de formation déjà existants pour prévenir et gérer toute forme de violence. On y trouve par exemple le vademecum de prévention contre les violences sexuelles dans le sport, ou le guide juridique de la prévention des violences dans le sport, contenant dix fiches sur des thèmes précis, dont celui des violences sexuelles. “Je regrette juste que la ligue soit restée apathique sur le cas de Roxanne”, déplore Thierry, plus pratique que théorique. C’est que peu de dirigeants ont l’air d’avoir lu la prose de la FFF, en réalité.



Le mensonge de la ligue d'Alsace

Sur les 96 districts de la FFF interrogés par e-mail début janvier sur quatre questions précises (Connaissances de cas de comportements pédophiles dans un de leurs clubs? / Quels outils pour gérer la situation le cas échéant? / Quels moyens de contrôle de ses encadrants licenciés? / Quels moyens de prévention?), seuls dix d'entre eux ont en effet répondu à nos questions, quasi exclusivement par la négative. La moitié seulement a détaillé ses réponses ou proposé un rendez-vous. Un tiers n'était pas au courant du scandale ayant éclaté en Angleterre. Aucun n'a avoué avoir eu vent de cas avérés dans un des clubs de son territoire. La ligue d'Alsace, par exemple, a nié lapidairement avoir jamais été informée d'un tel cas, alors que selon nos informations, elle a adressé, le 15 avril 2016, un courrier au club de Roxanne, à la FFF et à la direction régionale de la jeunesse, des sports et de la cohésion sociale, notifiant la condamnation prononcée par le tribunal correctionnel de Strasbourg contre Ludo. Soit “l'interdiction d'exercer toute activité professionnelle ou bénévole impliquant un contact habituel avec des mineurs, et ce à titre définitif”, et donc son interdiction de licence. Le sujet est donc sensible. “On a reçu une vingtaine de mails de présidents nous demandant ce qu'il fallait vous répondre, confirme d'un demi-sourire Pierre Samsonoff, directeur général adjoint de la Ligue du football amateur. On ne leur a pas du tout interdit de vous répondre. On leur a même proposé de vous rediriger vers nous s'ils le souhaitent. Il faut comprendre que le public des présidents de districts n'est pas forcément toujours à l'aise dans les relations médiatiques. Ils peuvent penser que les questions sont à charge. En plus, la pédophilie n'est pas un sujet qui les met particulièrement à l'aise. Mais ça, ce n'est pas propre aux présidents de clubs, de districts ou de ligues, c'est toute la société.”

Dans la Loire, pendant la campagne pour les élections des présidents de districts en fin d'année 2016 et suite au scandale anglais, le candidat -plus tard élu- Thierry Delolme a abordé le thème en pleine campagne. “Il n'y a pas de frontières pour ces choses-là malheureusement, prévient-il. Je n'aimerais pas qu'on attende qu'un cas sorte dans notre district pour se bouger, ou qu'on se fasse brocarder parce qu'on n'a rien fait. Pendant ma campagne, je disais aux présidents de club que je voulais actionner des choses sur le sujet. Mais il faut bien être conscient que c'est très dur de parler d'un sujet comme celui-ci aux clubs. C'est hyper tabou. On me prenait parfois pour un hurluberlu.” Sa démarche a au moins pu libérer une langue. Après un discours électoral délivré devant 59 des 200 présidents de club de son district, l'un d'entre eux est venu discrètement confesser qu'il avait viré l'un de ses entraîneurs pour des comportements pédophiles. “Il n'a pas fait de signalement, ça s'est réglé ‘en interne’”, reconnaît Delolme. Ce qui arrive dans la majorité des cas, selon Sébastien Boueilh, qui en sait quelque chose, lui qui, quand il n'est pas au bureau de son asso à Saint-Paulès-Dax à recueillir des confessions de victimes et répondre à leurs interrogations, sensibilise sur le sujet dans les clubs, les districts, les ligues, quels que soient les sports, les collectivités, les périscolaires. Comme en janvier dernier, devant dirigeants, encadrants et jeunes du CO Les Ulis, où la section foot a dû il y a quelques

années écarter un de ses éducateurs. Les autres encadrants lui trouvaient un comportement “louche, du genre à vouloir aller absolument dans les vestiaires”, renseigne Alain Fauvel, président du club omnisports. Gérée “entre eux”, la situation avait débouché sur une nouvelle attitude à adopter autour des vestiaires. “Aucun éducateur dans les douches par exemple, et on incite les jeunes à se doucher directement chez eux, éclaire Alain Fauvel. On prend moins de risques comme ça, pour les enfants comme pour les éducateurs.”

“Sur une échelle de 0 à 10, on est à 4”

Aujourd’hui, la FFF ne dispose pas de comptabilité sur les violences sexuelles au sein des clubs de foot affiliés. “Dresser un état des lieux est impossible aujourd’hui, admet Pierre Samsonoff. On n’a pas de système spécifique de remontées d’informations sur ce sujet en particulier. On a commencé à déployer un observatoire de la violence, mais il est plutôt centré sur les comportements déviants dans le cadre des compétitions, donc a priori pas dans le champ où les violences sexuelles s’exercent. Ça fait partie des choses sur lesquelles, notamment quand il y a des suites judiciaires, on pourrait faire mieux.” En mai 2015 par exemple, un entraîneur U15 de l’ES Thyez, en Haute-Savoie, est surpris en train d’installer des GoPro dans les douches de son équipe lors d’un tournoi, avouant même plus tard des agressions sexuelles sur un gamin du club quelques années plus tôt. En 2000, l’homme avait pourtant déjà été condamné par le tribunal correctionnel de Montpellier pour agression sexuelle sur mineur, dans son club de foot de l’époque. En théorie, tous les éducateurs, entraîneurs, dirigeants travaillant contractuellement pour un club doivent fournir une “carte professionnelle”, valable trois ans, pour que leur licence soit délivrée. “Pour obtenir la carte professionnelle, il faut fournir un relevé de casier judiciaire, explique Tonio Lorenzo, vice-président du district du Loir-et-Cher. Mais tous les autres, les éducateurs diplômés intervenant bénévolement dans les clubs, n’y sont pas tenus.” En pratique, l’opération de contrôle de chaque membre d’un club de foot, bénévole ou non, reviendrait “à un travail de bénédictin, image Samsonoff. Dans les bénévoles, il peut y avoir le secrétaire général du club comme l’éducateur U10, le papa ou la maman qui va faire cinq trajets par an avec les gamins. On est sur un public beaucoup plus large. Dans l’idéal, il faudrait que les ligues, les districts puissent transmettre la liste de leurs licenciés dirigeants ou éducateurs aux autorités locales pour la croiser avec la liste des personnes ayant interdiction d’opérer avec les mineurs.” Au mois de juillet, la FFF avait exigé la carte professionnelle, donc un relevé de casier judiciaire, pour valider la demande de licence des éducateurs bénévoles. “Trois mois après, un courrier émanant du ministère des Sports demandait aux ligues de ne plus l’exiger, les services de l’État étant débordés”, constate, amer, Tonio Lorenzo. “Aujourd’hui, sur une échelle de 0 à 10, on est à 4 sur notre objectif de process idéal sur le sujet, chiffre Pierre Samsonoff. On sait comment faire, avec qui le faire. Mais on n’est pas encore assez efficaces.” Pour ce qui est de la sensibilisation, la note monterait “à 6”.

Pour l’ancien rugbyman Sébastien Boueilh, qui a rencontré la FFF le 13 décembre dernier, le football



français, contrairement à d’autres sports, ne s’intéresserait tout simplement pas à la question. “J’ai été reçu à la hauteur de leur intérêt pour le sujet, à savoir au réfectoire, avec la minuterie toutes les deux minutes, se plaint-il. Ils ne savaient pas comment intégrer mes solutions, ils voulaient juste prendre mes petits guides et flyers et les mettre aux couleurs de la FFF.” Boulevard de Grenelle, on se montre surpris et on se défend. “L’entretien s’était pourtant super bien passé”, répond Mathieu Robert, chef de projet “actions citoyennes” à la Ligue du football amateur. “À partir du moment où on a conçu des outils, des réseaux, on ne va pas détricoter ce qu’on a fait juste pour travailler avec lui, juge pour sa part Samsonoff. Ça peut paraître très techno, mais la fédé, c’est ça: mettre en place des outils, des dispositifs, des processus à disposition des ligues, districts et clubs, et qu’ils s’en emparent. Et aujourd’hui, on a tout pour.” La FFF met en avant son “programme éducatif fédéral”, qui couvre cinq mille clubs, pour faire passer les messages à ses licenciés. Dans ce programme, les éducateurs ont à leur disposition un kit pédagogique pour la mise en œuvre d’actions éducatives, citoyennes et sociales au sein des clubs, sur plusieurs thèmes (santé, environnement, engagement citoyen, fair-play, arbitrage, culture foot). Mais rien à proprement parler sur les violences sexuelles, qui n’étaient pas la priorité du moment. Pour quelle raison? Pierre Samsonoff dégage l’argument choc: “Pour nos actions citoyennes dans les clubs, on était plutôt sur le thème de la radicalisation.” ● TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR RB ET TP

“En matière de pédophilie, toutes les affaires viennent des milieux religieux, familial, éducatif et sportif. Partout où il y a des enfants, il y a des prédateurs. Un pêcheur ne va pas pêcher dans les bois!”

Sébastien Boueilh, fondateur de l’association Colosse aux pieds d’argile

*Claudine, Vincent, Roxanne, Thierry sont des prénoms d’emprunt.



VAALSE AVEC BASAKSE

REPORTAGE

Le meilleur attaquant de l'Istanbul Basaksehir, rebaptisé Medipol Basaksehir, l'une des formations de tête de Süper Lig, ne s'appelle pas Emmanuel Adebayor, recruté cet hiver, mais Recep Tayyip Erdogan. Immersion dans un club sans histoire, sans palmarès et sans supporters, mais qui redistribue les cartes du football turc, avec l'aide de son joker de luxe. Par Rocco Rizzitelli, à Istanbul / Photos: Seskim/Iconsport,



Des quatre-voies à perte de vue, des immeubles aux teintes pastel pour tout horizon et des échangeurs entre les deux. Des centres commerciaux et des mosquées néo-byzantines aussi, pour s'occuper. Sur une colline, le stade Fatih Terim, une soucoupe volante architecturale orange et bleu de 17 000 places, surplombe le quartier stambouliote de Basaksehir, sur la rive européenne de la capitale turque. Murat Yaman, le directeur administratif du Istanbul Basaksehir, deuxième du classement et longtemps leader surprise de la Süper Lig, fait la visite. Au programme, loges dernier cri, digicodes aux portes et photos de l'effectif partout sur les murs. Si Yaman met l'accent sur la décoration, c'est avant tout parce que le club qui l'emploie ne compte qu'un seul titre de champion de deuxième division turque, en 2014. L'Istanbul Basaksehir, créé de toutes pièces par la municipalité stambouliote en 1990 sous le nom d'Istanbul Büyükşehir Belediyespor, n'a pas encore la même histoire que ses illustres voisins du Besiktas, de Fenerbahçe ou de Galatasaray, mais il y travaille. En attendant, Basaksehir préfère miser sur l'Histoire avec un grand H. Deux énormes portraits ornent les murs du hall d'entrée. Celui de Mustafa Kemal Atatürk, fondateur, instaurateur de la laïcité et premier président de la République de Turquie, qu'il a réformée en s'inspirant notamment de la Révolution française. Puis celui de l'autoritaire Recep Tayyip Erdogan, l'actuel président du pays. *"Les deux pères de la Turquie"*, sourit Yaman, avant de pointer du doigt un mémorial en hommage aux victimes du coup d'État manqué de l'été dernier. *"15 juillet 2016: les martyrs de la démocratie vivent dans nos cœurs."* En dessous de l'inscription figure le maillot porté par les locaux lors du premier match de la saison contre Fenerbahçe, flanqué de deux cœurs avec le nom des victimes, et des photos de l'effectif avec Erdogan, lors d'un meeting de soutien peu après... Un détail qui en dit long sur les connivences qu'entretient le club avec le grand Sultan.

On l'appelait "Imam Beckenbauer"

Ici, tout semble avoir été créé à l'image de celui qui fut l'ancien maire d'Istanbul avant de devenir le chef du parti AKP et le confident de Poutine. À vingt-cinq kilomètres à l'ouest du Bosphore, Basaksehir est une ville-satellite sortie de terre dans les années 90 selon les canons de l'urbanisme

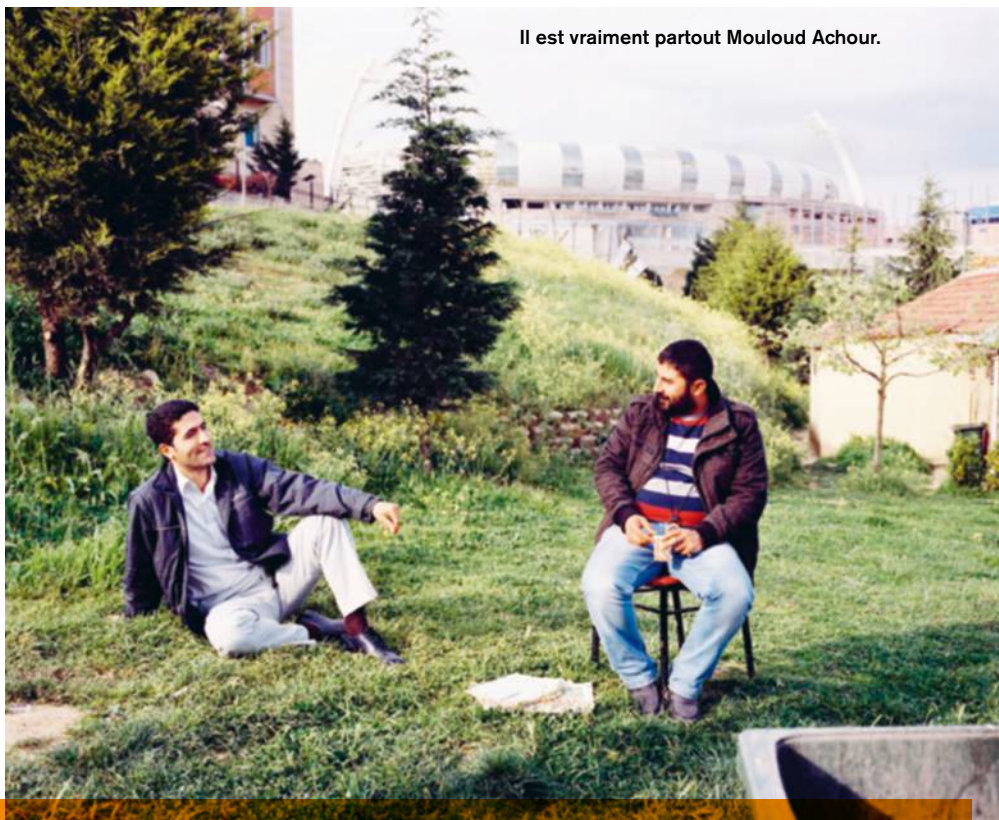
islamo-conservateur. Les stations de métro s'appellent Adnan Menderes, en hommage au président qui combattit la laïcité chère à Atatürk, ou Turgut Özal, un autre chef d'État, fameux pour avoir mis en branle le populisme néolibéral dans les années 80 avant d'être empoisonné. Si les références à la ligne politique d'Erdogan ne manquent pas, Basaksehir, sous ses apprêts peu engageants, évoque les villes nouvelles de la banlieue parisienne des années 70. Devenu un véritable district du Grand Istanbul depuis 2008, le quartier compte sur une classe moyenne supérieure qui représente 350 000 habitants. *"500 000 même avec les alentours, ce qui est plus que l'Islande, soupèse Mustafa Eroglu, directeur général du Istanbul Basaksehir. On travaille d'arrache-pied en direction des écoles, des maisons de jeunes, des fêtes de quartier. On en recueillera les fruits dans le futur, mais pour l'heure, cette culture foot, c'est la seule chose qui nous manque."* Heureusement, Erdogan, lui, en a à revendre. Ancien libero de l'IETT, l'équipe semi-professionnelle de la RATP locale, celui qui se faisait surnommer "Imam Beckenbauer" dans les 70's doit rejeter les appels du pied du Fenerbahçe, son club de cœur, sous la pression d'un père plutôt nostalgique de l'Empire ottoman. Ahmet Erdogan est un type à l'ancienne qui n'aime

pas le football et qui a pour Tayyip d'autres aspirations que le ballon: des rêves d'ascension sociale et d'argent. Du pouvoir, Erdogan en a aujourd'hui à foison. Pourtant, le leader turc n'a toujours pas oublié sa passion première. Le footballeur frustré contraint de cacher ses crampons au fond d'un sac de charbon durant sa jeunesse est devenu ami avec son alter ego footballistique, le sanguin Fatih Terim, à qui il n'hésite pas à donner quelques conseils sur ses compos d'équipe. En termes de football, Erdogan ne s'est pas contenté d'influencer seulement les choix de l'ex-sélectionneur turc. En 2006, l'ancien maire de la capitale contribue à ce que le mari de sa nièce, Göksele Gümüşdağ, devienne le président d'Istanbul Basaksehir. Un succès puisque, en 2007, le club est promu pour la première fois de sa courte histoire dans l'élite du football local. *"J'ai encore en mémoire les quatre minutes de temps additionnel lors du match de la montée, il y a dix ans. J'y pense souvent. Si on n'avait pas gagné ce jour-là, on n'aurait pas pu travailler dans le calme et la stabilité comme on le fait aujourd'hui"*, explique Abdullah Avcı, qui fit un rapide crochet par le banc de la sélection turque avant de revenir au club en 2014. À l'époque, Basaksehir vient tout juste de retrouver la Süper Lig, après une saison au

purgatoire. C'est aussi à ce moment-là que la mairie du Grand Istanbul se désengage du club en faveur d'un groupe de onze actionnaires privés, qui troquent le Stade olympique Atatürk, trop grand, contre l'enceinte Fatih Terim. Un déménagement qui fait le bonheur d'Alperen Hacıismailoğlu, l'un des fondateurs des Boz Baykuslar (les Hiboux Gris, en VF), l'une des deux associations de supporters du club. *"Avant, on était deux cents dans un stade de soixante-seize mille places, c'était froid, sans âme. Quand Fenerbahçe ou Beşiktaş venaient, ça montait à quatre cents, mais en face, ils pouvaient être trente mille. Ce n'était pas terrible, un non-sens."* Recep Tayyip Erdogan met fin à cette aberration. Pour l'inauguration du Fatih Terim, retransmise en direct à la télévision, le président turc, en crampons et avec un maillot floqué du numéro 12, claque un triplé et permet à son équipe, composée d'anciens joueurs pros et de célébrités locales, de l'emporter 9-4. Quelques mois après ce joli coup de com, le club est rebaptisé sous le nom de Medipol Istanbul, comme le groupe hospitalier géré par Farhettin Koca, le médecin personnel d'Erdogan... Kalyon Grup, la holding qui a construit le stade, est également proche de l'AKP: elle s'occupe entre autres des projets étatiques importants, comme le redéveloppement de la fameuse place Taksim. Même le slogan du sponsor maillot, Makro Insaat, une entreprise immobilière, renvoie aux idées du parti au pouvoir: *"Bir ev, bir aile"* ("une maison, une famille", en VF). *"À Medipol, chez Insaat ou dans les clubs pro-gouvernementaux, il y a souvent quelqu'un d'Erdogan: un cousin, une amie, sa femme, une connaissance, c'est une grande famille, grince un dirigeant de Beşiktaş. Tout le monde a toujours quelque chose à donner ou à demander..."*



Il est vraiment partout Mouloud Achour.



"À Medipol ou dans les clubs pro-gouvernementaux, il y a souvent quelqu'un d'Erdogan: un cousin, une amie, sa femme, une connaissance, c'est une grande famille..." Un dirigeant de Beşiktaş

45 000 spectateurs... sur une saison

Évidemment, Basaksehir préfère vendre une version plus féérique de sa courte histoire. Celle,

Un effectif au complet, chef!



remise au goût du jour par Leicester l'an passé, du Petit Poucet qui fait la nique aux puissants. En Turquie, Galatasaray, Fenerbahçe et Besiktas pèsent cinquante et un titres sur les cinquante-sept mis en jeu depuis l'instauration du professionnalisme en 1959. Après deux quatrième place depuis sa remontée, le Medipol, meilleure attaque et meilleure défense des matchs allers, s'affirme comme une alternative sérieuse à ce tripartisme historique. Depuis quelques mois, le club est même parvenu à séduire des groupes d'étudiants fatigués des sempiternelles querelles violentes opposant les trois grands clubs de la capitale. Alperen Hacıismailoglu, du groupe de supporters Boz Baykuslar, fait partie de ceux-là. "On supporte une équipe municipale sans passé. L'histoire ne joue pas en notre faveur mais on regarde le club comme un enfant qui grandit. C'est bien de soutenir une équipe sans rien attendre, elle ne peut que nous surprendre", ironise le jeune homme à la barbe rousse, un rien hipster. Son groupe s'est fait une réputation de joyeux lurons dans la Süper Lig, à coups de chansons et de banderoles à l'humour inégal: "On est là parce qu'on a vu de la lumière"; "Ça finit quand notre suspension de matchs à huis clos?" Des références aux faibles affluences à domicile qui agacent les

"On veut développer un autre modèle que les clubs centenaires. Avec un bon management, des compétences techniques et de la stabilité comme nous en avons ici, on peut y arriver"

Mustafa Eroğut, directeur général du Medipol

dirigeants du Medipol mais qui révèlent l'état d'esprit des tribunes turques. "Beaucoup de fans espèrent un grand changement dans le football turc. On veut développer un autre modèle que les clubs centenaires. Avec un bon management, des compétences techniques et de la stabilité comme nous en avons ici, on peut avoir du succès", prophétise Mustafa Eroğut. Ce qui a le don d'irriter la concurrence: "C'est vrai que les gens veulent du changement, mais les vrais amateurs de foot ne veulent pas forcément voir une équipe comme ça, sans supporters, remporter le titre, évalue un ex-dirigeant de Fenerbahçe qui préfère rester anonyme. L'an dernier, ils ont attiré 45 000 spectateurs sur toute la saison. C'est moins que nous lors d'un seul derby du 'Fener'. Basaksehir est un club artificiel, sans base. Pour remplir leur stade, il faudrait qu'ils jouent le titre sur le dernier match et qu'ils battent le rappel des

militants de l'AKP. S'ils sont champions, Erdogan sera content, mais il sera bien le seul."

Urbanisme, bien-être et philosophie de jeu

Un titre du Medipol en Süper Lig représenterait effectivement avant tout une sacrée victoire politique pour l'AKP. Le couronnement d'un projet pharaonique initié du temps où le parti d'Erdogan s'appelait encore le Refah ("le Parti du bien-être"). "Basaksehir ne sort pas de nulle part, explique Ayse Cavdar, une urbaniste qui a étudié le quartier. C'est l'ancêtre de l'AKP qui a minutieusement initié un vaste chantier de logements sociaux quand Erdogan est devenu maire d'Istanbul, au milieu des années 90. Ce sont les franges les plus pauvres et conservatrices



“Basaksehir est un club artificiel. Pour remplir leur stade, il faudrait qu’ils jouent le titre sur le dernier match et qu’ils battent le rappel des militants de l’AKP. S’ils sont champions, Erdogan sera content, mais il sera bien le seul” Un ex-dirigeant de Fenerbahçe

qui sont d’abord venues y habiter. La situation a vite changé suite à l’essor économique du pays, qui a permis à nombre de familles musulmanes, longtemps tenues à l’écart de la redistribution des richesses par l’État laïc, d’accéder à la classe moyenne. Au fil des ans, Basaksehir s’est adapté à cette nouvelle clientèle riche et conservatrice.” Ces nouveaux publics sont le cœur de cible du Medipol Istanbul, où les dirigeants, à la façon de QSI à Paris, voient le football comme un business prévisible, sans aléas. “On n’est pas un club artificiel car tout est planifié et managé. Ici, le temps est de notre côté. On avance de la bonne façon, sur le bon chemin. Peu importe ce qu’on avait en tête il y a deux ou trois ans, ça devient une réalité. On n’est pas des rêveurs, on suit la vision de notre président”, clame Mustafa Eroglu. À 36 ans, Emre Belözoğlu, l’ancien milieu de

Galatasaray, du Fenerbahçe et de la sélection, passé par l’Inter ou l’Atlético Madrid, est lui aussi en harmonie avec les desseins tracés par le grand Sultan et ses proches: “Le président du club est comme mon frère spirituel, récite le capitaine de l’équipe. J’ai gagné la coupe de l’UEFA et plusieurs championnats, mais ce qu’on fait à Basaksehir, c’est la plus belle réussite de ma carrière.” Malgré un budget de 26 millions, cent de moins que celui de Fenerbahçe, le Medipol fait office de référence locale en matière de business plan et de gestion sportive. Dans quelques années, le club comptera sept nouveaux terrains, des immeubles, des salles indoor, et même une école. “Ce lycée de l’académie aura de bons éducateurs et sera ouvert aux jeunes du coin, s’extasie Abdullah Avci. On veut construire la meilleure académie du pays, fabriquer notre

propre modèle. On travaille avec des clubs qui ont cette expertise. On a un deal avec l’Atlético, on a visité City, le Real, Leverkusen, Schalke... On crée aussi une identité, un système en direction de la communauté alentour afin que les prochaines générations aient un lien avec ce club.” Pour construire cette relation, l’entraîneur, Abdullah Avci, ancien coach des jeunes à Galatasaray, essaie d’insuffler une méthodologie et une philosophie de jeu très éloignées des canons habituels du football turc. “Avci est l’un des rares spécialistes de la Süper Lig qui voient le foot comme une discipline collective, façonnée par un esprit supérieur, l’entraîneur, note Ceyhan Kaplan, scout et consultant pour des clubs turcs et anglais. Les coaches d’ici ne parlent que de mental, de guerriers. Avci a une vision géométrique du jeu, où les joueurs obéissent à une stratégie claire. Comme il n’a aucune pression populaire ou médiatique et qu’il est là pour longtemps, il dégage une sérénité qui contamine son équipe.” Pour encore mieux baliser le chemin vers le succès, les dirigeants du Medipol ont même verrouillé leur communication, comme celle de l’AKP. Le discours est tellement cadenassé qu’Avci et Eroglu servent le même laïus, au mot près: “Le club grandit chaque jour et l’âme de cette famille joue sur le terrain.”

“On supporte une équipe municipale sans passé. On regarde le club comme un enfant qui grandit. C’est bien de soutenir une équipe sans rien attendre, elle ne peut que nous surprendre”

Un membre des Boz Baykuslar, un groupe de supporters du Medipol

Ou encore: “On n’achète pas le succès, on le construit”, voire “Plus il y a de bons joueurs dans la partie, meilleure est la compétition. Plus c’est serré, plus les gens viennent au stade.” Des mantras qui indiquent d’où vient le vent...

beIN et “la plume du diable”

Si le staff du Medipol économise sa salive devant les journalistes, en coulisses, c’est tout l’inverse. Outre la présidence du Medipol, Gökşel Gümüşdag dirige l’Union des clubs, le lobby des clubs pros en Turquie. Yildirim Demirören est un autre ami de Recep Tayyip Erdogan. Ancien président de Besiktas, englué dans un scandale de matchs truqués, Demirören est nommé par “RTE” à la tête de la fédération en février 2012... En août dernier, Gümüşdag, Demirören et les patrons des clubs pros turcs sont convoqués au palais présidentiel, à Ankara. Erdogan veut gérer en personne la répartition des nouveaux droits TV et digitaux payés par beIN Media Group à venir (567 millions d’euros par saison pour 2017-2022, le sixième rang en Europe), avant même que l’accord ne soit entériné au Parlement en octobre. Il plaide pour un modèle plus égalitaire, comme en France, pour ne plus que les “trois géants” bâfrent tout le gâteau. “Depuis cinq, six ans, Erdogan et l’AKP ciblent les médias et le foot pour promouvoir leur modèle islamo-conservateur”, décrypte un dirigeant de Besiktas. Ils ont financé la construction de stades ultramodernes dans les bastions AKP en Anatolie ou des clubs sympathisants comme Basaksehir ou Kasimpasa (la ville dont est originaire Erdogan ; le stade porte d’ailleurs son nom, ndlr). Ces clubs-là montent en puissance: c’est la fin d’un monde, le début d’un autre.” Depuis qu’il est au pouvoir, le gouvernement d’Erdogan a participé à hauteur de 940 millions d’euros à la construction de vingt-quatre stades partout dans le pays. Si l’intérêt pour le football existe réellement, les appels d’offres publics pour les enceintes sportives servent aussi à ce que les entrepreneurs du BTP reversent une quote-part au parti dominant ou aux proches de RTE. Basaksehir a beau être la promesse de plus d’incertitudes dans une Süper Lig usée par le monopole des trois mastodontes stambouliotes, beaucoup, à commencer par les opposants à Erdogan, n’ont



5 like sur Instagram.



pas forcément envie de s’emballer pour un club issu d’un quartier AKP. “Ici, on utilise une expression comme seytan tüyü pour désigner quelque chose ou quelqu’un qui a un charme mystérieux, diabolique, s’amuse, sous couvert

d’anonymat, un ancien dirigeant du ‘Fener’, athée et opposé au régime. Littéralement, ça signifie ‘la plume du diable’. Pour moi, Basaksehir, c’est exactement ça: un poison aux effets retard...”

● TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR RR

TORDU NINJA

PORTRAIT

Malgré leur surnom, les Diables Rouges sont souvent gentils, polis et mignons bien comme il faut. Avec sa crête, ses tatouages de taulard et son football explosif, Radja Nainggolan, lui, n'a rien d'un Bisounours. Et visiblement, dans le Plat Pays, c'est un peu problématique. Portrait du plus *destroyed* des Belges. Par Émilien Hoffman et Martin Trimbberghs, avec

Valentin Pauluzzi / Photos: Iconsport, Imago/Panoramic, Belgaimage/Iconsport



“Radja et ses amis étaient considérés comme spéciaux. Ils traînaient dans la rue et n’avaient pas un style de vie que les gens trouvaient normal”

Derick Tshimanga, un ami





Six jours après les attentats de Paris, le match amical prévu entre les Diables Rouges et l'Espagne est annulé. La Belgique vient d'enclencher le niveau d'alerte maximal après que l'enquête a rapidement mené les forces de l'ordre à s'intéresser à Molenbeek, un quartier de Bruxelles où certains terroristes du 13 novembre 2015 ont séjourné avant de passer à l'action. Étiqueté plaque tournante du terrorisme islamiste, Molenbeek représente désormais aux yeux du monde entier la face obscure du pays du Manneken-Pis, des moules-frites, des gaufres, de Tintin, de Jean-Claude Van Damme, de Jacques Brel ou de Benny B. Très clairement, Radja Nainggolan n'appartient pas à cette folklorique banque d'images belge. Dans le Plat Pays, ses tatouages, sa crête et ses décolorations détonnent. À tel point que le 18 novembre 2015, les forces de l'ordre d'Anvers reçoivent un coup de fil d'un client de l'hôtel Radisson Blu leur signalant la présence d'un terroriste dans le bâtiment. Une fois sur place, la police locale constate que le suspect n'est autre que... le joueur de la Roma. *"J'ai profité de l'annulation du match pour rester un peu en ville, mais visiblement, j'ai un look qui fait peur"*, note alors la victime du délit de sale gueule. Cette mésaventure, digne des pires blagues belges, résume à elle seule le fossé qui sépare Nainggolan de ses compatriotes, ainsi que sa réputation sulfureuse.

Les tatouages et une jumelle

Si tout le monde s'accorde à dire que la génération actuelle des Diables Rouges est bourrée de talents, il faut reconnaître qu'elle manque cruellement de caractère. Bien qu'il soit l'un des meilleurs gardiens du monde, Thibaut Courtois traîne toujours une dégainée d'ado mollasson. L'aura du talentueux rouquin aux joues rouges, Kevin De Bruyne, s'arrête elle aussi à la fin de chacune des chevauchées dont il a le secret. Pareil pour Eden Hazard, Dries Mertens ou Thomas Meunier, qui, malgré ses lectures du *Figaro* ou de *Courrier international*, n'a pu empêcher Neymar de sonner une *remontada* tragique au Camp Nou. À y regarder de plus près, et à côté des gueules d'anges de Jan Vertonghen et d'Axel Witsel, ou des trajectoires toutes tracées et bien rangées des enfants prodiges comme Kompany, le profil de Nainggolan ressemble à une anomalie dans un pays où les talents semblent s'être passé le mot pour véhiculer l'image de gendres idéaux. Accusé de violence conjugale par sa compagne Claudia Lai en 2014 et critiqué par son ex, Evy, qui lui reproche d'être un père indigne, celui qui est surnommé "le Ninja" n'a pas vraiment le profil du parfait gentleman. Ce serait même plutôt tout le contraire. Les tatouages sur chacune de ses mains – *"Love to win"* sur la gauche et *"Hate to lose"* sur la droite – sonneraient presque comme des provocations au regard des performances d'une sélection décevante à chaque grand rendez-vous. Ce côté quasiment contre-culturel est peut-être ce qui explique que le vilain petit canard belge a mis autant de temps à se faire une place chez les Diables

Rouges. Il faut dire que pendant que ses coéquipiers de sélection étaient élevés au grain, Nainggolan, lui, a longtemps mangé son pain noir du côté de Linkeroever, un quartier populaire du centre d'Anvers où il grandit avec Lizy Bogaerts, sa mère, et sa sœur jumelle, Riana. *"En rentrant de l'école, ils devaient tout faire seuls: les devoirs, les tâches ménagères, la cuisine... Bon, parfois, il n'y avait rien à manger parce que Lizy n'avait pas eu le temps d'aller faire les courses"*, resitue Manuel, le demi-frère de quatorze ans leur aîné, qui était à l'armée à cette époque. Le frigo vide est pourtant le cadet des soucis d'un adolescent qui n'a jamais pardonné à son paternel, Marianus, de s'être fait la malle alors qu'il n'avait que 5 ans. En 2013, lorsqu'il pose pour la première fois de sa vie le pied en Indonésie, l'enfant du pays est reçu en héros national par le ministre des Sports local. Ce voyage au pays de ses ancêtres n'a pourtant rien d'une visite diplomatique. Et pour cause, le joueur n'a qu'une idée en tête: exprimer toute son ingratitude à son géniteur. *"Quand je l'ai revu, je n'ai rien ressenti de particulier. Pour moi, c'est un étranger"*, expliquait récemment le Belge. *Il voulait me revoir parce que je suis devenu footballeur, mais je n'ai pas besoin de lui. Je lui ai dit ce que j'avais sur le cœur, et il s'est contenté de me sortir des banalités affligeantes. Il a parlé, parlé, mais moi, je ne pensais qu'à ma mère et aux efforts qu'elle a consentis pour nous permettre de garder la tête hors de l'eau."* Cette catharsis tardive est le point final d'une amertume qui lui pourrit toute son adolescence. *"Même s'il n'en parlait pas beaucoup, ça se voyait que Radja vivait des moments assez difficiles dans sa jeunesse"*, confirme Marc Noé, professeur à la Topsportschool de Merksem. Ce dernier a vite remarqué les lacunes sociales d'un élève en manque de repères: *"Le premier jour de Radja à l'école, je fais un tour avec le directeur dans la cafétéria où mangent cent élèves bien disciplinés. Soudain, le directeur s'écrie: 'Hé! Toi, là-bas! Tu manges aussi comme ça à la maison?' C'était Radja qui mangeait avec ses mains et la bouche ouverte. Il l'a regardé et a répondu: 'Oui, je fais comme ça à la maison!'"*

Un guerrier solitaire

Insolent, Radja? Marginal, en tout cas, pour les standards belges, selon Derick Tshimanga. *"Lui et ses amis étaient considérés comme spéciaux, se souvient l'ancien partenaire de futsal du Romanista. Ils traînaient dans la rue et n'avaient pas un style de vie que les gens trouvaient normal."* Si Nainggolan a du mal à s'adapter aux normes qui régissent la vie de ses concitoyens, le cas social n'a en revanche aucune difficulté à se plier au diktat des parties de foot organisées dans son quartier. *"Chez nous, on n'a pas de jardin à la maison, on joue un foot qui n'a pas de règles, pas d'arbitre, pas de coach: ce sont les meilleurs et les plus durs qui réussissent. Et pour y arriver, les coups se perdent et les envolées au-dessus de la balustrade aussi... Chaque match est une guerre qu'il faut remporter. C'est de cette façon que Radja s'est forgé un caractère de guerrier solitaire qui lui a permis de se*

"Quand je l'ai revu, je n'ai rien ressenti de particulier. Pour moi, c'est un étranger"

Radja, à propos de son père



"J'ai un look qui fait peur"

Nainggolan, après avoir été confondu avec un terroriste

“Il avait une vraie mentalité de gagnateur, quelque chose en lui de différent, qui ne fait pas tout à fait belge, d'ailleurs”

Georges Leekens,
ancien sélectionneur belge

*différencier des autres”, expose Karim Bacha, ancien responsable de plaines de quartier d’Anvers. Radja a 12 ans lorsqu’il séduit le Germinal Beerschot. Dans l’antichambre du professionnalisme, le jeune Belge bouffe tous les grands formats de la tête et met tout le monde d’accord sur le terrain. En dehors, en revanche, c’est une autre histoire. Abonné aux fast-foods, fâché avec les horaires et fumeur occasionnel, Nainggolan se contrefout allègrement de l’avis de tous ceux qui le bassinent avec les préceptes d’une bonne hygiène de vie. “Depuis le début, il savait de toute façon qu’il allait y arriver”, sourit Derick Tshimanga. C’est à l’été 2005, lors d’un match de préparation avec le Beerschot, qu’Alessandro Beltrami, son actuel agent, croise pour la première fois la route de celui qui s’enferme petit à petit dans une caricature de sauvageon pas vraiment en adéquation avec le football belge. Ce jour-là, les deux hommes s’échangent leurs numéros à la mi-temps du match. Le lendemain, Beltrami propose une porte de sortie à l’ado de 16 ans: la *primavera* de Piacenza, un club de deuxième division italienne. Sur place, Nainggolan ne joue pas beaucoup mais continue à faire le dur devant les autres. Un moyen de se voiler la face pour celui qui n’aspire en réalité qu’à une chose: rentrer au pays. “Il me téléphonait trois-quatre fois par semaine, parfois en larmes, parce qu’il avait envie de revenir près de sa famille”, renseigne son ancien professeur Marc Noé. C’est finalement son demi-frère, Manuel, qui va le secouer. “Après qu’une dizaine de personnes lui eut conseillé de rentrer en Belgique, je lui ai dit: ‘Tu ne bouges pas, j’arrive!’ J’ai pris ma voiture et j’ai débarqué le jour même en Italie. On a discuté et il a*

*fini par comprendre que s’il revenait à Anvers, j’allais lui casser les jambes.” À l’époque, les menaces du frangin ont l’effet d’un électrochoc. Radja s’accroche jusqu’à se fondre complètement dans son nouvel environnement. Alors, quand le club de Saint-Trond l’approche pour lui donner sa chance en D1 belge, c’est tout naturellement qu’il refuse: “L’Italie, c’est ma maison.” Par ce pied de nez, à cheval entre la vengeance et la provocation, le joueur dévoile, en filigrane, qu’il n’a pas digéré le snobisme du football belge à son égard. “Radja, c’est le prototype même du footballeur qui s’est construit tout seul tout en ayant traversé les pires épreuves. Les gens ne s’en rendent pas compte, et en Belgique, on n’a pas montré assez d’intérêt à un mec qui part à 16 ans en Italie.” Pour étayer les propos de Vincenzo Verhoeven, son ancien coéquipier au Beerschot, il faut bien avouer qu’on peut difficilement voir autre chose que de l’indifférence dans la relation qu’entretient Radja avec sa sélection. Du moins au début. En 2009, alors que la Belgique occupe encore une triste 66^e place au classement Fifa, il est sélectionné pour participer à la Kirin Cup, une obscure compétition asiatique à laquelle aucun des ténors des Diables Rouges du moment ne veut prendre part. Comme à son habitude, Nainggolan ne rate pas l’occasion de se faire remarquer. Pour son bizutage, l’Anversoise entonne une comptine de maternelle, *Ik heb de zon zien zakken in de zee* (littéralement “J’ai vu le soleil se coucher dans la mer”). Une manière de démontrer que la crête ne fait pas le punk dans un football qui préfère laisser ses talentueux casse-couilles sur le bas-côté de la route plutôt que de les aider à mûrir. “Radja m’a souvent dit que c’était dommage qu’on ne fasse pas plus attention aux enfants terribles du foot belge comme lui, rappelle Verhoeven. Ici, on les met rapidement de côté, alors qu’il suffirait de trouver le moyen de travailler avec eux pour les faire réussir.”*

“J’ai fait l’erreur de lui parler en français”

En 2011, le sélectionneur des Diables Rouges, Georges Leekens, est le premier à tenter de véritablement entrer en contact avec l’ovni du football belge. Critiqué pour son management, celui qui s’entête alors à laisser Eden Hazard sur le banc de touche décide de faire une large revue d’effectif pour mieux effacer la non-qualification des Belges au mondial 2010. Ravi de se retrouver pour la première fois dans un groupe concurrentiel, le joueur de Cagliari

Sous le soleil.



Un jour, un style

Est-ce bien raisonnable d’arborer une coupe iroquoise en 2017? Pour Diego Angioni, coiffeur du Belge à l’époque où il évoluait à Cagliari, il semble bien que oui. “Tous ses coéquipiers se moquaient

de sa crête, mais lui me répondait toujours qu’il avait son style et que ça lui plaisait d’être différent des autres.” Ça tombe bien, sa texture de cheveux ne lui permet pas de faire grand-chose d’autre de toute façon. “Il a un cheveu difficile, il faut les lisser pour qu’ils restent bien droits,

expose Angioni. Honnêtement, je pense que c’est la seule coupe qu’il puisse se permettre.” S’il ne fait pas ce qu’il veut avec ses cheveux, Radja laisse libre cours à son imagination en ce qui concerne son épiderme. Enfin, pas trop, selon Fabio Orini, son tatoueur.

“Il me laissait une bonne part de liberté d’interprétation. Il écoute aussi beaucoup les conseils qui lui sont faits concernant la position et l’objet. Tous ses tatouages sont des symboles de bonne fortune, sauf celui sur le mollet, qui le représente lui-même.”



Il promet le nouveau Kechiche.

ne tarde pas à déchanter lorsqu'il se rend compte que Leekens, complètement aux fraises, n'a même pas pris la peine d'examiner son CV avant de lui parler. *"Lors de notre premier contact, j'ai fait l'erreur de lui parler en français et il m'a répondu du tac au tac: 'Tu peux me parler en flamand, je suis d'Anvers!'"*, témoigne Leekens. Au-delà de ce dialogue de sourds aux allures de choc des cultures, l'ancien sélectionneur belge admet avoir été complètement désarçonné par le profil atypique du joueur du calcio. *"Il avait une vraie mentalité de gagnant, quelque chose en lui de différent, qui ne fait pas tout à fait belge, d'ailleurs. Il avait cette assurance que peu de joueurs issus du sérail belge traditionnel peuvent se targuer d'avoir."* De mémoire de Jean-François Rémy, entraîneur adjoint des espoirs belges depuis 2005, le Belgo-Indonésien serait même un cas définitivement à part dans le football d'outre-Québécois. De ceux qui *"parlent comme des adultes à même pas 16 ans"*. Forcément, dans une sélection remplie d'enfants de chœur, ça ne pouvait pas coller. Malgré tout, Nainggolan tente désespérément d'attirer l'attention des Diables en enchaînant les bonnes performances dans le calcio. *"Il voulait vraiment aller à la coupe du monde au Brésil"*, confesse son ancien coéquipier à Piacenza Didier Ndagano. *Il m'a dit: 'Je vais avoir 26 ans. Le prochain mondial, c'est dans quatre ans. Avec toute la génération de bons joueurs belges qui vient, je ne suis pas sûr que j'aurai ma place à ce moment-là, donc il faut absolument que j'en sois cette année.'"* Le problème, c'est qu'à l'époque, Marc Wilmots, le successeur de Leekens en sélection, estime ne pas avoir besoin d'un joueur de Cagliari pour

renforcer son milieu de terrain. Qu'à cela ne tienne, lors du mercato hivernal 2014, Nainggolan rejoint Rudi Garcia à l'AS Roma, une formation plus prestigieuse que le club sarde. Trop tard. Nainggolan reste à quai avec ses regrets.

Fractures et perspectives

Pour se défouler, il plie en deux le tibia du joueur du Chievo Federico Mattiello, avant de bousiller le genou de Rafinha lors d'un match de ligue des champions contre le Barça. Et le pire, c'est que les supporters *romanistas* en redemandent. Si nul n'est prophète en son pays, le Ninja est bel et bien une idole de l'Olimpico. À Rome, le profil de gladiateur de Nainggolan et ses lourdes frappes font fureur. Au point que certains le considèrent déjà comme la future icône du club une fois que Totti aura raccroché les crampons. Une perspective qui ne l'enchant pas plus que ça: *"J'en ai rien à foutre de devenir comme lui."* Autrement dit, le Belge pourrait rapidement changer d'air pour remplir un palmarès désespérément vide. À 28 ans, le temps presse. D'autant qu'avec ses poumons de fumeur, rien ne garantit qu'il fasse long feu au plus haut niveau. *"Je suis un footballeur de discothèque, assume-t-il. Je ne veux pas rester à la maison tous les soirs comme d'autres joueurs qui ne font que l'aller-retour terrain-maison/maison-terrain. Je pense qu'il faut savoir profiter de la vie."* Et manger avec les doigts la bouche ouverte en fait assurément partie. ● TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR EH ET MG, SAUF NAINGGOLAN, GAZZETTA DELLO SPORT ET SPORT FOOT MAG

"J'en ai rien à foutre de devenir comme Totti"

Radja Nainggolan

La fiche **RADJA NAINGGOLAN**

Né le 4 mai 1998,
À Anvers, Belgique
1,75 m, 65 kg

Milieu de terrain

Clubs: Germinal Beerschot (2000-2005), Cagliari (2010-2014), AS Rome (depuis 2014)

International belge,
26 apparitions, 6 buts

COLOMBO

ET LES

POULETS

Son destin était tout tracé: il devait devenir l'un des meilleurs défenseurs centraux d'Europe, convoité par les plus grands clubs. Finalement, après une carrière décevante du côté de Montpellier, **Julio Colombo a récemment écopé de six ans de prison pour une affaire de trafic international de drogue. Une descente aux enfers qui se dessine entre malchance et mauvais choix.**

Par Mathias Edwards et William Thorp, à Montpellier / Illustrations: Anne-Gaëlle Amiot



Leurs larmes de bonheur arrosent la pelouse du Hasely Crawford Stadium de Port-d'Espagne, la capitale de Trinité-et-Tobago. Ce 30 septembre 2001 au soir, les joueurs de l'équipe de France U17 célèbrent leur premier titre mondial après une victoire sur le Nigeria, 3-0. Jean-François Jodar, le

sélectionneur, se souvient parfaitement de l'ultime match: *"Si on n'a pas pris de but durant cette finale, c'est pour une raison: durant ce mondial, Julio avait été le meilleur défenseur de l'équipe. C'était un type avec beaucoup, beaucoup de qualités, très solide, bon footballeur, un peu dans le style brésilien."* À l'époque, Jean-François en est

persuadé, Julio Colombo fera une immense carrière. Raté. Julio vient d'être condamné, le 17 février dernier, à six ans de prison ferme par le tribunal correctionnel de Marseille pour trafic international de drogue, après une carrière anodine à Montpellier bouclée en 2010... à 26 ans. En détention à la maison d'arrêt de Villeneuve-lès-Maguelone depuis



juin 2015 –avec un court passage aux Baumettes le temps de son procès, qui s’est tenu du 6 au 17 février 2017–, il lui reste donc quatre ans à purger. Parmi les six chefs d’inculpation retenus contre lui, il aurait notamment *“organisé un groupement ayant pour objet la production, la fabrication, l’importation, le transport, la détention, l’offre, la cession, l’acquisition ou l’emploi de substances vénéneuses classées comme stupéfiantes”*. Un sérieux client, en somme.

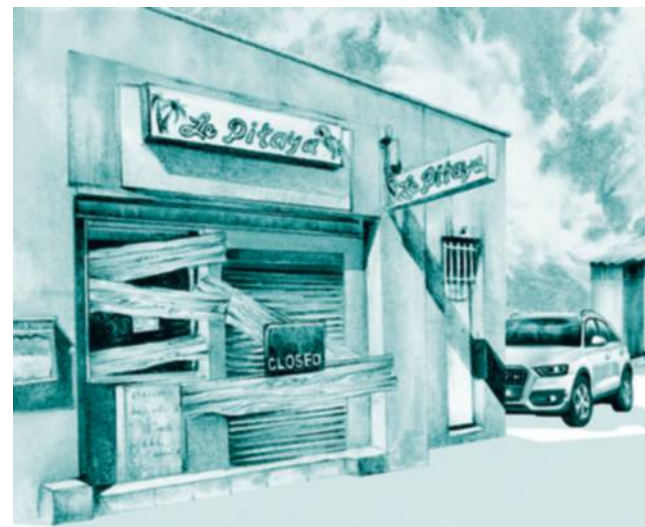
Avant de dormir en prison, Colombo était un régulier du *Petit Relais*, au nord de Montpellier. Alors que le soleil de mi-mars chauffe les murs blancs du bar PMU, sur la terrasse, des mecs vident verres de rouge et pintes de bières en ce début d’après-midi. Casquette vissée sur le crâne, survêt’ Lacoste et petite sacoche à l’ancienne, Albert se lève pour commander un verre d’eau de vie: *“Colombo? Je le connais de vue. Il était discret, pas du genre à ouvrir sa gueule. Il traînait avec une bande de mecs sur les tables derrière, commence-t-il en pointant du doigt le fond de la salle. Ce n’était pas le genre de mecs à qui tu tapais l’amitié. Si tu leur disais bonjour, ils ne te regardaient pas. Si tu n’avais pas d’argent ou de notoriété, ils ne te calculaient même pas. Ils venaient boire un coup et ne parlaient à personne.”* Une discrétion suffisamment explicite pour deviner leurs activités extérieures. *“Vous voyez les vrais malfrats? Ils ne parlent pas, ne se la pètent pas. Ils sont rusés, ils se taisent, sont toujours invisibles, décrypte Albert. Eux, ils étaient comme ça. Il n’y a que les petits joueurs qui se la pètent à voix haute.”* Christophe, un autre habitué, à la peau couperosée, raconte grosso modo la même chose. *“Je le connaissais de nom, on va dire, détaille-t-il. Il jouait au rami-poker. C’était une ambiance de merde, de malfrats. Tu rentrais et tu donnais 100 euros au gérant pour pouvoir jouer la partie, souffle-t-il. Tu lui donnais à lui et à personne d’autre, il ne devait pas y avoir d’argent sur la table. Et avec, tu avais droit à ta ‘bouteille d’eau’”*. Des types pas nets avec qui l’ancien espoir de Montpellier a passé pas mal de temps. Depuis décembre 2016, le bar a changé de gérant. Mais les joueurs s’étaient déjà évaporés plusieurs mois auparavant. Et pour cause: deux lascars de la bande se sont fait attraper dans une lourde affaire de trafic international de drogue, en juin 2015. L’un d’eux n’est autre que Julio Colombo. L’épilogue peu banal d’une trajectoire qui a pour point de départ la Mosson.

Au marquage de Torres et Pauleta

Repéré en 1997 à Basse-Terre, en Guadeloupe, le jeune défenseur rejoint Montpellier à tout juste 13 ans. En métropole, logé au centre de formation, l’enfant ne connaît aucun souci d’adaptation apparent. Plusieurs fois par an, le club lui paye des billets d’avion afin qu’il puisse voir sa famille restée aux Antilles. Alors qu’il passe ses étés en Guadeloupe, ses parents et ses deux sœurs fêtent Noël à Montpellier. De l’avis de tous, Julio Colombo est alors *“un garçon*

adorable, qui ne cause aucun souci”. Sur le terrain, son physique au-dessus des normes pour un gamin de son âge l’amène à jouer en équipe de France. Moins de 15 ans d’abord en 2000, avant d’intégrer les U16, qui échouent en finale de l’Euro face à l’Espagne de Fernando Torres en mai 2001, à cause d’un penalty provoqué par lui, quatre mois avant le sacre à Trinité-et-Tobago. Jacques Faty voit encore le visage dépité de son coéquipier à la sortie de terrain. *“Personne ne lui en a voulu, raconte-t-il. C’était un mec tellement gentil de toute façon qu’il était impossible d’avoir de la rancœur contre lui. On nous surnommait la ‘Nouvelle garde noire’ (en référence à Marius Trésor et Jean-Pierre Adams, ndlr). J’ai encore beaucoup de flashes de lui, durant le match, en mode soldat toujours à ma droite, à me couvrir quand je faisais n’importe quoi. C’était quelqu’un de très discret, poli, gentil, un peu effacé.”* Des qualificatifs qui reviennent inexorablement dans la bouche de ceux qui ont côtoyé Colombo sur un terrain de foot. À son retour de Trinité-et-Tobago, quand les fax de la Juventus arrivent sur le bureau de Serge Delmas, responsable du centre de formation, Julio Colombo n’y prête pas trop attention. Pour lui, c’est limpide, c’est dans le club qui est allé le chercher en Guadeloupe qu’il veut évoluer. En 2002, à 18 ans, il signe son premier contrat pro.

Au sein du club qui fait l’ascenseur entre L1 et L2, Julio Colombo connaît ses premiers matches avec les pros en fin de saison 2002-2003. Lors de cette énième saison galère du club héraultais, le gamin est l’un des rares motifs d’espoir. Face au PSG, il se permet même de museler un Pauleta au top de sa forme. Mais ces débuts prometteurs sont sans lendemain. S’il parvient à accrocher une poignée de sélections chez les Espoirs la saison suivante, sa vie au club bat clairement de l’aile. Même en ligue 2, il ne parvient pas à s’assurer une place de titulaire. Il ne s’en plaint pourtant pas et ne se bat pas spécialement pour convaincre le staff technique, comme le raconte Pascal Baills, entraîneur adjoint, qui évoque un élément *“pas vindicatif, qui se contentait de travailler dans le silence.”* Et ce n’est pas du sens figuré. Pour preuve, Robert Nouzaret, qui l’a eu sous ses ordres en 2004-2005, ne se rappelle même pas avoir aligné le joueur une quinzaine de fois en ligue 2! *“Je lui ai fait jouer 15 matches? Oh putain, c’est de la folie, je ne me souviens pas de lui. Ni de l’homme ni du joueur.”* Rolland Courbis, qui fait remonter le club en 2009, avoue quant à lui n’avoir *“pratiquement aucun souvenir”* de ce joueur *“mystérieux”*. *“Je n’ai jamais su s’il avait des problèmes ou non, poursuit l’ancien consultant de RMC. C’était un mec avec le regard hagard, toujours un peu ailleurs. Il avait des vraies qualités mais il me semblait peu concerné par ce qui se passait à côté de lui.”* La saison de la remontée en ligue 1, l’arrivée d’Emir Spahic et l’éclosion de Mapou Yanga-Mbiwa finissent d’assombrir les perspectives sportives du stoppeur. Le nouvel entraîneur, René Girard, ne le fait pas plus jouer que ses prédécesseurs, et en juin 2010, Julio Colombo se retrouve sans



“Colombo traînait avec une bande de mecs sur les tables derrière. Si tu leur disais bonjour, ils ne te regardaient pas. Si tu n’avais pas d’argent ou de notoriété, ils ne te calculaient même pas”

Un client du *Petit Relais*, à Montpellier



contrat. Son dernier match avec les pros remonte à la saison 2007-2008, et le défenseur n'a plus l'envie de continuer. À 26 ans, celui à qui tout le monde promettait un avenir radieux neuf ans plus tôt raccroche les crampons. *"Ça fait chier, pour un joueur qui avait autant d'avenir"*, peste encore Jean-François Jodar, avec le recul.

Discothèque antillaise et kilos de coke

À l'arrêt de sa carrière de footballeur professionnel, en 2010, Julio se concentre sur de nouveaux projets: des appartements achetés en Guadeloupe, et un restaurant antillais, le *Pitaya*, à Castelnau-le-Lez, au nord-est de Montpellier, acheté peu avant qu'il quitte définitivement les vestiaires. *"Il l'avait ouvert avec une espèce d'homme d'affaires véreux, comme il y en a toujours dans ces milieux, des*

mecs qui vous disent savoir placer votre argent, et vous ruinent", contextualise maître Lumbroso, son avocat. Parfois, des joueurs de Montpellier viennent y manger un bout. On y organise même un repas de fin de saison avec l'équipe médicale. Mais l'affaire ne prend pas. Le *Pitaya* est un fiasco, et Julio met les clefs sous la porte. Tenace, le footballeur monte une discothèque antillaise, le *Black Pearl*, le 14 avril 2012, à Lattes, au sud de la ville. Un lieu *"pour une ambiance tropical chic!"*, comme le promet sa page Facebook. La boîte de nuit fait faillite en juillet 2013 et Julio Colombo écope d'une interdiction de gestion pendant sept ans. Carton jaune. Bientôt, la justice fiscale le rattrape pour avoir oublié de déclarer la prime d'assurance contractée au moment de sa retraite. 130 000 euros d'amende. Deuxième jaune, carton rouge. *"C'est là que la descente aux enfers commence,*

"Julio était un type avec beaucoup, beaucoup de qualités, très solide, bon footballeur, un peu dans le style brésilien"

Jean-François Jodar,
ancien sélectionneur des Bleus U17

son bureau parisien de la rue de Rivoli. *Il a gagné des milliers d'euros à un moment donné, il avait un bon train de vie, et là, avec ces histoires, ça ne tient plus, il est ruiné. Il vient en plus de se marier. Même s'il est discret et timide, il a sa fierté. Dans sa tête, il se disait: 'Je suis tout de même*



Monsieur Colombo', il ne pouvait pas montrer l'image de quelqu'un qui depuis cinq ans foire tout ce qu'il entreprend."

L'argent manque, sa femme se met à travailler dans un restaurant *Hippopotamus*. Julio pense à se reconvertir dans le métier d'agent de joueur, "mais c'était compliqué, il n'y arrivait pas. Tout ce qu'il a fait en termes de reconversion, c'était plus une galère qu'autre chose, commente Pascal Baills. Je le voyais traîner dans son quartier de Port Marianne, il avait pris quelques rondes." Peu à peu, l'ancien footballeur s'enfonce. "Il déprime tellement qu'il n'arrive plus à rester chez lui, à la maison, reprend l'avocat. Alors il traîne dans un bar à Montpellier, où il va commencer à jouer un peu d'argent et rencontrer des mauvaises personnes." Dont Marc C., un homme de 54 ans au CV chargé: douze arrestations, dont certaines pour proxénétisme et détention d'armes. Au cours d'une partie de rami-poker à l'été 2014, "Marco" propose à l'ancien joueur de gérer un troc de cannabis contre de la cocaïne en Martinique. "Je devais descendre 180 kilos de résine et en retour nous devions lui charger 90 kilos de cocaïne, soit le ratio d'un kilo de cocaïne pour deux de résine", explique Julio lors de son interrogatoire. Plus simplement: l'ex-défenseur devait attendre dans les Antilles l'arrivée de la cargaison, la transvaser, la vendre ou l'échanger pour obtenir l'équivalence en poudre blanche. Marc C. "voyait très bien que Julio n'allait pas bien, qu'il était vulnérable, toujours dans cette

idée de regagner de l'argent", défend l'avocat. Julio met le pied dans une affaire qui le dépasse, où sont officiellement mêlés quatorze personnes partout dans le monde dont des membres de la mafia calabraise, la 'Ndrangheta, et des dealers marocains. Le 28 mars 2015, Colombo se rend en Martinique et doit, en attendant la cargaison fin avril, monter son équipe pour dénicher la schnouff. La plupart des gars qu'ils recrutent sont de simples amateurs, comme Julio, "pas du genre à trouver 90 kilos de cocaïne en claquant des doigts", juge l'avocat. S'ils n'ont aucun mal à écouler leur résine - à tel point que, sur l'île, on dit de l'ancien Montpelliérain qu'il a "blindé le marché", en gros, qu'on trouve de son haschisch partout -, les dealers en herbe galèrent à l'échanger contre de la cocaïne et vont se concentrer sur l'achat de petites quantités auprès de nombreux contacts locaux. Autre problème: depuis septembre 2014, les autorités françaises ont mis toute la petite bande sur écoute. Le 6 juin 2015, vers 16 h 30, les enquêteurs interceptent une conversation codée entre deux malfrats: "Il a vu l'agent immobilier", "le studio, c'était 79 000" et "le mec a bien bossé". En clair, le voilier repart avec 79 pains de cocaïne, soit 89 kilos. Colombo a fait le job. Le 8 juin 2015, à 4 heures, à l'occasion d'un coup de filet qui démantèle le réseau dans plusieurs pays en simultanée, le *Relambi* est arraisonné par une frégate de la marine nationale dans les eaux internationales. Julio est interpellé le même jour en Martinique. Le 18 juin, il débute sa détention, qu'il poursuivra donc jusqu'en

"Je devais descendre 180 kilos de résine et, en retour, nous devions charger 90 kilos de cocaïne, soit un kilo de cocaïne pour deux kilos de résine"

Julio Colombo face aux policiers

2021. À moins que sa demande de libération conditionnelle parentale formulée n'aboutisse: "Il asse des diplômés en prison, il fait des ateliers de lecture et de l'anglais, il travaille. Il a une femme et un bébé, et il n'a jamais été condamné avant. Tous les feux sont au vert pour sortir." Son avocat devrait ainsi repasser devant la commission d'ici trois mois.

Une génération maudite?

Parmi les plus surpris de la chute de Julio Colombo, Serge Delmas est sans doute aussi le plus déçu. Celui qui l'a découvert pour le club de Loulou Nicollin en Guadeloupe à la fin des années 1990 et qui repoussait les offres des plus grands clubs pour son poulain aimerait comprendre: "Je n'ai pas encore pu aller le voir pour des raisons administratives, mais j'ai besoin d'en discuter avec lui. Je suis persuadé que des gens ont profité de lui, il est trop gentil." Une critique étayée par Jacques Faty depuis l'Australie, où il termine sa carrière de joueur au Central Coast Mariners FC: "Comment expliquer qu'un mec comme Julio, champion du monde, passe de ça à ce qu'il est maintenant? Est-ce qu'il n'a pas été délaissé par les siens au point de faire ça?" Critique à peine voilée de la fameuse "grande famille du football"... "Je ne crois plus à cette chimère. Tant que tu es en haut, tu as des potes, des coéquipiers, des partenaires... Puis dès que tu disparais un peu des radars, tu n'es plus rien. Ici, on prétend tous être frères, c'est faux. Tu es seul. Peut-être que la finalité aurait été différente s'il avait été soutenu durant sa carrière." Et si, moins prosaïquement, l'histoire était déjà écrite depuis ce 30 septembre 2001, lorsque la France a battu 3-0 le Nigeria en finale de la coupe du monde des moins de 17ans? Et si cette génération était maudite? Parmi ces gamins à qui le monde du football promet un avenir doré, tous n'ont pas connu de carrières correctes à la Sinama-Pongolle ou Le Tallec. Beaucoup sont tombés dans les oubliettes, comme Gaël Maïa, Kévin Debris, Florent Chaigneau, Samuel Piètre, Laurent Mohellebi ou Kévin Jacmot, broyés par les exigences du haut niveau. "Toute l'équipe de 2001 a été effacée d'une force... On était tous attendus au tournant. On devait être meilleurs que tout le monde. Plus résistants, plus vifs, plus performants. Au final, beaucoup ont échoué, beaucoup n'ont pas supporté la pression, résume Jacques Faty. Cette victoire nous a fait du bien parce qu'on a apporté quelque chose à la France, mais du mal partout où nous allions." À certains plus qu'à d'autres.

● TOUTS PROPOS RECUEILLIS PAR ME ET WT

SO FOOT

Cahier International



ITALIE

ZICO

D'AGNEAU



ESPAGNE

LORENZO

INSIGNE

DU DESTIN



ESPAGNE

JAVIER

CLEMENTE

PAPI ROUGEOT



 Par Eleonora Giovio
pour *El País* – ESPAGNE

“Trop petit, moi?”

Il mesure à peine 163 centimètres, mais c'est suffisant pour que **Lorenzo Insigne** soit l'une des coqueluches du Napoli actuel. C'est donc vrai: il n'y a pas que la taille qui compte.



À quel joueur auriez-vous demandé un autographe étant jeune? À Del Piero. Pour son professionnalisme, sa manière de jouer, sa façon de tirer les coups francs, et parce qu'il ne s'embrouillait avec personne. Ni sur le terrain, ni en dehors.

Quel est le plus beau cadeau qu'on vous ait fait quand vous étiez petit? Les crampons de Ronaldo, le “Fenomeno”. Mon père travaillait dans le nord de l'Italie, quand il revenait toutes les deux semaines à la maison, il emmenait ses trois fils en centre-ville pour leur acheter des crampons. Pour trouver ceux de Ronaldo, je lui avais fait faire le tour de la ville. Mon père a fait beaucoup de sacrifices pour nous, il voulait qu'on soit heureux.



“Je me suis retrouvé à aider un cousin qui faisait les marchés. Je me levais à 6 heures du matin et je gagnais cinquante euros par semaine”

Vous avez grandi à Via Rossini, un quartier de Naples. Là-bas, votre surnom, c'était “Rompiscatole” (le “casse-couilles”, ndlr). Vous l'étiez vraiment? Oui. Il y avait un mur énorme et je passais ma journée à taper dessus avec le ballon. De 7 heures du matin jusqu'à ce que ma mère me prenne par le col, tard le soir, pour rentrer à la maison. Les voisins en avaient marre, ils se plaignaient tout le temps... Ça m'a servi, regardez où je suis maintenant!

Vous n'alliez pas à l'école? Je n'aimais pas ça. Quand je rentrais chez moi et que ma mère me demandait ce que j'avais fait en classe, je lui disais que j'avais séché pour aller jouer au football. À un moment donné, mon père m'a dit: “Si tu ne vas pas à l'école, tu vas travailler, car tu ne peux pas passer tes journées à ne rien faire.” C'est comme ça que je me suis retrouvé à aider un cousin qui faisait les marchés. Je gagnais cinquante euros par semaine. Je me levais à 6 heures du matin et, l'après-midi, j'allais m'entraîner. C'était interminable. J'avais froid et, au printemps, c'était un calvaire à cause du pollen. J'étais tellement fatigué qu'en arrivant aux vestiaires, je m'endormais au lieu de me changer. Le coach était obligé de me réveiller pour que j'aie m'entraîner. Le jour où j'ai signé mon contrat avec Naples (en 2006, à 15 ans, ndlr), j'ai arrêté les marchés. Ça a été une libération.

On peut dire que votre centre de formation, c'était la rue? C'est là que tout a débuté. J'y jouais tout le temps, jusqu'à ce que le père d'un ami, qui était en train de monter un club, nous demande de nous joindre à lui. L'un de mes frères s'était inscrit. Lorsque je l'ai vu sur le terrain, je me suis dit que moi aussi je voulais faire pareil. Le problème, c'est qu'ils disaient que j'étais trop petit. Trop petit, moi? Je suis rentré sur le terrain et je n'en suis plus jamais sorti.

Votre taille a été un handicap? Au début, oui. J'avais fait des détectations à Turin et à l'Inter, mais on ne m'a pas pris. Dans le Nord, ils préféraient prendre des grands, même s'ils ne savaient pas jouer. Moi, on me disait toujours: “T'es bon, mais trop petit.” J'en avais marre... Au point que j'ai

failli lâcher l'affaire. Puis j'ai été pris à Naples. Ça a été ma chance.

Vous avez aussi eu la chance que les dirigeants d'Olimpia Sant'Arpino, votre premier club, paient les frais de votre licence lorsque votre père s'est retrouvé au chômage... Le président du club disait que mon talent et celui de mon frère compensaient tout. Il nous avait même offert l'uniforme du club, parce qu'on n'avait pas d'argent non plus pour le payer. La difficulté, je sais ce que c'est, ça m'a appris la valeur de l'argent. Aujourd'hui, je peux m'offrir des montres, des voitures, mais je ne dépense pas mon fric n'importe comment.

Votre père vous accompagne toujours à l'entraînement. Pourquoi? Il aime bien, et moi aussi, et puis il ne travaille pas... Quand j'ai signé mon premier contrat avec Naples, j'ai dit à mon père qu'il était inutile qu'il continue de travailler. S'il avait su subvenir aux besoins d'une famille de six personnes avec trois cents euros par mois, je pouvais en faire autant avec mille cinq cents.

C'était comment de travailler avec Zdenek Zeman? Amusant. Pour lui, il n'y a que la phase offensive qui compte. Quand je suis allé à Foggia avec lui, en 2010, c'était la première fois que je sortais de chez moi. Au début, c'était dur, surtout la nuit. Tous ceux qui ne connaissent pas Zeman disent qu'il est trop sérieux, mais ce n'est pas vrai, il rit tout le temps. Il nous défiait beaucoup. La première semaine, celle où on ne travaille que le foncier, il nous payait le café lorsqu'on s'était bien entraînés. Dans les sprints, Zeman récompensait le plus rapide avec du Coca-Cola ou du Fanta. Si je suis là aujourd'hui, c'est grâce à lui. Il me disait de jouer comme dans la rue. Avec lui, il n'y avait pas de tactique, mais ses entraînements, c'était quelque chose. À Foggia, par exemple, il nous faisait monter les escaliers du stade avec des sacs de sable sur le dos. On a arrêté de se plaindre lorsqu'on s'est rendu compte qu'on courait deux fois plus que nos adversaires pendant les matchs.

Et sinon, vous avez combien de tatouages? J'ai arrêté de compter, mais ma femme m'a dit que si j'en faisais un autre, elle ne me laisserait plus jamais rentrer à la maison. – Traduction: Javier Prieto-Santos / Photo: IPP/Iconsport

 Par Andrea Sorrentino
pour *La Repubblica* – ITALIE

“Le football a changé en mal”

Numéro 10 du Brésil, joueur légendaire de Flamengo et star d'un calcio qui n'est plus ce qu'il était, **Zico** ne reconnaît plus le football. Et il ne se gêne pas pour le dire.



Avant d'être surnommé le “Pelé blanc”, vous étiez connu comme “O Galinho”, “le coq”. Pourquoi? Enfant, j'étais très maigre, mais je vivais pour et par le football. Je l'avais dans le sang. Je ne pensais pas devenir un grand joueur, mon seul rêve, c'était de revêtir un jour le maillot de Flamengo. Je voulais jouer avec le 10 dans le dos, comme Dida, mon idole d'enfance. Mais si j'avais 13 ans aujourd'hui, les choses seraient bien différentes: personne ne me ferait jouer au football.

Ah bon? Le football a changé, et en mal. Le jeu n'est plus pareil. Je ne suis pas nostalgique et je n'aime pas faire de comparaisons, mais les footballeurs actuels sont vraiment très différents de ceux de mon époque. Avant, la technique était fondamentale. Désormais, ce n'est plus le cas. Le contrôle du ballon est passé au second plan parce que, aujourd'hui, on mise tout sur les schémas tactiques. On pense plus à ne pas prendre de buts qu'à en mettre, alors que c'est la finalité du football, ce qui fait toute la beauté de ce sport... Ce n'est pas un hasard si les équipes qui remportent des titres sont encore celles qui pensent le plus à attaquer.

Les critères de sélection des joueurs ont-ils changé, selon vous? Avec les critères d'aujourd'hui, je ne serais jamais passé pro, c'est sûr. Les recruteurs ne regardent plus que la taille et la force d'un gamin. Personne ne fait attention à ceux qui s'amuse avec le ballon. Tout ce qui compte, ce sont les centimètres et les muscles. C'est comme ça partout, même au Brésil. Forcément, la qualité du jeu s'en ressent.

Vous comprenez la politique menée par les dirigeants de la Fifa? Ils font fausse route. Ils ne pensent qu'à l'argent et aux droits TV. Un mondial à quarante-huit équipes, c'est absurde: trente-deux équipes, c'était déjà beaucoup trop. En Asie, par exemple, le football ne progresse pas autant qu'on le dit. L'Inde et la Chine ne font qu'acheter des joueurs à l'étranger, ce n'est pas comme ça qu'ils vont former des talents. Je pense que le football africain est bien meilleur. Avec une meilleure discipline tactique, ils pourraient même prétendre à autre chose qu'une victoire aux JO.



On a retrouvé Zico.

“Si j'avais 13 ans aujourd'hui, personne ne me ferait jouer au football”

qu'en Italie les championnats se gagnent sur le terrain mais aussi en dehors, ça nous aurait moins pénalisés contre les gros...

L'Italie reste votre plus mauvais souvenir dans un mondial? J'ai eu la chance de disputer trois coupes du monde, et la seule fois où j'ai perdu un match (*hors tirs au but, ndlr*), c'était contre l'Italie (3-2), au mondial 82. Ce jour-là, la Nazionale avait joué avec expérience et fourberie. Chacune de nos erreurs avait été sanctionnée par un but de Paolo Rossi... Le Brésil de 82 était un

peu comme les Pays-Bas de 74 ou la Hongrie de 54, nous étions les plus forts mais nous n'avons pas gagné.

Aujourd'hui, en Italie comme au Brésil, le football est en crise... Le niveau des clubs du calcio a baissé. Certaines institutions ont même perdu leur identité. Seule la Juve a résisté pendant toutes ces années. Cette crise des talents, on la retrouve aussi au Brésil. Ces dernières années, je ne me souviens que de Diego, Robinho et Neymar. C'est trop peu.

Quels conseils donneriez-vous aux jeunes footballeurs? Il faut s'amuser, chercher à prendre et à donner du plaisir. Le football ne doit pas être pensé comme une profession, bien que beaucoup de parents le voient comme un moyen de s'enrichir. Le football, ce n'est pas ça: c'est avant tout de la joie. – Traduction: Javier Prieto-Santos / Photo: Panoramic

Vous avez joué à l'Udinese. Quels souvenirs gardez-vous de votre passage dans le calcio?

Dans le football comme dans la vie, les plus belles choses sont les souvenirs qu'on emporte avec soi. En Italie, j'ai été heureux. En 1980, le Milan AC me voulait, mais les dirigeants de Flamengo n'avaient rien voulu entendre. Finalement, j'ai signé pour l'Udinese en 1983. On m'avait dit que c'était un endroit triste, mais quand je suis arrivé, des milliers de personnes m'attendaient à l'aéroport. J'avais la responsabilité de donner de la joie à tous ces gens. C'était un football différent, et pas seulement parce que la Serie A était le championnat le plus compétitif du monde. Aujourd'hui, les joueurs ne doivent penser qu'aux matchs, ils ont un confort qu'on n'avait pas. Nous, on s'entraînait dans des vieux stades, on n'avait pas toujours l'eau chaude dans les douches et on se trimbait tout l'équipement sur le dos. Mais même comme ça, l'Udinese faisait jeu égal avec la Juventus et la Roma. C'est dommage

 Par Alvaro Corazon Rural
pour Jot Down – ESPAGNE

“Du football spectacle? Allez-vous faire foutre, sérieux!”

Ses joueurs l'accusent de fumer dans le vestiaire. Ses dirigeants lui reprochent son manque de résultats. Et ses supporters regrettent que ses équipes ne soient pas spectaculaires. Non, **Javier Clemente**, limogé de son poste de sélectionneur de la Libye à l'automne dernier, ne fait pas l'unanimité. À part peut-être pour sa grande gueule.



Vous êtes né dans le Pays basque, à Barakaldo. C'était comment, dans les années 50? À l'époque, mes parents me mettaient un coup de pied au cul pour que j'aille dehors. Dans la rue, on voyait des charrues tirées par des bœufs mais jamais de voitures, ni de camions. Cette culture de la rue a disparu. Aujourd'hui, tout représente un danger, tout est interdit, rien ne se touche. Ça me fait rire. Enfant, quand je bousillais mes pompes, je les réparais avec du carton. Mon vélo, c'était celui de mon cousin. On n'avait rien mais on était bien. Maintenant, les gosses sont perdus, on leur a trop mâché le travail.

Très vite, vous intégrez le centre de formation de l'Athletic Bilbao. Qu'est-ce qu'il a de spécial à l'époque? Le niveau des joueurs était supérieur à celui d'aujourd'hui. C'est comme les études: si tu bosses dix heures, tu auras une meilleure note que si tu ne révises qu'une heure. Aujourd'hui, les gosses ne tapent plus dans un ballon parce qu'ils ne veulent pas abîmer leurs baskets. Ils sortent de classe, mangent, puis vont à des cours de piano ou de karaté. Ils ne mettent plus les pieds dans la rue parce qu'ils ont peur d'être écrasés par un camion. Mais putain, ils jouent où, alors? Moi, je ne crois pas aux centres de formation. Dans la rue, tu apprends à jouer au football, à faire des trucs qui te permettent de gagner. Dans les académies, tu apprends juste à frapper la balle. La culture du foot de rue n'existe plus, l'argent a tout foutu en l'air et les journalistes sont des têtes de bite.

À Bilbao, vous étiez surnommé “Bobby Charlton”. C'est la plus belle chose qu'on m'ait jamais dite.

Le Manchester d'alors remportait tout et Charlton était une figure mondiale. Comme j'étais blond et que l'Athletic avait un jeu très anglais, on me comparait à lui. Ce n'est qu'après qu'on m'a surnommé “Fils de pute”.

Quel joueur vous ressemble le plus? J'étais plus ou moins de la même lignée que Messi, mais en mauvais. Un truc dans le genre.

Avec Bilbao, vous remportez votre seul titre en tant que joueur, la coupe d'Espagne, en 1969. Quel souvenir en gardez-vous? On avait gagné contre Elche. Aujourd'hui, les gens disent: “Elche? OK, d'accord...” Mais c'était une grande équipe. Ce titre m'a procuré une joie immense. Dans le foot, seuls les triomphes qu'on a en tant que joueur comptent. J'ai gagné des titres en tant qu'entraîneur, mais c'est de la merde. Ce qui est vraiment beau, c'est de jouer. L'entraîneur demande du pressing, il chie sur le nom du père d'un joueur quand il fait n'importe quoi, il fait en sorte que tout aille bien mais c'est compliqué. Ce n'est pas aussi beau que de jouer.

Comment êtes-vous devenu entraîneur? Quand j'ai arrêté ma carrière, j'étais jeune, marié, j'avais deux enfants et une jambe brisée. Au départ, l'Athletic ne me voulait pas comme entraîneur. J'ai survécu en devenant représentant pour Adidas. J'ai vendu des crampons dans tout le nord de l'Espagne. En parallèle, le soir, j'entraînais Las Arenas, une équipe de quartier. De là, je suis allé au Baskonia, puis à l'Athletic. Là, j'ai arrêté Adidas, pour gagner moitié moins comme entraîneur des jeunes à Lezama (le centre de formation des Leones, ndlr). Et trois ans plus tard, j'étais à la tête de l'équipe première.

Vous aviez fait un stage avec Bobby Robson à Ipswich. Qu'y avez-vous appris? J'ai importé la défense de zone en Liga. Quand je suis devenu l'entraîneur de l'équipe pro, les mêmes que j'avais formés dominaient déjà ce concept. On était en avance, même si les autres équipes du championnat n'ont pas tardé à nous copier.

À l'époque, les supporters adverses font souvent l'amalgame entre l'Athletic et l'ETA. Comment vous gériez le fait d'être comparés à des terroristes? Bien. Il n'y avait pas de problèmes. Au contraire. Les insultes motivent. Elles nous ont même permis d'être champions d'Espagne. Et pas par hasard, puisque, en 1984, on a fait le doublé. On les a tous bien brossés.

Cesar Luis Menotti, coach du Barça en 83-84, critiquait beaucoup votre style de jeu. Je respecte tout le monde, mais lui, il est venu en Espagne pour nous faire des grands discours: “Je suis là parce que vous ne savez rien.” Bah non. Toi, Menotti, tu connais sûrement des choses, mais putain, atterris, pose tes bagages et prends un vol retour, mais ne viens pas ici en terrain conquis avec toutes tes conneries sur le football. On m'a aussi opposé à Valdano. Les gens disaient qu'il y avait un “style Valdano” et un “style Clemente”, alors qu'on avait le même: la gagne. En Espagne, les entraîneurs commencent toujours par

“La culture du foot de rue n'existe plus, l'argent a tout foutu en l'air et les journalistes sont des têtes de bite”



Xavier Clément.

évoquer le football spectacle lorsqu'ils prennent une équipe en main. Pourquoi? Parce que c'est bien vu, mais c'est une salade congelée en plein hiver que personne ne peut avaler. Du football spectacle? Allez-vous faire foutre, sérieux! Le spectacle, ce sont les joueurs qui le donnent. Mets mon père sur le terrain, dis-lui ce qu'il doit faire et on verra s'il fait le spectacle. Bah non. Si tu as Messi, Neymar, tu peux te le permettre. Ces coqs-là, ils assurent le show à eux seuls. Mais si tu n'as pas de Messi, il faut apprendre aux joueurs à gagner. "Toi, mon gars, fais ce que tu sais faire, mais évite de faire des talonnades, tu vas te casser le pied."

Vous auriez aimé être le Ferguson de Bilbao? Oui, mais on ne m'en a pas laissé le temps. J'ai postulé quatre fois pour être le coordinateur de Lezama, mais ils ne veulent pas que je dise à des journalistes ou à des dirigeants d'aller se faire enculer s'ils viennent me casser les pieds. Ils préfèrent avoir des types comme Bielsa. Le club ne voulait plus continuer avec lui mais ils l'ont renouvelé car la presse disait que l'Athletic jouait bien, alors que ce n'était pas le cas. Bielsa, c'est trois beaux matchs et deux finales perdues. L'année suivante, on a failli descendre. Avec un football spectacle comme ça, on meurt de faim.

En 86, vous signez à l'Espanyol Barcelone, avec qui vous éliminez, lors de la coupe de l'UEFA 87-88, l'Inter de Trapattoni et le grand Milan de Sacchi. C'était la meilleure équipe d'Europe, mais quand ils sont venus à Barcelone, ils se sont vus trop beaux. Ils ont dû se demander: "Et eux, c'est qui?" Ils devaient juste connaître N'Kono,

"Joueur, j'étais plus ou moins de la même lignée que Messi, mais en mauvais"

qui avait joué le mondial en Espagne. Il y avait Maldini, Ancelotti, Donadoni, Gullit, Van Basten, mais on a gagné 2-0. Magnifique. Au retour, on a mis le verrou, et ciao Milan.

Comment vous expliquez la défaite en finale contre le Bayer Leverkusen? Elle était pour nous. On avait gagné 3-0 chez nous. Au retour, il y avait 0-0 à la mi-temps. Puis ils nous ont mis un but sur une erreur de N'Kono. Le défenseur lui avait dit: "Tommy, dégage-la", mais un Chinois est apparu, et boum, but. À partir de là, on s'est chié dessus. Ils en ont mis un deuxième, puis un troisième. Je pensais qu'on allait s'en manger cinq, mais on est parvenus jusqu'aux tirs au but. Là, j'ai demandé à Sebastian Losada s'il se sentait d'en tirer un. "Moi? Mais je dois faire quoi?" Je lui ai répondu: "Bah, tu y vas et tu mets une chiche." C'est ce qu'il a fait, et le ballon est sorti du stade. Il a complètement disparu. Dans l'avion du retour, malgré la tristesse, on a éclaté de rire en y repensant.

Vous avez été le sélectionneur de cette Espagne qui ne passait jamais les quarts des grandes compétitions. Après l'élimination contre l'Italie au mondial 94, c'est l'Angleterre qui vous sort de l'Euro 96. Quel souvenir en gardez-vous?

Ce jour-là, on nous annule un but sur un hors-jeu inexistant et on se fait éliminer aux penaltys. J'avais demandé: "Qui tire?" Et là, tous me répondent: "Moi, non", "Moi, non", "Moi, non". Putain, mais moi, je ne peux pas tirer! Au final, c'est ce tout-terrain de Nadal qui s'est chargé de faire ce que personne ne voulait faire. Et il a raté.

À partir de là, vous devenez un pompier pour des équipes en difficulté. Comme la Serbie, par exemple. J'accepte ce statut car j'ai du mal à ne pas diriger. La Serbie, c'était une super équipe, mais le problème, c'est qu'ils étaient serbes. Ils sont toujours bons contre les gros, mais ils sont hautains face aux plus modestes. Dans notre groupe, il y avait la Pologne et le Portugal, mais c'est contre le Kazakhstan qu'on a laissé échapper des points. Mes joueurs disaient: "Pourquoi on joue contre eux alors qu'ils sont nuls?" Au final, c'est à cause des Kazakhs qu'on se fait éliminer. Voilà, c'est ça, les Serbes.

Ensuite, vous prenez le Cameroun... C'est l'expérience la plus dure de ma vie. J'ai eu des problèmes dès le premier jour. Au mondial sud-africain, ça avait été un vrai bordel. Eto'o m'a raconté que la tradition voulait que le capitaine de l'équipe choisisse de faire jouer deux ou trois de ses lieutenants. Le problème, c'est que mon prédécesseur n'a rien voulu savoir, et la polémique est sortie dans les journaux. Certains joueurs se sont rebellés et les autres ont accusé les dissidents de lever le pied. Quand j'ai fait ma première convocation, un ministre m'a appelé pour me dire qu'Eto'o avait interdit d'équipe cinq joueurs que j'avais appelés. J'ai dit à Samuel: "Tu as 30 ans, t'es le meilleur joueur d'Afrique. Pourquoi tu réagis comme ça?" Il n'a rien voulu savoir. C'était non, non et non. On est allés jouer à l'île Maurice, c'est un peu comme jouer contre l'idiot du village. On gagne 3-0 contre ces amateurs. Puis on joue le Congo dans le nord du Cameroun, parce qu'à Yaoundé les gens étaient énervés contre la sélection. Et là, on s'est fait enculer. Des trous partout sur le terrain, le choléra en ville. On est obligés de se faire vacciner la veille du match. On fait un nul et Samuel se blesse. Il avait joué tout le match avec une contracture, sans rien me dire. Ils sont forts, les Noirs. Dans le vestiaire, je lui dis qu'il faut que je rappelle les cinq dont il ne voulait pas, sinon on prenait le risque d'être éliminés. Il me donne le feu vert sur deux noms et on perd contre le Sénégal à la 94^e minute. Il y avait 0-0 à la 89^e minute lorsqu'un penalty est sifflé en notre faveur. Eto'o l'a raté. Adieu la qualification... - Traduction: Javier Prieto-Santos / Photo: UE Syndication/Iconsport



Si Marine Le Pen était élue présidente...

Certains instituts de sondages donnent Marine Le Pen en tête des intentions de vote pour la prochaine présidentielle. Comment le monde du football français réagirait-il si le scénario du pire menait réellement le **Front national à l'Élysée? Entre échos de vestiaire, politique-fiction et lueurs d'espoir, des dirigeants, entraîneurs, joueurs actifs ou retraités ont accepté de se projeter dans ce futur de moins en moins improbable. Propos recueillis par Nicolas Lucha, Nicolas Kossio-Martov, Gaspard Manet, Vincent Riou.**

Rico Rizzitelli et David Alexander Cassan / Illustration: Stéphane Trapier

FRÉDÉRIC PIQUIONNE

ANCIEN INTERNATIONAL FRANÇAIS
ET MEMBRE DU STAFF DU PARIS FC

Je ne sais pas si certains remettront en question leur implication chez les Bleus si Le Pen était élue, mais on n'a pas le droit de refuser l'équipe de France. Quel que soit le parti ou le président au pouvoir, c'est interdit!

ROLLAND COURBIS

COACH À LA RADIO

Je ne fais pas de politique parce que je n'ai jamais su qui avait raison entre mon père socialiste et mon grand-père gaulliste.

JOCELYN GOURVENNEC

ENTRAÎNEUR DES GIRONDINS
DE BORDEAUX

L'élection de Trump ouvre des possibles qui ne sont pas ceux d'une progression sociale. C'est une logique de repli sur soi: on oublie les ravages du nazisme au pouvoir dans les années 30, 40. Le milieu du foot est plus tolérant que la société en général. On vit en communauté avec des religions, des origines sociales, des nationalités et des cultures différentes. Avoir une société où les gens vivent bien ensemble quelles que soient leurs origines, c'est mieux. La nature pousse à l'échange, et il y aura toujours des gens d'origines différentes pour se marier, avoir des enfants. Ma femme a des origines malgaches, et mes enfants ont donc du sang breton et malgache. C'est la vie, aucun parti ne peut empêcher ça.

CLAUDE DUSSEAU

ANCIEN FORMATEUR
À L'INF CLAIREFONTAINE

Si Marine Le Pen est élue, il pourrait y avoir un certain malaise pour les binationaux. Déjà en 2011, pour une simple initiative personnelle qui a dérapé, on en a parlé longtemps. Mais il n'y avait pas de vraie politique de quotas mise en place, seul un pays d'extrême droite pourrait le faire. Ce serait idiot, car ces jeunes binationaux ont apporté au foot français. Si on m'avait demandé de sélectionner les gamins sur leur couleur de peau, j'aurais démissionné. On prend les joueurs que l'on estime être les meilleurs. Et puis, le FN préfère quoi? Que ces jeunes de banlieue soient formés pour devenir des sportifs de haut niveau et des ambassadeurs, ou les laisser dans le désœuvrement et les pousser à la violence?

ALI BENARBIA

ANCIEN INTERNATIONAL ALGÉRIEN
ET CHAMPION DE FRANCE AVEC MONACO

Si Le Pen décide de sortir de l'Europe, ça remet en cause l'arrêt Bosman, et on se retrouve trente ans en arrière question foot. Avec le Brexit, les Anglais ont peur d'une Premier League avec uniquement des Britanniques. Nous, sans joueurs étrangers, on va passer neuvièmes à l'indice UEFA! Surtout, le Qatar, McCourt ou les Russes de Monaco vont partir: ils sont là par opportunité d'être dans le foot européen, pas par amour de la France.

GUY ROUX

ANCIEN ENTRAÎNEUR
DE L'AJ AUXERRE

Mon statut d'ancien entraîneur ne m'autorise pas à être un incitateur politique. Je ne fais de la politique que quatre fois tous les cinq ans, dans un isolement: deux fois aux présidentielles et deux fois aux législatives.

LUCAS DEAUX

MILIEU DE TERRAIN
DE L'EA GUINGAMP

Je ne parle pas de politique. Je ne parle pas des enflures: les politiques, je ne peux pas les voir en peinture, j'ai peur de ne pas être très objectif.

MICKAËL TACALFRED

DÉFENSEUR DE L'AJ AUXERRE

Certains joueurs votent peut-être FN et ne le disent pas, mais la plupart ne se sentent pas vraiment concernés. Que Marine Le Pen veuille sortir de l'UE n'est pas forcément une mauvaise idée quand on voit que le coût de la vie a augmenté sous l'euro. Mais il y a ce qu'elle dit sur l'immigration à côté...

CÉDRIC KANTÉ

ANCIEN JOUEUR DE LIGUE 1 ET INTERNATIONAL MALIEN

Ça fait longtemps que je sais qu'une partie non négligeable des gens qui supportent l'équipe dans laquelle je joue (*Vauban Strasbourg, CFA2, ndlr*) votent FN. Les mecs peuvent adhérer à un discours caricatural sur la jeunesse immigrée sur TF1 et venir nous voir au stade: c'est le foot. Je ne pense pas qu'un joueur doive renoncer à sa carrière internationale pour éviter de participer à une victoire qui serait récupérée par le FN. Mais récupérer quoi, justement? Vous croyez, quand on voit le nombre de joueurs de couleur, qu'une équipe de foot, de basket ou de hand qui gagne une compétition va aller

à l'Élysée pour rencontrer Marine Le Pen? Si elle organisait une réception, elle serait boycottée. Le décalage serait trop grand, ça n'aurait aucun sens.

RONAN LE CROM

ANCIEN GARDIEN DU PSG ET MEMBRE DE L'UNPF, LE SYNDICAT DES JOUEURS PROS

J'ai des enfants métis, donc ça me parle particulièrement: si le discours du FN s'est un peu édulcoré, je n'oublie pas que ce parti est dans la diabolisation de l'étranger. Pour eux, certains seraient plus "purs" que d'autres. Je suis peut-être utopiste mais je crois dans l'homme et ses bons sentiments: il le faut pour se lever le matin avec la patate, sinon on va s'acheter une corde. C'est aussi ce qui me pousse à penser qu'il y a moins d'électeurs du FN dans les stades que dans la société en général. Les valeurs du FN et celles du foot sont profondément antinomiques. Je ne peux pas croire que le public qui partage massivement les valeurs de notre sport puisse voter FN.

JÉRÉMY MOREL

DÉFENSEUR DE L'OL

Dans les vestiaires, le discours qui domine, c'est celui du "tous pourris". Peut-être qu'indirectement, les critiques des politiques envers les footballeurs alimentent ce genre de discours en retour... Marine Le Pen élue, est-ce que je lui serrerais la main si mon club se retrouvait en finale de la coupe de France? Moi, je suis d'avis de ne pas être aussi con qu'eux: si elle me serre la main, je ferai de même avec un grand sourire. Mais ça ne m'empêchera pas de penser ce que je veux.

LUDOVIC OBRANIAK

INTERNATIONAL POLONAIS ET MILIEU DE TERRAIN DE L'AJ AUXERRE

Si elle passe, elle ne va pas faire virer des gens qui ont des contrats en cours, si? Elle n'est pas patron de club! Si tu as envie d'embaucher des joueurs étrangers, tu fais comme tu veux. Elle ne va pas sortir de l'arrêt Bosman, si? Le foot est tellement gros qu'elle ne pourra pas le changer, à moins que son idée, ce soit de le détruire... La préférence nationale signerait la mort du foot français: on a de bons joueurs, mais sans les talents extérieurs, la ligue 1 va vite se dévaluer. Quant aux Bleus, je comprendrais qu'un joueur se pose la question de jouer ou non avec la sélection, surtout s'il fait partie de ceux qui ont été stigmatisés par le FN quand celui-ci a dit que l'équipe de France n'était pas assez française.

LUC SONOR

CONSULTANT ET ANCIEN INTERNATIONAL FRANÇAIS

Quand on est africain ou antillais, comme moi, on est en droit de s'inquiéter en tant qu'individu, et en tant qu'amoureux du foot. C'est un milieu où il y a beaucoup de travailleurs de nationalité étrangère. C'est l'inconnu, comme pour le Brexit. Le sport est un sanctuaire, ses valeurs sont à l'opposé de celles du FN. D'autant que le foot a un intérêt social. C'est une échappatoire à la connerie pour les gars qui font des bêtises et un levier pour s'élever dans la vie. Je sais de quoi je parle: je n'étais pas bon à l'école.

JOSEPH-ANTOINE BELL

ANCIEN GARDIEN DU CAMEROUN, DE L'OM ET DE SAINT-ÉTIENNE

Le FN, c'est le parti qui a commencé à dire que les Bleus étaient trop colorés, à faire la comptabilité de qui chante *La Marseillaise* ou pas. Quand le FN se sent attaqué, il réagit avec violence, il préconise une réaction primaire, instinctive. Ça parle aux êtres humains basiques. Or l'être humain supérieur veut justement être supérieur à l'animal. C'est celui qui dit "*OK, on a créé la bombe mais il ne faut pas l'utiliser*", là où l'être humain basique pense à écraser, se barricader, garder pour soi. Le FN exprime des idées de basse qualité humaine dans lesquelles des gens se reconnaissent. Au lieu de clore le débat sur *La Marseillaise* en disant "*C'est un truc pour les humains de base, vous méritez mieux que ça*", les politiques sont allés dans son sens alors qu'il y a quarante ans, quand la France ne comptait que des blancs-becs, aucun d'eux ne chantait l'hymne! À part ça, je ne pense pas que des internationaux renonceraient à jouer pour l'équipe de France si Le Pen est élue: la plupart des joueurs ne pensent pas à la récupération politique. En revanche, que cela crée une inhibition qui nuise à la performance...

FRANCIS GILLOT

ANCIEN ENTRAÎNEUR DE SOCHAUX ET BORDEAUX

Certaines mesures pourraient toucher le foot et concerner les joueurs, comme la suppression de l'ISF par exemple. Si la France devait sortir de l'UE et rendre l'arrêt Bosman caduc, il y aurait plus de chômage en France pour les joueurs comme pour les entraîneurs. En France, c'est un peu bloqué: les centres de formation fournissent de plus en plus de joueurs, de plus en plus jeunes, avec des carrières de plus en plus courtes... C'est naturel qu'il y ait un surplus qui parte ailleurs. Ce qui pose aussi le problème des grands joueurs qui ne pourraient plus partir à l'étranger: si vous dites à Pogba de revenir jouer dans n'importe quel club français, il va faire la gueule, hein!

CLAUDE LE ROY

SORCIER BLANC

On ne peut pas stigmatiser les gens qui votent FN, il faut comprendre leur souffrance et leur colère vis-à-vis du système. Moi, j'ai eu la chance de ne pas vivre de grosse saloperie dans ma vie, quelque chose qui aurait pu me pousser à voter pour ce type de parti. Je suis persuadé que le FN ne passera pas, qu'il y aura une prise de conscience collective pour éviter ça. Quand on aime son pays, on ne peut pas souhaiter avoir un parti d'extrême droite au pouvoir. Ce serait un retour au Moyen Âge, avec des prises de position hallucinantes, comme celles de Marion Maréchal-Le Pen sur l'avortement. Le FN, c'est la culture de l'intolérance, le refus de la différence, cela va contre le sens de l'histoire, et même à l'encontre de ce qu'est la France.

JÉRÉMY MATHIEU

INTERNATIONAL FRANÇAIS ET JOUEUR DU FC BARCELONE

Je ne suis pas spécialement la politique depuis l'Espagne: je n'ai jamais voté, je ne suis même pas inscrit sur les listes électorales. J'ai l'impression qu'on pourrait tous les mettre dans le même sac et tirer un nom au hasard, ça ne changerait pas grand-chose... Je ne pense pas que l'élection de Le Pen libérerait la parole raciste plus que ça, non. On peut crier plein de choses au bord d'un terrain. Pour moi, "sale rouquin", ça peut aussi être raciste. Je l'ai déjà entendu et je n'en ai jamais fait tout un plat. Il y en a qui le prennent bien, d'autres qui crient au scandale... Chacun a son opinion, même si c'est encore plus dur pour les gens de couleur.

FABIEN COOL

ANCIEN GARDIEN DE L'AJ AUXERRE, MILITANT UDF PUIS AU NOUVEAU CENTRE JUSQU'EN 2012

Son élection m'amènerait à me poser une question simple: il y aurait plus d'une personne sur deux autour de moi qui serait soit totalement bête ou raciste. J'espérerais plutôt être dans un pays d'idiots, parce qu'être dans un pays de racistes, c'est l'enfer. Cela dit, je ne suis pas persuadé qu'elle aura le temps, les moyens ni même les compétences pour faire la moitié de ce qu'elle promet. Mais cinq ans avec des incompetents à la tête du pays, cela peut faire mal. Pour le football, je ne m'inquiète pas trop, même si une sortie de l'UE remettrait en cause l'acquis de l'arrêt Bosman. Pour le foot français, peut-être que ce serait bien, les clubs perdraient moins de joueurs mais ces derniers auraient

des possibilités de carrière plus réduites. Ça n'ira pas jusque-là: le football est considéré comme l'opium du peuple mais c'est aussi l'un des rares vecteurs d'intégration qui marchent. Franchement, si le monde du foot est ébranlé par Le Pen, cela voudra dire qu'entre-temps elle aura conduit le pays à un état proche de la guerre civile...

LOUIS NICOLLIN

PRÉSIDENT DE MONTPELLIER

Moi, je suis de droite, sarkozyste et maintenant filloniste. La Marine Le Pen, je ne la connais pas. Je trouve que sa nièce est belle, c'est tout. Dans le Nord, j'ai près de 700 employés qui votent tous FN: je leur dis "Mais vous êtes fous" et ils me disent "La droite et la gauche n'ont jamais rien fait pour nous". Ils ont raison d'essayer alors... Il y a peu de footballeurs qui votent. Dans le foot, on s'en bat les couilles de la politique, on continuera notre vie. Quoi qu'il arrive, je ne partirai pas de France, quoi qu'il arrive, je paierai toujours mes impôts ici, même si certains veulent encore nous trucider.

LUIGI ALFANO

PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION DES ANCIENS JOUEURS DU SPORTING CLUB DE TOULON

Je ne m'explique pas pourquoi beaucoup de gens qui sont issus de l'immigration et qui ont fait des efforts pour s'intégrer, comme moi qui suis arrivé gamin d'Italie, votent en masse pour le FN et sa préférence nationale. Avec le FN au pouvoir, on sera pointés du doigt au niveau international. Cela va créer de grosses frictions dans le pays: il n'y a qu'à voir comment, par le passé, on recevait Toulon, le club de la ville FN, à l'extérieur!

SAÏD ENNJIMI

ARBITRE DE LIGUE 1 ET PRÉSIDENT DE LA LIGUE DE FOOTBALL NOUVELLE-AQUITAINE

J'ai été élu avec 64 % des voix à la tête de la ligue d'Aquitaine, mais je suis en conflit avec le FN local qui m'a traité de "voyou" dès mon élection. Comment est-ce qu'eux ou Marine Le Pen pourraient virer quelqu'un issu de la diversité avec une telle onction populaire, quelqu'un qui comme moi a du sang bleu blanc rouge dans les veines? Si elle veut légiférer pour qu'on n'accueille pas les migrants ou les sans-papiers dans nos clubs, elle découvrira vite combien c'est impossible à imposer dans le foot. Plutôt que de se demander comment on réagirait si le FN arrivait au pouvoir, demandons-nous comment le foot peut montrer le visage d'une France unie, où les gens de la diversité ont toute leur place. Si un Arabe comme moi est assis à la table des négociations, tout le monde se dira que c'est possible.

ABDESLAM OUADDOU

ANCIEN INTERNATIONAL
MAROCAIN

L'élection du FN pourrait avoir un impact sur le foot. Il suffit de jeter un œil outre-Atlantique, où les nouvelles règles imposées par monsieur Trump ont empêché un athlète canadien d'entrer sur le territoire américain à cause de ses origines marocaines... J'aime la France de tout mon cœur: j'y suis arrivé à l'âge de 2 ans et c'est un pays qui m'a beaucoup donné, qui m'a éduqué. Mais si demain Le Pen passe, je plie bagage, c'est décidé, car je souhaite élever mes enfants dans un pays qui prône des valeurs de liberté, d'égalité et de fraternité. Ces élections me font tellement peur que j'ai vendu l'entreprise de foot en salle dans laquelle j'avais investi: comme ça, si Le Pen passe, je serai libre de mes choix et je pourrai quitter très vite le sol français.

NICOLAS SEUBE

LÉGENDE DU SM CAEN

Dans le foot, on vient tous d'un milieu un peu populaire, de familles ouvrières, mais on vit dans un milieu très capitaliste. Quand on est footballeur, on pense d'abord à ses intérêts, donc on regarde quel candidat va nous ponctionner le moins d'impôts. Les extrêmes n'attirent pas grand monde à cause de ça, et vu que c'est aussi un milieu très cosmopolite, le Front national n'est évidemment pas très aimé... Quand on entend Marine Le Pen dire *"On va filer du boulot aux Français plutôt qu'aux autres"* et qu'on est con comme ses pieds, on se dit *"Les Noirs et les Arabes dehors, on aura plus de boulot et plus de pognon"*. Sauf que pour notre génération, que tu t'appelles Aziz, Nico, Robert ou Pablo, tu es français. Les gamins ont tous envie de jouer au foot, qu'ils soient noirs, blancs ou arabes. Ensuite, plus on vieillit, plus on devient con, c'est comme ça. Quand les gens disent *"Il n'y a que des Blacks au foot"*, ben oui, ce sont les plus forts. Je ne crois pas que le Front national soit assez puissant pour imposer des débats sur les origines des footballeurs. Nous, ce qu'on veut, c'est voir du beau football, qu'est-ce qu'on s'en fout qu'ils soient colorés? Parce que celui qui est blond est plus français qu'un autre? Moi je suis blanc et je suis à moitié espagnol d'origine, est-ce que je suis plus français que celui qui vient des îles ou que celui qui a une mère marocaine et un père français? Si Le Pen était élue, on n'aurait que des Blancs en équipe de France? Bah putain, je vais peut-être avoir une sélection, tiens!

SÉBASTIEN HAMEL

ANCIEN GARDIEN DE LI ET
ENTRAÎNEUR DES GARDIENS
DU STADE DE REIMS

Pour moi, les politiques parlent chinois: quand ils parlent de pourcentages de PIB, c'est comme s'ils pissaient dans un violon, ça ne veut rien dire! La politique m'écœure plus qu'autre chose, alors un parti extrémiste... Ça fait peur parce qu'ils nous feraient partir dans une aventure où tout est blanc ou tout est noir, alors que la vie n'est pas comme ça.

BERNARD CAÏAZZO

PRÉSIDENT DE
L'AS SAINT-ÉTIENNE

Mon seul parti politique est celui du football. Les politiciens ne recherchent pas le bien commun mais seulement le pouvoir pour le pouvoir, et c'est dommage. En tant que fils d'immigrés italiens et espagnols, avec un grand-père qui a fui le franquisme pour venir en France en 1936, Le Pen n'est pas mon idole...

VAHID HALILHODZIC

SÉLECTIONNEUR DU JAPON

Je regarde la télévision française à Tokyo et j'ai peur pour l'avenir de la France, tellement cette campagne est désolante, triste et pathétique. Tout le monde veut donner des leçons de morale et d'éthique, et tous les jours une nouvelle affaire... C'est la honte. Je ne peux pas imaginer que Le Pen arrive au pouvoir en France, le plus beau pays du monde. Mais dans mon pays, on ne croyait pas à la guerre, et une semaine après, elle était dans mon jardin. Je n'ai plus peur, mais je ne souhaite à personne de voir ce que j'ai vu: le vrai fascisme et une société qui se désintègre.

DAVID BELLION

ANCIEN ATTAQUANT ET BRAND
MANAGER DU RED STAR

En tant que chrétien, je me tiens à l'écart des affaires des hommes, je me conforme simplement à ce que la Bible nous enseigne. La seule chose qui peut résoudre les problèmes nationaux ou mondiaux, c'est le gouvernement divin.



UN DESTIN SUISSE

PORTRAIT

Il devait incarner le renouveau d'une institution empêtrée dans les emmerdes de Sepp Blatter. Pourtant, un an après son élection à la tête de la Fifa, **Gianni Infantino, 46 ans, est déjà soupçonné de corruption. Pour ne rien arranger, ses méthodes de management sont loin de faire l'unanimité et son ambition personnelle inquiète ses collaborateurs. Surprenant? Pas vraiment: l'ancien "chauve de l'UEFA" est avant tout un redoutable animal politique.** *Par Antoine Mestres et Alexandre*

Pedra, à Neuchâtel, Lausanne et Brigue (Suisse) / Photos: Afp/Dppi, Insidefoto/Panoramic et Panoramic



“Quand il était secrétaire général de l’UEFA, Gianni adorait prendre des bains de foule et discuter avec tout le monde. Tu devinais le politique”

Darren Tulett



Il faut le revoir à Monaco, entre 2012 et 2015, sur la scène de l’auditorium du forum Grimaldi, tirer les boules lors des tirages au sort de la ligue des champions et de la ligue Europa, à égrener les petites blagues, pour mesurer à quel point le grand public ne l’a pas vu venir. À l’époque, Gianni Infantino, pourtant secrétaire général de l’UEFA, est un inconnu. “Quand j’annonçais que j’allais l’interviewer, on me répondait que ça n’intéressait personne”, sourit le journaliste Patrick Oberli, chargé de suivre le football pour le quotidien suisse *Le Matin*. Gianni Infantino est alors, pour beaucoup, le “chauve de l’UEFA”, ce gars sympa qu’on ne voit qu’une fois par an et qui a l’air gentil comme tout. Chaque fin de mois d’août, cette grand-messe du football européen sur le rocher monégasque est l’occasion rêvée pour lui de voir sa cote de sympathie augmenter. Tout le gotha est là: présidents de fédérations et de clubs, directeurs sportifs, managers, Jorge Mendes, ballons d’or, anciens joueurs, journalistes... Le soir, à l’occasion du dîner de gala rituel organisé dans la splendide salle des Étoiles avec vue sur la baie de Monaco, Infantino, qui parle français, anglais, allemand, italien, espagnol, portugais et arabe, se démultiplie pour saluer tous les convives. Il a un clin d’œil, un petit mot, un sourire pour tout le monde. Tout le contraire d’un Michel Platini, son président, qui se fait lui assez discret pendant la soirée. “Platini pouvait subir ce genre d’événements et rester dans son coin”, se souvient Darren Tulett, qui joue régulièrement les maîtres de cérémonie à l’occasion de ces tirages. En revanche, Gianni adorait prendre

des bains de foule et discuter avec tout le monde. Tu devinais le politique.”

Tout sauf un plan B

Bien vu. Le 26 février 2016, Gianni Infantino devient, à 45 ans, le neuvième président de la Fifa avec 115 voix sur 207 au deuxième tour de l’élection, loin devant les 88 voix du cheikh Salman du Barheïn. L’organisation tente alors de sortir de l’une des plus grosses crises de son histoire, débutée en mai 2015 par l’arrestation spectaculaire, orchestrée par la police suisse à la demande des autorités américaines, d’une quinzaine de membres de la Fifa soupçonnés de corruption. Dans la foulée, Sepp Blatter est réélu à la présidence de la Fifa pour la cinquième fois avant de tomber en septembre avec l’ouverture d’une procédure pénale pour “*soupçons de gestion déloyale et abus de confiance*”. Lui est reproché, entre autres, un versement illégal de 1,8 million d’euros au président de l’UEFA, Michel Platini, en 2011. Le 8 octobre 2015, la commission d’éthique de la Fifa suspend donc à son tour Michel Platini quatre-vingt-dix jours de toute activité liée au football et le soumet à une amende de 80 000 francs suisses. Pour le Français, grand favori de la nouvelle élection à venir, c’est une très mauvaise nouvelle. Ironie du sort, pendant que Platini prépare sa défense devant la comité d’éthique de la Fifa, son homme de confiance, Gianni Infantino, planche depuis un mois et demi sur la Fifa de demain, en tant que membre d’un comité de réforme, sous la direction de l’avocat François Carrard, ancien directeur général



Gianni et Michel.

du CIO. *“Infantino représentait l’UEFA avec le juriste anglais Alasdair Bell. Nous étions douze à bosser sur le sujet. La consigne était claire: nous avions trois mois pour écrire les nouveaux statuts de la Fifa”,* resitue Carrard. Le 26 octobre, alors que le travail du comité bat son plein – *“à Berne, pour échapper à l’ambiance pesante de Zurich et ses influences”* dixit Carrard –, la nouvelle tombe: Gianni Infantino sera le candidat de l’UEFA pour la prochaine élection du président de la Fifa, en lieu et place de Platini. Et il ne compte pas être un plan B temporaire qui laisserait sa place en cas de retour du candidat nature. *“Infantino a saisi sa chance. C’était plié de toute façon pour Michel qui allait passer sa campagne à préparer des recours”,* rembobine un employé de l’UEFA. Parallèlement à cette candidature, il demeure hors de question pour Carrard de remplacer Infantino par un autre juriste. *“J’ai refusé, répond Carrard. Déjà qu’on me collait des délais impossibles, je ne voulais pas en plus perdre un membre important de mon équipe. Ce n’était pas ma faute si Infantino se retrouvait candidat. En plus, il faisait un très bon boulot pour moi.”* Et même un peu de zèle, puisque Gianni est du genre à ne pas compter ses heures. *“Il était toujours volontaire pour se remettre au boulot et bosser le soir les contre-projets à proposer le lendemain”,* appuie Carrard. Une qualité qu’il n’a pas perdue puisque Gianni Infantino est un véritable bourreau de travail, qui ne supporterait pas qu’on ne réponde pas dans la minute à ses mails et qui se remet à bosser chez lui à deux ou trois heures du matin.

“Le ‘yes man’ par excellence”

Et Platini dans tout ça? *“Infantino ne lui a plus jamais donné de nouvelles depuis l’annonce de sa candidature, déplore un proche du Français. Il s’est engouffré dans sa chute et n’a pris aucun gant vis-à-vis de Michel.”* Le mot “trahison” fait doucement son apparition dans le vocabulaire des membres de l’entourage de Platoche, même si la tournure des événements ne les surprend pas forcément. Beaucoup estiment que depuis la nomination d’Infantino comme secrétaire général de l’UEFA en 2009, ce dernier a œuvré à isoler Michel Platini. Un plan machiavélique dans lequel le président est tombé comme un bleu. *“Michel est un génie pour formuler sa vision du foot et deviner ses évolutions, mais gérer l’administration ne l’intéressait pas. Il confiait donc toutes ces tâches à Gianni qui voyait son pouvoir grandir au sein de la maison”,* glisse un ancien collaborateur de Platini à l’UEFA. Comprendre: dès que Platini n’avait pas envie de mettre le nez dans un dossier trop technique, Gianni s’en occupait. *“Gianni, c’est aussi le ‘yes man’ par excellence. Il a passé des années à dire à Michel: ‘Tu as raison, ne t’emmerde pas, suis ton instinct’”,* ajoute l’ancien collaborateur. Un exemple parmi d’autres: en 2009, Platini annonce qu’il compte, à l’issue d’un appel d’offres, choisir le musicien Johann Zveig pour enregistrer l’hymne officiel de la ligue Europa. Le hic, c’est que Zveig n’est autre que son gendre. Ses conseillers lui assurent qu’il s’expose à un évident conflit d’intérêts... sauf Gianni Infantino. Lequel l’empresse de faire comme bon lui semble, sans doute dans l’optique de brosser le patron dans le sens du poil. Selon l’ancien collaborateur, “le chauve de l’UEFA” n’hésite pas à aller très loin dans la manipulation: *“Infantino n’est pas croyant pour un sou mais il a demandé à Michel, le catholique immigré italien, d’être*

le parrain de son fils. Michel a évidemment accepté. C’était une manière de le coincer et de le lier à lui.”

À Nyon, dans les couloirs du siège de l’UEFA, lors de son mandat, ses agissements lui valent un surnom qui se passe de commentaire: Iznogoud. Un homme qui veut être calife à la place du calife, sans toujours faire dans la subtilité. Il explique même à sa secrétaire que *“l’important, dans la vie, c’est de changer de titre tous les ans, même si on reste au même niveau.”*

Des dents longues et de gros sabots qui dérangent les proches de Michel Platini: *“Ce n’était pourtant pas compliqué de voir qu’Infantino avait déjà vendu vingt-cinq fois sa grand-mère. Michel ne pouvait pas ne pas voir qu’il se tramait quelque chose ou alors il fermait volontairement les yeux parce que c’était trop tard.”* Pas si naïf que ça, Platini avait pourtant une blague récurrente quand il s’agissait d’évoquer son assistant, selon Patrick Blatter –aucun lien de parenté avec Sepp–, lui aussi ancien de la maison de l’UEFA, et ami de longue date de Gianni: *“Bon, il est où Infantino? Je l’ai pas vu aujourd’hui, il doit être en train de préparer un sale coup.”*

En réalité, l’ancien numéro 10 de l’équipe de France parle un peu en connaissance de cause. En 2009, l’Écossais David Taylor, un type *“loyal et bosseur”*, est le secrétaire général de Platini. Mais sa santé est déclinante. De plus, les rapports entre les deux hommes sont compliqués: Michel Platini n’aime pas trop parler anglais –c’est un euphémisme– et Taylor ne pipe pas un mot de français. L’adjoint de Taylor en profite pour le marginaliser, s’engouffrer dans la brèche et récupérer le poste. Cet adjoint polyglotte n’est autre qu’Infantino. Ce qui fait dire à l’ancien conseiller de Platini: *“Infantino, c’est Blatter en 1998. Un administratif froid et calculateur, pas encore le Blatter de 2011 qui rêvait de sauver le monde et recevoir le prix Nobel de la paix.”* À une petite différence, selon un observateur avisé de la vie des institutions du football: *“Blatter faisait 50 % de foot, 50 % de politique. Gianni, c’est 10 % de foot, 90 % de politique.”* Ce qui expliquerait cette folle ascension en à peine sept ans, plus fulgurante encore que celle de Sepp.

La jaunisse et les pilotes d’hélico

Impensable au moment de son élection, alors qu’il se présentait comme le Monsieur Propre du football, la comparaison avec Sepp Blatter colle pourtant aujourd’hui de plus en plus au personnage de Gianni Infantino. D’ailleurs, la ressemblance n’est pas seulement politique. Elle est également géographique voire biographique. Comme Sepp, Gianni est originaire du Valais, cette région froide et montagnarde au sud de la Suisse alémanique d’où Blatter aimait dire qu’il tirait *“sa force”* en rejoignant la scène de sa naissance à Viège: *“Un jour, ma mère étendait du linge dehors et je suis tombé comme ça, boum, par terre, à sept mois, prématuré donc. J’ai dû me bagarrer fort dès le début pour survivre.”* La venue au monde d’Infantino n’est pas moins dantesque. Le 23 mars 1970, à Brigue, à dix kilomètres de Viège, Gianni naît de façon prématurée et atteint d’une jaunisse qu’il faut soigner en urgence. Problème: son groupe sanguin, rhésus négatif, est très rare et seuls dix-huit donneurs potentiels dans le monde peuvent le sauver. Ceux qui acceptent de donner se trouvent à Belgrade et Bristol. L’hôpital régional de Brigue envoie donc

“Il n’est pas croyant pour un sou mais il a demandé à Platini, le catholique immigré italien, d’être le parrain de son fils. Michel a accepté. C’était une manière de le coincer et de le lier à lui”

Un conseiller de Platini

“Ce n’est pas tout à fait le même profil psychologique que Blatter... Sepp essayait de convaincre son monde. Gianni, lui, est un cynique total”

Un ex dirigeant de la FIFA

“J’aimerais être footballeur professionnel mais je sais que je n’y arriverai pas parce que je ne suis pas doué alors je pense à une alternative: je serai l’avocat des footballeurs”

Extrait d’une rédaction de Gianni Infantino quand il était âgé de 13 ans



des hélicoptères en urgence récupérer des poches de sang pour le bébé, qui est *“sauvé à la dernière minute”*, dixit Daniela, sa grande sœur. Le 28 mars 1970, celui qu’on surnomme le *“Piccolino”* (le petit, ndlr) fait déjà la une du grand quotidien suisse *Blick* avec ce titre: *“De sacrés pilotes sauvent la vie d’un nouveau-né.”* Le reste de son enfance sera *“beaucoup plus normal”*, concède sa sœur. Chez les Infantino, famille d’immigrés calabrais, la mère Maria tient un kiosque dans la gare de Brigue tandis que Vincenzo, le père, décédé en 2004, s’occupe d’un petit stand de restauration rapide à côté. À l’époque, le petit Gianni donne souvent un coup de main avec ses deux grandes sœurs dans le kiosque où il chipe la *Gazzetta dello Sport* pour suivre les résultats de son club de cœur: l’Inter de Milan. Mais aussi pour *“apprendre par cœur les résultats de tous les autres championnats”*, sourit son cousin Daniel, coiffeur à Brigue. *“Le football, c’était toute sa vie”*, poursuit-il.

Un footballeur frustré?

Même crâne luisant, même sourcils imposants, Daniel passe son enfance à jouer au foot avec Gianni. Avec une quinzaine de potes d’origine italienne, ils fondent le FC Folgore, une équipe de dernière division régionale. Ballon au pied, au milieu de terrain, le jeune Infantino est piètre footballeur. *“Il disait souvent qu’il avait deux pieds gauches”*, rigole Arnold Rinaldo, un ancien coéquipier, désormais procureur du Valais. Tant pis, Gianni s’investit de plus en plus dans les à-côtés du football et devient l’homme à tout faire de l’équipe, celui qui remplit les feuilles de matchs, inscrit l’équipe aux tournois et cherche des sponsors. Rien d’étonnant pour un homme qui, à 13 ans, écrivait ces mots dans l’une de ses rédactions au collège: *“J’aimerais être footballeur professionnel mais je sais que je n’y arriverai pas parce que je ne suis pas doué alors je pense à une alternative: je serai l’avocat des footballeurs.”* Premier tour de force, il s’arrange pour que le FC Folgore devienne l’équipe 3 du FC Brigue et bénéficie des installations du club. À la majorité, et comme Sepp avant lui, qui était parti développer ses talents de commercial au sein de la ligue suisse de hockey sur glace, Infantino quitte le Valais, dont le penseur Goethe aimait dire que *“ses habitants ont des ambitions aussi hautes que leurs montagnes et des idées aussi étroites que leur vallée”*, pour voler de ses propres ailes. Dans un premier temps, le jeune Gianni fait un stop à Fribourg, pour y étudier le droit, puis file à Neuchâtel, au CIES, un centre de recherche sur le droit et l’économie du sport dont la Fifa est partenaire, en tant que juriste. Au dernier étage du très chic château DuPeyrou avec vue sur le lac de Neuchâtel, Denis Oswald, le fondateur du CIES, dit se souvenir d’une *“personne courtoise, qui ne comptait pas ses heures”*. Gianni y officie aussi en tant que chargé de cours en droit. *“Quand cette opportunité s’est présentée, il aurait pu camper jour et nuit pour qu’on l’engage. En 1995, c’est l’endroit parfait, avec la Fifa derrière, pour un juriste qui veut faire carrière dans le sport*, analyse Patrick Blatter. *Il était apprécié de sa vingtaine d’étudiants parce qu’il était très concret, qu’il venait du monde réel. Ce n’était pas un académicien théorique.”* Selon la légende, c’est d’ailleurs lors de son passage au CIES qu’il aurait commencé à perdre ses cheveux! Curieux hasard, c’est à la Fifa du nouveau

président Blatter que Gianni envoie son premier CV en 1999. Sans réponse. Après un contrat d’un an à la ligue espagnole, Infantino entre finalement à l’UEFA en 2000 au service juridique. Dix-sept ans plus tard, Sepp doit regretter de ne pas avoir donné sa chance à son voisin. Management brutal, paranoïa, accusation de corruption: en un an d’exercice à la tête de la Fifa, Gianni Infantino a déjà rattrapé le maître. Il l’a peut-être même déjà dépassé pour imposer son propre style. *“Ce n’est pas tout à fait le même profil psychologique que Blatter... Sepp essayait de convaincre son monde. Gianni, lui, est un cynique total”*, prévient en off un ancien dirigeant de la Fifa. *“Il est ambitieux, oui. Il veut y arriver. Personnellement, j’avais déjà vu un changement de personnage quand il est devenu secrétaire général de l’UEFA”*, rappelle Patrick Blatter.

Des purges dans l’administration

Après sa victoire en février 2016, Infantino avait clamé son envie de *“restaurer l’image de la Fifa”*, une institution dont *“tout le monde doit être fier”*. En novembre, ses promesses sont synthétisées dans une feuille de route sobrement nommée *“Fifa 2.0”*. Dans le texte et dans les grandes lignes, le projet prévoit *“d’étendre efficacement le jeu, d’améliorer l’expérience footballistique des fans et des joueurs et de construire une institution plus solide”*. Ce qui veut un peu tout et ne rien dire. Quoi qu’il en soit, pour l’accompagner dans ses réformes, Infantino nomme la Sénégalaise Fatma Samoura, ancienne coordinatrice humanitaire de l’ONU, au poste de secrétaire générale. Une nomination qui fait largement débat. *“Elle ne connaît rien au foot, soupire un employé de la Fifa. C’est sa marionnette, elle lui doit tout et ce choix en dit long sur son management.”* En effet, la première année de l’ère Infantino est marquée par des méthodes pour le moins brutales. Dans les semaines qui suivent sa nomination, c’est près de 80 personnes qui sont licenciées, soit quasiment 20 % de l’administration, qui *“marche désormais au pas”*, selon une source en interne. Une purge qui s’explique, selon son ami François Carrard: *“Il y avait dans la maison un climat anti-Infantino longuement cultivé sous l’ère Blatter. Infantino représentait l’UEFA, donc le diable, et, comme souvent dans les régimes autoritaires, vous avez des gens dévoués corps et âmes à l’ancien chef qui veulent mettre des bâtons dans les roues du nouveau. Il a donc fallu faire des changements.”* Ainsi, des têtes importantes sont tombées. Comme celle d’Eva Pasquier, Suissesse d’origine slovaque, à l’aise dans toutes les langues slaves, dont le travail au *“développement du football”* a toujours été loué: virée avant les dernières fêtes de Noël sans ménagement en une heure sous les yeux de la sécurité. Il se dit que le nouveau shérif la trouvait trop influente... Idem pour Alexander Koch, impeccable depuis dix ans à la tête de la communication institutionnelle – un poste pour le moins primordial à la Fifa –, licencié en quelques minutes ou Tatjana Haenni, ex-internationale suisse et ancienne directrice du football féminin à la Fifa, remerciée début 2017. L’objectif de ce remaniement: mettre en place non seulement des secrétaires, des directeurs et des chefs de départements à sa botte, mais également une administration conciliante à son service à tous les échelons de la hiérarchie. Le rêve de nombreux hommes politiques, en somme.

A full-page photograph of Gianni Infantino, the FIFA president, walking down a wide staircase. He is dressed in a dark suit, a white shirt, and a black belt. The staircase's steps are decorated with large, illuminated text in various languages, including 'bienidos', 'жаловатъ', '화영', and 'مرحبا'. The background features a wall with a shimmering, mosaic-like pattern of gold and dark tiles. The lighting is dramatic, highlighting the man and the colorful steps.

“L’important
dans la vie, c’est
de changer de titre
tous les ans,
même si on reste
au même niveau”

Gianni Infantino

Les marches de la gloire.



Arrivée du Paris-Dakar.

“Bon, il est où Infantino? Je l’ai pas vu aujourd’hui, il doit être en train de préparer un sale coup”

Michel Platini, quand il était président de l’UEFA

L’histoire de Severin Podolak illustre bien le management brutal instauré par le boss. Chef du département voyages à la Fifa, ce dernier tique quand il se penche sur les frais de déplacements d’Infantino, plus particulièrement lors d’un voyage à Rome pour rencontrer le pape François en jet privé. Un jet prêté par des oligarques russes. *“Il y avait un conflit d’intérêt évident et un soupçon de corruption”*, glisse un collègue de Podolak. Comme le veut la procédure, ce dernier transmet donc un rapport au comité d’éthique. En privé, les remontrances de Fatma Samoura ne se font pas attendre. Quatre jours plus tard, Severin Podolak est convoqué par Marco Villiger, le secrétaire général adjoint, et licencié dans la foulée. Pendant la réunion, son adresse mail, son téléphone et son ordinateur sont déjà coupés et Podolak a deux petites heures pour vider son bureau le lendemain matin. C’était à l’été 2016. Depuis, Severin s’est mué en lanceur d’alertes. Comme son collègue, Christophe Schmidt, chef de bureau du secrétaire général, qui a lui aussi connu de drôles de mésaventures avec Marco Villiger. En mai dernier, ce dernier somme Schmidt de supprimer l’enregistrement du congrès de Mexico, selon les instructions du président. Sur cette bande, Gianni Infantino explique au Conseil de la Fifa que le contrat proposé par Domenico Scala, président du comité d’audit et de conformité de l’organisation, *“est une proposition insultante”*. Voici ses mots: *“Le montant est près de la moitié de ce que gagnait mon prédécesseur, à savoir 3,6 millions, sans bonus”*, s’agace-t-il. Un ancien

de la maison a eu accès à l’intégralité du fichier audio: *“Pendant quarante minutes, Infantino se demande comment il va pouvoir virer Scala avec l’aval du conseil de la Fifa.”* Une solution est trouvée: Infantino fait passer une réforme qui permet au conseil de la Fifa de nommer et de destituer les membres des commissions indépendantes comme bon lui semble. Pris pour cible, Scala démissionne sur une mise en garde: *“Il sera désormais possible d’entraver des enquêtes contre des membres à tout moment, en démettant de leur fonction les membres des commissions ou en s’assurant de leur approbation à travers la menace de les renvoyer.”*

Boban, Maradona et le mondial à 48

Après des débuts mouvementés sans état de grâce, le président de la Fifa se refait doucement la cerise. Notamment en vendant à tout bout de champ son projet de coupe du monde à 48. Comme ce mercredi 23 novembre 2016, lorsqu’il donne rendez-vous dans une salle de réunion de l’hôtel Pullman, à côté de l’aéroport Charles-de-Gaulle, pour une conférence de presse censée conclure le premier sommet exécutif du football de la Fifa. Assis à côté de Noël Le Graët, Infantino annonce, satisfait: *“Tout le monde est train de s’entendre sur une extension du nombre d’équipes, c’est en bonne voie.”* Tout le monde, c’est vite dit: la presse et une grande partie de l’opinion sont contre la mesure. Peu importe, le 10 janvier, le Conseil de la Fifa, réuni à Zurich, décide à l’unanimité d’adopter le principe

d'une coupe du monde à 48 pays dès l'édition 2026. Sans vrai débat, ni consultation ni discussion. C'est une victoire pour Infantino qui en avait fait un argument de campagne, notamment lors de ses voyages répétés en Afrique: *"Nous devons dessiner la coupe du monde du 21^e siècle. Le football ne se limite pas à l'Europe et à l'Amérique latine. Plus de pays pourront ainsi rêver"*, déclarait-il alors, avec un sens de la formule que Tonton Blatter, comme on l'appelait dans les pays africains, n'aurait pas renié. Dans le microcosme, personne n'est dupe. Un ancien membre de la Fifa, préposé aux programmes de développement: *"Infantino cherche à dire: 'regardez comme je suis généreux', mais il faut bien se pencher sur ce format avec seize groupes de trois pays. Les seize équipes européennes auront la garantie de ne pas jouer lors du premier tour, les sept équipes sud-américaines aussi. Les petits pays joueront donc deux matchs puis disparaîtront des phases finales. C'est une arnaque."* Même son ami Patrick Blatter compare la coupe du monde à 48 d'Infantino au fameux programme "Goal" de son prédécesseur: *"Il a compris ce qu'a toujours compris Blatter, à savoir 'un pays = une voix'. Il faut donc aller chercher les voix là où elles sont et se mettre les petits pays dans la poche."* Surtout, le pactole à redistribuer après un tel événement sera encore plus important, à hauteur de plusieurs millions de dollars. Fin politique, Infantino s'est entouré d'anciennes gloires pour faire le service après-vente de ses projets. Comme Zvonimir Boban, désormais secrétaire général adjoint de la Fifa. *"Boban est quand même un ultranationaliste croate qui ne sait pas utiliser un ordinateur"*, hallucine encore un collègue. Marco Van Basten, lui, est chargé de réfléchir à l'évolution du jeu. Pour l'heure, l'ancien buteur du Milan AC a proposé de supprimer le hors-jeu. Mais il y a pire. Dans les prochaines semaines, Infantino pourrait offrir un poste au sein de l'organisation à l'un des plus grands ennemis de Blatter: Diego Maradona. Pour quoi faire? Quelle importance! En réalité, Infantino adore *"être entouré d'anciens footballeurs. C'est son complexe d'ancien joueur médiocre"*, tacle un opposant sous couvert d'anonymat.

L'ombre de Mendes

En marge du congrès de la Fifa à Mexico en mai dernier, Infantino a tenu à organiser un match des légendes dans le mythique stade Azteca avec notamment Desailly, Cannavaro, Aimar, Puyol, Hierro et Eto'o, sous les ordres de José Mourinho. Ce qui pose par ailleurs la question de son étrange proximité avec le clan de Jorge Mendes, l'agent tout-puissant qui compte CR7 et l'entraîneur de Manchester United parmi ses clients et qui a l'oreille de Gianni. *"Lors de la présentation de son programme pour la présidence de la Fifa début février 2016 à Wembley, il y avait beaucoup de*

joueurs de la filière portugaise de Mendes. L'agent de Luis Figo, Miguel Macedo, un très proche de Mendes, a été recruté par la Fifa comme directeur des légendes", explique-t-on. Manière de dire qu'il existe certainement une meilleure façon de lutter contre les fonds d'investissements que de s'acoquiner avec leur chancre, Jorge Mendes. *"Ça a quand même coûté un million de francs suisses (presque autant d'euros) à organiser. Ça fait cher le match, simplement pour flatter son ego, surtout qu'il impose dans le même temps à la Fifa de se serrer la ceinture"*, ajoute un employé de l'organisation. Issa Hayatou (ancien dinosaure de la Fifa, proche de Blatter et ancien président de la confédération africaine) par exemple s'est plaint auprès de lui qu'on mangeait moins bien à la Fifa, c'est vous dire... L'ancien collaborateur de Platini complète: *"Être entouré de joueurs de renom lui permet de faire semblant de rendre le football aux footballeurs, c'est de la démagogie à peu de frais car ils sont incompetents et ne le remettent jamais en cause."* Le prochain match des légendes devrait se tenir au Bahreïn, là où se déroulera le 67^e congrès de la Fifa, en mai 2017. En attendant, il se murmure qu'Infantino aurait dans le viseur les deux présidents de la commission d'éthique, Cornel Borbély et Hans-Joachim Eckert, *"qui ne sont pas aux ordres"*. Ambiance... Ce qui fait dire à un proche de Platini, sur un ton laconique: *"Si Infantino arrive à mettre encore davantage l'organisation à sa botte au Bahreïn, il sera dans la même position qu'Erdogan en Turquie avec sa nouvelle constitution. Il n'existera plus d'opposition et il sera là pour trente ans."* Désormais, il s'agirait de se méfier du mec marrant qui anime le tirage au sort des coupes d'Europe. ● TOUTS

PROPOS RECUEILLIS PAR AM ET AP

"Il y avait à la FIFA un climat anti-Infantino longuement cultivé sous l'ère Blatter. Infantino représentait l'UEFA, donc le diable"

François Carrard, président de la commission de réformes de la FIFA en 2016.



ENTRETIEN

Avec Andrea Barzagli, et
Giorgio Chiellini, **Leonardo**

Bonucci est le troisième larron qui
compose l'autre BBC, celle de la Juve et
de la Nazionale. Considéré comme le
meilleur arrière central d'Italie, le
Bianconero rêve désormais du Ballon
d'or, histoire de redonner la parole à la
défense dans un pays qui avait un peu
perdu de vue ce que c'était. *Propos recueillis*

par Francesco Paolo Giordano, Undici / Photos: Panoramic,

PA Images/Iconsport et Insidefoto/Panoramic



“J’aime bien être Bonucci”



Toi qui es une référence mondiale à ton poste, tu peux nous dire comment on joue en défense aujourd'hui?

Le poste a évolué, c'est devenu plus complexe qu'auparavant. Un défenseur ne peut plus se contenter de marquer les attaquants adverses, on nous demande de jouer au ballon, de donner du sens au jeu, de participer à la possession du ballon, parce que les entraîneurs ont l'ambition d'aller de l'avant. Dans un certain sens, cette évolution a un peu fait disparaître des caractéristiques importantes telles que le marquage individuel ou la capacité à défendre sur des un contre un.

Justement, tu as été de ceux qui ont participé à cette évolution...

Le fait d'avoir été milieu de terrain m'a aidé à voir le jeu d'une manière différente. J'ai toujours accordé beaucoup d'importance à la relance, notamment aux passes qui permettent à l'équipe d'aller de l'avant. Pour avoir un temps d'avance sur les autres, il faut anticiper les actions dans sa tête. Tout part du cerveau: la verticalité, le jeu long, les ballons qui cassent les lignes... Avant de recevoir le ballon, il faut déjà que je sache ce que je veux en faire.

Est-ce que ton repositionnement en défense s'est fait de manière naturelle?

Ça n'a pas été évident. Au début, c'est même quelque chose qui m'a un peu irrité, mais avec le recul, je dois admettre que ça a été la meilleure chose qui me soit arrivée dans ma carrière. Je me souviens encore du jour où Perrone, l'entraîneur de Viterbese, m'a pris à part et m'a expliqué qu'il voulait me voir en



Après avoir marqué son penalty face à l'Allemagne, en quart de finale de l'Euro 2016.

défense: *“Écoute, tu as des grosses qualités, mais il faut que tu les utilises en tant que défenseur central. Tu as de l’élégance, du sang-froid, de la technique et une bonne science du placement. Selon moi, tu as tout pour devenir le nouveau Nesta.”*

C’était ton modèle? Quand j’ai commencé à jouer en défense, c’était mon exemple, oui: son élégance, sa constance et la propreté qui était la sienne dans chacune de ses actions. Je sais qu’en Italie, certains me comparent à Beckenbauer, mais c’est exagéré. Moi, j’aime bien être Bonucci. Je suis défenseur, mais je ne me fixe pas de limites sur le terrain. Au-delà de mes capacités techniques, c’est mon caractère qui donne une identité à mon style de jeu: j’aime les responsabilités, elles ne me font pas peur.

Cette assurance est devenue ta marque de fabrique. Cette volonté de toujours gagner, j’ai commencé à l’avoir lors de la première année de Conte sur le banc de la Juve. Je me souviens

d’une double erreur de ma part, à San Siro, qui avait permis au Milan AC de marquer un but. J’avais d’abord perdu la balle, avant de la dévier quelques secondes plus tard dans mes propres filets. Le dimanche d’après, j’étais sur le banc de touche. Ce jour-là, Barzagli s’est blessé au bout d’un quart d’heure. Lorsque je me suis levé du banc pour partir à l’échauffement, tout le stade a commencé à me siffler. J’ai toujours dû faire mes preuves. Quand je jouais en équipe de jeunes de l’Inter et qu’il y avait un joueur du groupe pro qui venait nous donner un coup de main, Bonucci était celui qu’on envoyait sur le banc de touche. C’est quelque chose que je ne comprenais pas. L’adversité, le fait d’avoir l’impression que l’on ne croit pas suffisamment en moi m’a forgé un caractère. Chaque fois que j’ai été remis en question, j’ai toujours fait en sorte d’être plus fort que les gens qui me critiquaient, de leur montrer que Bonucci méritait qu’on lui fasse confiance.

Tu es dur? Non. Dans la vie de tous les jours, je suis un gars plutôt tranquille. Mais sur le terrain, il m’arrive parfois d’être un peu excessif. C’est juste parce que je veux montrer mon envie de combattre. Ce Bonucci dur, c’est juste un masque.

Tu te vois comme un leader? Ce n’est pas toi qui le décides, ce sont les autres qui doivent t’accorder ce statut. Moi, je me contente juste de mettre à la disposition du groupe des valeurs telles que le sens du sacrifice, l’envie de combattre. C’est ce qui m’a permis de devenir un grand défenseur et une référence pour mes coéquipiers dans le vestiaire.

Ce statut, c’est aussi ce qui t’a poussé à refuser les offres des clubs anglais? C’est toujours plaisant de se savoir désiré, mais la Juve, c’est un choix de vie, le choix du cœur. Je voulais rester pour faire en sorte que le rêve de Champions League qu’on a commencé à faire en 2010 devienne un jour réalité.

Que manque-t-il à la Juve pour y parvenir? Un peu d’automatismes entre les joueurs. Cette saison, le groupe a beaucoup changé et il faut qu’on apprenne tous à se connaître davantage. Je suis sûr qu’avec le temps on aura des grandes satisfactions.

Quels objectifs t’es-tu fixés pour la suite de ta carrière? Je veux gagner la Champions League et le Ballon d’or, mais je sais que ça ne dépend pas uniquement de moi. Pour gagner, il faut avoir un peu de chance, et l’année dernière, contre le Bayern, c’est un peu ce qui nous a manqué. Je ne sais pas si la Juve remportera la Champions cette année, tout ce que je sais, c’est qu’on est une grande équipe et qu’on a envie de le démontrer sur le terrain.

Tu as un titre auquel tu es attaché plus qu’aux autres? Le plus beau, c’est toujours le premier. Je me souviens encore de l’envahissement du stade le jour où nous avons gagné à Trieste (en 2012, avec la Juventus, ndlr). Je n’avais pas envie de rentrer aux vestiaires, j’étais tellement enthousiaste que je suis allé à la rencontre des supporters pour fêter ça avec eux. J’ai retrouvé un peu ces sensations en remportant le dernier

“Si nous avons battu l’Allemagne, je suis persuadé que nous aurions remporté l’Euro 2016”

Bonucci et ses regrets

scudetto. Après un début de saison difficile, on s'est tous réunis pour se dire qu'on ne pouvait pas continuer à être aussi mauvais que ça. C'est là qu'on a mis en place une guerre des nerfs. Ça a été exténuant, mais il fallait qu'on fonctionne comme ça pour ne pas lâcher nos adversaires d'un centimètre. Ce titre-là, on l'a mérité, on a poussé jusqu'à la fin.

Tu te vois dans un autre championnat que le calcio?

La Premier League me fascine beaucoup. Quand je le peux, je regarde quelques matchs anglais, et pas seulement pour la qualité des joueurs qu'on peut y trouver. Je suis un sanguin et j'aime la passion qui émane de leurs tribunes remplies de monde. C'est pour ressentir ce genre de choses que je suis toujours le premier à sortir pour l'échauffement et le dernier à rentrer aux vestiaires.

À t'écouter, un départ pour l'Angleterre n'est pas totalement à exclure, d'autant que Guardiola n'arrête pas de t'adresser des louanges... Quand le meilleur entraîneur du monde dit de toi que tu es l'un de ses joueurs préférés, tu fais semblant de rien, mais tu as quand même le sourire aux lèvres. Ces éloges viennent confirmer mon importante progression, c'est toujours agréable.

Le fait d'avoir Barzagli et Chiellini à côté de toi aussi bien à la Juve qu'en sélection t'a permis de progresser plus vite? C'est en passant à trois défenseurs que la Juve a recommencé à gagner. Conte a trouvé la formule qui nous a permis d'exalter au mieux nos qualités, puis Allegri a perfectionné notre entente avec d'autres types de connaissances. J'ai de la chance de m'entraîner et d'avoir grandi avec deux grands champions comme Barzagli et Chiellini. Je leur ai tout volé avec les yeux. Andrea, dans le un contre un, c'est un phénomène. J'essaye de lui voler tout ce qu'il fait dans ces phases de jeu, parce qu'à ce niveau-là je suis encore perfectible.

Que se passe-t-il pour toi quand ils ne sont pas là? Quand je joue avec des jeunes ou avec des coéquipiers qui ne sont pas toujours titulaires, je me sens encore plus responsable de ce que je fais. Il est évident que lorsque je joue avec Benatia, qui est un très bon défenseur, il n'y a pas la même entente que lorsque je le fais avec des joueurs comme Chiellini et Barzagli, que je connais par cœur.

Quel regard tu portes sur l'italianité de la BBC?

On partage des valeurs importantes, comme le sentiment d'appartenance, le sens du sacrifice, l'humilité et l'attention portée aux détails. Celui qui vient de l'étranger a une autre culture. Le fait que la Juve s'appuie sur un noyau dur italien est une très bonne chose. C'est même très important.

Ce noyau dur, c'est justement ce qui a permis à la Nazionale de faire un bon Euro. Quels souvenirs gardes-tu de cette compétition?

La plus grande tristesse n'est pas d'avoir été éliminés, mais d'avoir abandonné l'hôtel et les coéquipiers, parce qu'on avait réussi à créer quelque chose de magique. Une osmose qui nous a permis de battre l'Espagne, la Belgique et de mettre en difficulté l'Allemagne. Si nous les avions battus, je suis persuadé que nous aurions remporté cet Euro, parce que le groupe n'a jamais été aussi uni que lors de cette compétition.

Contre l'Allemagne, tu as égalisé sur penalty.

Comment se fait-il que ce soit toi qui t'en sois chargé ce jour-là? Quand l'arbitre a sifflé, je suis tout de suite allé chercher le ballon. Florenzi est venu me dire: *"Conte a dit que c'était moi qui les tirais."* Pellè aussi voulait s'en charger, mais j'ai dit non, non et non. Avant ce match, je n'avais jamais tiré de penalty dans le temps réglementaire, mais j'avais la conviction, à ce moment-là, que la balle allait finir dans les filets. Je savais parfaitement que Neuer n'avait pas étudié ma manière de tirer, donc je me suis

“Avant ce match contre l'Allemagne, je n'avais jamais tiré de penalty dans le temps réglementaire, mais j'avais la conviction, à ce moment-là, que la balle allait finir dans les filets. Avec ce penalty, les gens ont réellement compris qui était Bonucci”

Bonucci, intuitif

contenté de garder un visage fermé pour ne pas lui donner la moindre piste. Avec ce penalty, les gens ont réellement compris qui était Bonucci.

Qu'est-ce que ça représente de jouer pour la Nazionale? Je sais qu'on m'a critiqué dans ma manière de défendre ce maillot. Certains ont dit de moi que j'étais antipathique et arrogant, mais lorsque les choses sérieuses ont commencé, les supporters napolitains, romains et milanais ont arrêté de m'insulter. Après les matchs, mes amis me disaient qu'ils étaient enchantés de nous voir reprendre l'hymne national avec autant de conviction. Ils me disaient: *"Si vous aviez perdu 5-0, ça n'aurait pas été grave. Vous voir chanter avec autant d'envie et de grinta, ça nous suffisait."*

● PAR FPG



Un peu humiliant d'être remplacé par un zèbre.

Fiche **LEONARDO BONUCCI**

né le 1^{er} mai 1987
à Viterbe, Italie
1,90 m, 85 kilos

Défenseur

Clubs: Inter Milan (2006), Trévise (2007-2009), Pise (2009), AS Bari (2009-2010), Juventus Turin (depuis 2010)

Palmarès: champion d'Italie (2006, 2012, 2013, 2014, 2015, 2016), coupe d'Italie (2015, 2016), supercoupe d'Italie (2012, 2013, 2015),

International italien
67 sélections, 4 buts





Il y a un quart de siècle, cinq Japonais décident que leur pays n'a plus le droit de perdre contre la Corée du Sud. Réunis en petit comité, ils dressent les contours de la **J-League**, le championnat professionnel actuel. Retour sur la genèse d'une compétition qui a vu défiler des pionniers tels que Franck Durix, Gérard Passi, Dragan Stojkovic ou Arsène Wenger.

Par Gino Delmas, au Japon,

et Nicolas Tucha / Photos: Iconsport, DR et

Picture-Alliance/Dppi,

L'EMPIRE DU FOOTBALL LEVANT



Le Club Dorothée peut dire merci à Kazu Miura. Sans lui, il n'y aurait sans doute jamais eu de Mark Landers, de tir de l'aigle ou de catapulte infernale. L'homme qui a inspiré le manga *Olive et Tom* (*Captain Tsubasa*, en VO) aurait très bien pu se contenter de cette postérité jusqu'à la fin de ses jours. Mais non. En 1990, le Japonais formé au Brésil rentre au pays avec la mission de convertir définitivement ses compatriotes aux joies du football. Le vrai, cette fois, celui qui se joue en chair et en os. C'est donc en costume beige, cravate pourpre et brushing soigné que l'ancien joueur de Palmeiras et de Santos annonce face à plusieurs rangées de journalistes qu'il vient de s'engager pour le Verdy Kawasaki. *"Kazu a incarné le lancement de la J-League. Il est venu de lui-même quand il a su qu'une ligue professionnelle se mettait en place"*, assure Saburo Kawabuchi, l'ancien président de la ligue puis de la fédération nipponne. L'octogénaire n'est pas du genre à tirer la couverture à lui. Pourtant il pourrait, puisqu'il fait partie des cinq kamikazes – Shunichiro Okano, Junji Ogura, Kozo Kinomoto, Daini Kuniya et lui-même – à avoir réformé le championnat japonais à une époque où le ballon rond ne représentait pas grand-chose. Voir quasiment rien du tout.

Godzilla et la bulle économique

À l'instar de l'invention du personnage de Godzilla, allégorie des bombes atomiques larguées par les Américains sur Hiroshima et Nagasaki durant la Seconde Guerre mondiale, le projet de J-League est enclenché après une énième défaite traumatique de l'équipe nationale contre la Corée du sud, l'éternel ennemi, en éliminatoires pour les JO de Séoul. *"On est partis du constat que les Coréens avaient un championnat professionnel depuis 1983. On s'est donc mis en tête de développer le nôtre sur un modèle similaire"*, explique Kawabuchi. À l'époque, l'idée de professionnaliser le football dans un pays où il est considéré comme un sport mineur est loin d'être une mince affaire. D'autant que

Kawabuchi sait qu'il ne peut pas compter sur l'aide de la Japan Soccer League (JSL), l'organisme qui gère alors une compétition dont les clubs sont la propriété de grands groupes du pays comme Mitsubishi. Agacé par l'immobilisme de ce lobby industriel qui considère que le football est juste un bon moyen de remonter le moral et la condition physique de ses employés, le promoteur tape directement au sommet de la pyramide du foot japonais, la JFA. Bingo! Les pontes de la Japan Football Association – la fédération – sont enthousiastes à l'idée de mener à bien une révolution de fond en comble, et les clubs n'ont d'autre choix que de suivre le mouvement. Il était temps: le football local est alors dans un état de délabrement quasi complet. *"Le sport majeur était le base-ball. Nous, on était juste le parent pauvre du sport japonais: personne ne venait au stade et on partageait les terrains avec d'autres disciplines comme l'athlétisme. Du coup, même nos pelouses étaient dans un sale état"*, resitue Hiromi Hara, l'actuel DTN du football nippon, qui a vécu en tant que joueur les dernières années d'un football d'entreprise

dénué de toute stratégie marketing. *"Il n'y avait pas de retransmissions télévisées, donc les gens ne croyaient pas au potentiel d'une telle ligue et pensaient perdre de l'argent"*, rembobine Kawabuchi, dont les intérêts et ceux de son équipe vont finalement concorder avec le sens de l'histoire et la bulle économique du pays en 1990. Kawabuchi, encore: *"Les régions ont commencé à faire pression sur les entreprises, elles se sont dit que la présence d'un club de football professionnel dynamiserait leur territoire et plairait à la population."*

Stojkovic, Lineker et le Pelé blanc

Enfin soutenus, les pères fondateurs rédigent le cahier des charges de la future J-League. Chaque club désireux de s'y affilier doit impérativement disposer d'un stade de 15 000 places avec éclairage nocturne – *"C'était essentiel de pouvoir regarder du foot la nuit, explique Kawabuchi. Les gens travaillent tard ici, donc il fallait diffuser le soir"* –, au moins quinze joueurs professionnels, un entraîneur diplômé, le rattachement à une ville et non à



Dragan Stojkovic.

.....

“À l’époque, le sport majeur était le baseball. On était le parent pauvre du sport japonais: personne ne venait au stade et on partageait les terrains avec d’autres disciplines”

Hiromi Hara, actuel DTN du football nippon



Sauvez Passi.

“Je suis allé chez Toyota, j’ai payé ma voiture mais on me dit que je dois attendre un mois et demi pour l’avoir. Le problème, c’était la place de parking: tant qu’on ne m’en avait pas trouvé une, on ne me livrait pas”

Gérald Passi, ancien joueur du Nagoya Grampus Eight

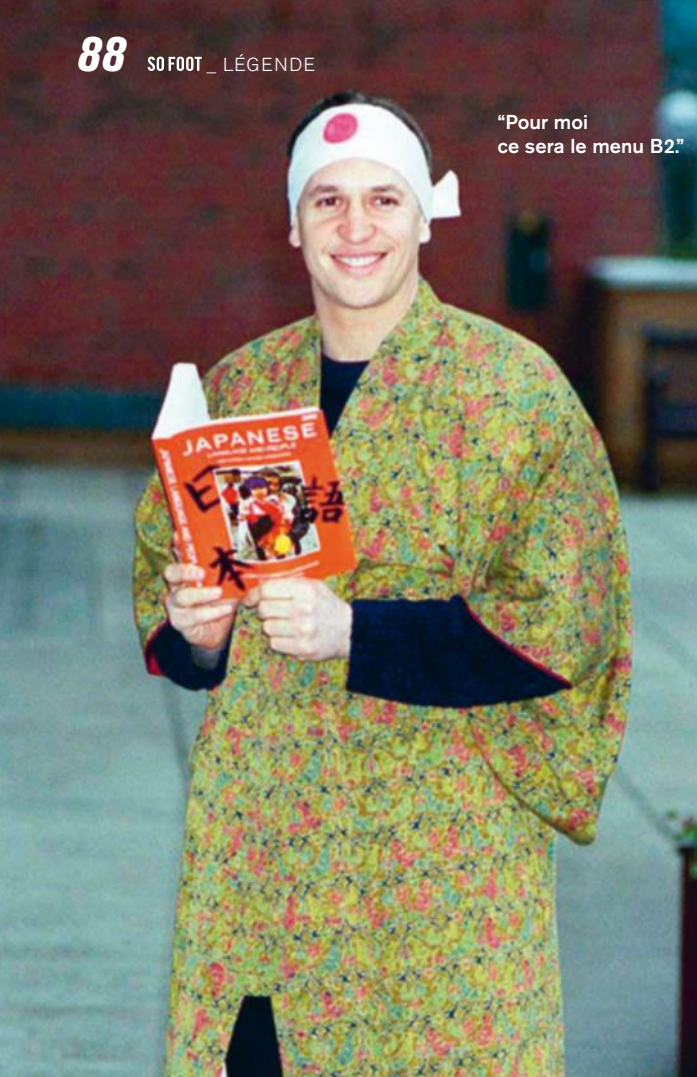
une province, une autonomie totale vis-à-vis des entreprises, un centre de formation, des équipes jusqu’aux U12 et, enfin, un budget plancher de 1,5 million de dollars. Le ticket d’entrée a de quoi effrayer les prétendants, mais vingt dossiers arrivent tout de même sur le bureau des promoteurs. Il ne pourra en rester que dix pour la première édition prévue à partir de mai 1993, alors il faut trancher dans le vif, quitte à imposer des conditions irréalistes. Kashima, une ville de 45 000 habitants située à l’est de Tokyo, en sait quelque chose. “Sumitomo Kinzoku, l’énorme entreprise qui possédait le club de foot, y employait 20 000 personnes à elle seule, alors ramener 15 000 personnes au stade dans cette ville de campagne était un vrai défi et, au fond de moi, je pensais que cela ne se ferait pas”, explique aujourd’hui Kawabuchi. Mais plutôt que de dire les choses crûment, le promoteur essaie de pousser ses interlocuteurs à abandonner d’eux-mêmes. “Je leur ai dit: ‘Faites un stade avec un toit, et vous en serez!’ Tous les grands actionnaires étaient prêts à se retirer sauf le maire, qui s’est engagé personnellement à construire cette fameuse enceinte couverte.” Finalement,

ce défi architectural signe l’acte fondateur des Kashima Antlers. Le fait que le nom du club le plus titré de l’histoire de la J-League ne sonne pas vraiment japonais est tout sauf un hasard. “À l’époque, les dirigeants ont misé sur un développement économique à l’américaine”, se souvient Daisuke Nakanishi, anciennement en charge de la promotion d’un championnat dont il est devenu le directeur général. Outre le fait d’imposer des noms, des logos et des couleurs volontairement criardes à ses franchises (Yokohama Marinos, Urawa Red Diamonds, etc.), la J-League s’inspire de la NBA et de la NFL, et centralise dans ses bureaux tout ce qui concerne la communication des clubs et les recettes des droits télé. Pour s’assurer de la visibilité, les promoteurs décident même, dans un premier temps, de céder gratuitement l’intégralité de ces droits à qui veut bien diffuser les matches. “L’enjeu n’était pas alors de faire de l’argent, mais de populariser le foot”, précise Nakanishi. Pour rendre la chose plus télégénique, encore faut-il remplir les stades de stars. Kazu Miura supervise le casting en personne. Fort de son expérience au Brésil, le joueur du Verdy Kawasaki se mue en VRP de luxe de la

J-League en ouvrant son carnet d’adresses à toutes les équipes du championnat. “Quand il a vu l’engouement que soulevait le projet, il s’est dit que ce serait bien que d’autres stars étrangères nous rejoignent, explique Kawabuchi. C’est comme ça qu’il a convaincu le président des Kashima Antlers de prendre Zico en tant qu’entraîneur-joueur.” À l’époque, la venue du Pelé blanc au pays des samouraïs provoque un appel d’air important, d’autant que le Moyen-Orient n’est pas encore le

Kazu Miura.



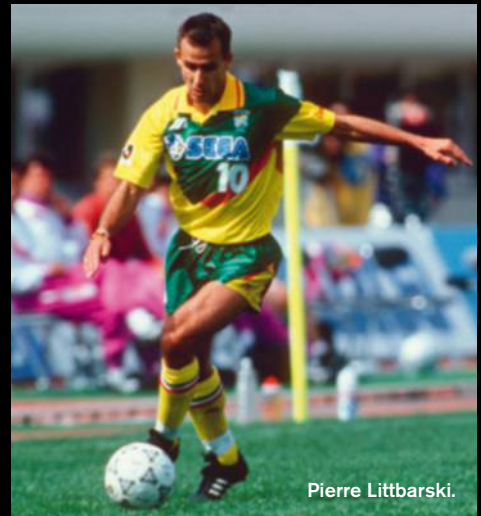


“Pour moi
ce sera le menu B2.”

“C’était essentiel de pouvoir regarder du foot la nuit. Les gens travaillent tard ici, donc il fallait diffuser le soir”

Saburo Kawabuchi, fondateur et ancien président de la J-League

deviennent l’équivalent des plus grandes célébrités nationales. Leur vie privée est étalée au grand jour par des paparazzis qui les suivent partout, quand il ne s’agit pas d’accord entre un club et une chaîne privée pour une couverture vingt-quatre heures sur vingt-quatre... “Lorsque Hidetoshi Nakata a signé à Pérouse puis à la Roma, il y avait une dizaine de journalistes qui le suivait à plein temps pour raconter sa vie, raconte Philippe Troussier, sélectionneur du Japon lors du mondial 2002. Du mardi au dimanche, il y avait une tonne de sujets pour expliquer entre autres qu’il avait joué un cinq contre cinq à l’entraînement, que le score était de 12 à 8...” Un



Pierre Littbarski.

cimetière des éléphants des footballeurs. Résultat, Gary Lineker, le Serbe Dragan “Pixie” Stojkovic, Pierre Littbarski, Toto Schillaci ou l’Argentin Ramon Diaz se laissent séduire par l’idée de cachetonner dans un championnat où les matchs nuls sont alors incompatibles avec les mœurs locales. “Les premières années, toutes les rencontres désignaient un vainqueur, soit dans le temps réglementaire, soit en prolongations, soit aux tirs au but. Avec un nombre de points différents, trois pour une victoire en 90 minutes, deux pour une victoire au terme des 120 minutes, et un seul pour une victoire après une séance de penaltys”, sourit Kawabuchi. Le Sayonara Goal est un succès et finit alors d’asseoir la médiatisation d’un championnat en plein boom. “Sur l’année 1993, il y avait trois ‘J’ qui cartonnaient au Japon, explique Nakanishi. Le film Jurassic Park, le Julianna, un club disco huppé dans le quartier de Roppongi, et la J-League.”

Les fiches de paie dans la presse

Pour les joueurs japonais, cette transition brutale vers le foot business ne se fait pas sans mal. “D’un seul coup, on est passés d’un stade vide à un stade plein, d’une couverture médiatique inexistante à une attention excessive”, se souvient Hara. Ce dernier prend d’ailleurs le revers de la médaille en pleine gueule avec son équipe des Urawa Red Diamonds, alors en difficulté sur le pré. “Du temps des équipes d’entreprises, si tu jouais mal, tout le monde s’en foutait. Là, au moindre faux pas, on te balançait à la figure le montant de ta fiche de paie, car c’était partout dans la presse...” De sportifs obscurs, les footballeurs

grand n’importe quoi pas toujours compatible avec le très haut niveau. “Certains ont pris la grosse tête et se sont mis à fréquenter des stars du milieu de la chanson ou de la télé. Cela a posé problème, parce que manger et boire le soir ne cadre pas vraiment avec l’hygiène qu’un pro doit avoir”, glisse Hara. Les locaux ne sont pas les seuls à expérimenter le choc culturel. Pour les étrangers qui débarquent au pays du Soleil-Levant, comme Gérard Passi, rien n’est facile non plus. L’ancien joueur français du Nagoya Grampus Eight se souvient notamment de sa mésaventure chez un concessionnaire automobile: “Je suis allé chez Toyota, j’ai payé ma voiture mais on m’a dit que je devais attendre un mois et demi pour l’avoir. Le problème n’était pas la voiture en elle-même mais la place de parking. Tant qu’on ne m’en avait pas trouvé une, on ne me livrait pas.” Logique.

Le passage éclair de Wenger

C’est sur le rectangle vert que le fossé culturel est le plus grand entre des joueurs japonais trop disciplinés et dénués de vice et des vedettes étrangères qui les inhibent. En bon Serbe, le génial Dragan Stojkovic avoue ainsi qu’il n’a jamais rien fait pour débarrasser les joueurs locaux de leur complexe d’infériorité. “J’ai passé beaucoup de temps à expliquer à mes coéquipiers comment jouer avec moi. ‘Ne me regardez pas, courez, c’est tout. Je peux vous faire une passe n’importe où.’ Eux, ils me disaient: ‘Ouais, mais on ne sait pas ce que tu peux faire.’ Je leur répondais: ‘Je peux tout faire, je vous dis!’ Mais ils me regardaient et je voyais bien qu’ils ne pigeaient rien à ce

que je leur expliquais.” Pour contrôler les insolents egos comme celui de “Pixie”, resté dans les annales de la J-League pour avoir brandi un rouge à l’arbitre qui l’avait exclu lors de son premier match au Japon, les dirigeants nippons font rapidement appel aux services de techniciens de renom. C’est ainsi qu’Arsène Wenger prend la tête du Nagoya Grampus Eight en janvier 1995. Un club qu’il transforme en véritable machine de guerre avant de rejoindre Arsenal en 1996. Au plus grand dam de Daisuke Nakanishi: “Ça nous a fait mal de le voir partir aussi vite. Si le Japon ne s’était pas qualifié pour le mondial 1998, on peut même dire que le départ de Wenger nous aurait été fatal.” Si la J-League a depuis digéré le départ de l’Alsacien et permis à Dragan Stojkovic d’avoir une rue de Nagoya à son nom, elle est rentrée dans le rang économiquement et ne peut plus lutter avec les cadors européens et chinois sur un marché des transferts qui a explosé. Malgré tout, Saburo Kawabuchi est plutôt satisfait du bilan de l’œuvre de sa vie. “J’avais dit qu’il faudrait cent ans pour avoir une cinquantaine de clubs pros répartis dans tous les départements du pays. On y est arrivés au bout de seulement vingt-trois ans. Mais sur le plan footballistique, je suis un peu déçu du niveau, je pensais que l’on progresserait plus vite, il y a encore beaucoup de marge.” Ce n’est pas Kazu Miura qui dira le contraire. Pour sa trente-deuxième saison en tant que professionnel, la légende japonaise vient de battre, à 50 ans et 7 jours, le record de longévité du Ballon d’or anglais Stanley Matthews. Plus fort que Godzilla, assurément. ● TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR NJ ET GD SAUF STOJKOVIC, PAR RONAN BOSCHER

abonnement

Allez voir l'ensemble de nos offres
et achetez les anciens numéros sur

abo.sofoot.com



offre 100% digitale
valable dans le monde entier

- ☐ 1 an = **25€**
☐ 6 mois = **13€**
☐ 3 mois = **7€**

☐ Je m'abonne au tarif exceptionnel
de **39 euros** au lieu de 45 euros
et je reçois **SO FOOT** tous les mois
(10 numéros).

= **39€**

+ Le DVD *Le Miracle de Berne* offert
dans la limite des stocks disponibles



SO FOOT et www.lesvoyagesenballon.fr
vous proposent en exclu un abonnement

☐ 1 an* + 1 Maillot
de la marque TOFFS**
= **80€**

- ☐ S
☐ M
☐ L
☐ XL

Choisissez votre taille
(maillot PSG taille grand)

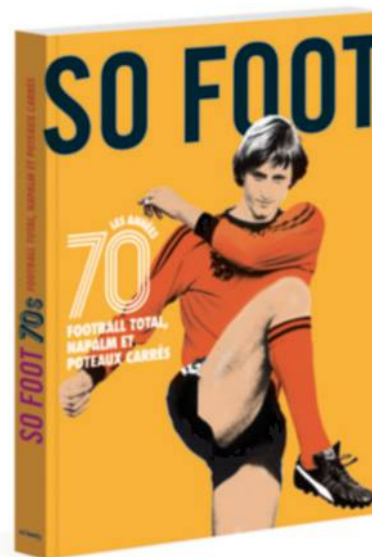


☐
Paris SG 1981



☐
Naples 1987

Maillots disponibles sous cinq semaines maximum dès réception de commande



☐ 1 an* + Beau livre
Les années 70
= **65€**

* Un an = 10 numéros **Dans la limite des stocks disponibles, en France métropolitaine uniquement

Nom	Prénom
Adresse	
Code postal	Ville
Email	Téléphone

Les offres Maillot et Beau livre ne sont valables que jusqu'au 15 avril 2017.

Les informations recueillies sont nécessaires pour la mise en place et le suivi de votre abonnement. Elles font l'objet d'un traitement informatisé et sont destinées au service abonnement de SoFoot/SoPress. Sauf opposition de votre part à exercer auprès de SoPress comme indiqué ci-dessous, elles pourront être utilisées à des fins de prospection et/ou cédées à des tiers. Vous disposez d'un droit d'opposition, d'accès, de modification, de rectification, et de suppression des données vous concernant (loi "Informatique et Libertés" du 6 janvier 1978) que vous pouvez exercer auprès de SoPress, 9 rue de la Croix-Faubin 75011 Paris ou abonnement@sofoot.com

À découper ou à photocopier, et à renvoyer avec votre règlement à l'ordre de SOPRESS à : **SO FOOT, service abonnement, 9 rue de la Croix-Faubin 75011 Paris**

La bibliothèque du football

Newcastle, son St James' Park, les célébrations d'Alan Shearer, les frasques de Paul Gascoigne, sa Toon Army, ses délégations de joueurs français... et sa librairie. Ouvert en 2003, le **Back Page** fait office de lieu de passage obligé pour tous les fans de ballon rond venus du monde entier.

Visite guidée du temple de la culture footballistique. *Par Christophe-Cecil Garnier.*

à Newcastle upon Tyne (Angleterre) / Photos: Renaud Bouchez



Scène de ménage devant la vitrine du *Back Page*, au 56 de la rue St Andrews, au cœur du quartier de Chinatown de Newcastle. Monsieur, un Anglais au crâne glabre et à l'accent à couper au couteau, enjoint sa femme de rentrer dans la boutique. Mais madame ne semble pas vraiment tentée. Au bout de longues secondes, il retourne la situation en sa faveur, monte les deux marches, ouvre la porte et lance un "come on" à sa compagne qui se décide finalement à le suivre. Ce qu'elle ne sait pas encore, c'est qu'elle risque d'y passer au mieux dix minutes, un quart d'heure. Au pire, plusieurs heures. Pour cause: le *Back Page*, répertorié par *TripAdvisor* comme l'un des meilleurs endroits pour faire du shopping à Newcastle, est sans doute l'une des plus grandes -si ce n'est la plus grande- librairies consacrées au football du monde.

"C'est un endroit comme il n'y en a nulle part ailleurs. C'est comme la caverne aux merveilles d'Aladdin"

Phil, vendeur au *Back Page*

"Dans les autres librairies de sports, vous aurez peut-être cinquante livres sur le football", se vante Mick Edmondson, le propriétaire quinquagénaire aux dents du bonheur. Dans les allées, les yeux d'un client s'illuminent littéralement: "Là-dedans, on est comme un gamin dans un magasin de bonbons." Outre des bouquins, les visiteurs peuvent repartir les bras chargés de DVD, de jeux type Subbuteo, de fioles de whisky aux couleurs de nombreux clubs ou de t-shirt à messages pour chamber Sunderland, l'ennemi local. "C'est un

endroit comme il n'y en a nulle part ailleurs, estime Phil, qui a rejoint l'équipe il y a quelques mois. C'est comme la caverne aux merveilles d'Aladdin."

Une caverne dont les murs sont tapissés des citations du légendaire Bryan Robson

et les plafonds recouverts de photos de célèbres joueurs novocastris. Si le *Back Page* est aussi prisé des connaisseurs de foot, c'est aussi pour son impressionnante collection de programmes de matches, une tradition outre-Manche. "Je ne

sais pas combien on en a. Je parie que c'est proche du million", se marre un employé. "On a des milliers de programmes de matches. Je les achète à chaque fois que j'en trouve et je ne sais pas quoi en faire, surenchérit son patron. Ils sont classés par adversaires et par année. Si quelqu'un se pointe, je peux lui trouver le programme de match le plus proche de sa date

Demandez le programme!

À l'intérieur, sur 180 mètres carrés et deux étages, les clients se baladent entre plus de 4000 références de livres sur la plupart des équipes britanniques et des dizaines de clubs étrangers, d'Aberdeen à York City, en passant par Ashington, Barcelone, Gretna ou Halifax.





NEWCASTLE



Signed



de naissance. On fait beaucoup de cadeaux comme ça.” Des bouts de papiers qui vont de quelques pounds à 2500 livres sterling pour le match européen de Newcastle contre les Hongrois de Pecs Dozsa, en 1970.

Le repaire du “Général”

Dave, lunettes carrées et teint rougi, tient l'accueil du *Back Page* depuis bientôt cinq ans, mais il peut dérouler des kilomètres d'anecdotes à longueur de journée si personne ne l'arrête. “Un jour, on a retrouvé un programme du *Greenock Morton*, un club écossais de deuxième division. Tous nos programmes ont un sticker dans le coin gauche pour donner l'année et son prix. Celui-là n'avait rien. Donc on écrit le prix à la main et cinq minutes plus tard, un jeune fan

de *Greenock Morton* rentre et nous dit que ça fait des années qu'il cherche ce programme. Il venait d'Écosse juste pour la journée, et il tombe dessus parmi les milliers qu'on a en stock!” Une autre? Récemment, un Gallois est entré dans la boutique: “C'était un grand fan de Newcastle qui venait de découvrir que son grand oncle était Billy Foulkes, qui avait joué pour nous en 1952 et avait été aligné en finale de la Cup aux côtés du défenseur Jackie Milburn. Il est venu pour retrouver des choses sur cet oncle. On avait de vieilles photos de lui qu'il a achetées et quelques programmes de matches. Ce genre de choses arrive

tout le temps.” À l'image d'un pub de quartier, le *Back Page* est aussi un repaire d'habités. Ancien hooligan, Mark, alias “Le Général”, y traîne ses guêtres cinq jours par semaine en moyenne, afin de documenter le livre sur les hools de Newcastle qu'il projette d'écrire. “On a beaucoup d'autres clients qu'on commence à connaître, estime Dave. On a un gars qui

vient chaque année de Londres. Il prend un train dans la matinée, passe cinq heures chez nous. Puis, il dort dans un hôtel et refait cinq heures ici avant de rentrer chez lui. Il ne va nulle part ailleurs à Newcastle.” Les visiteurs viennent de toute la planète, de Scandinavie, d'Allemagne ou d'Australie, pour faire ce que Mick présente comme un pèlerinage. “Cet endroit n'existe nulle part ailleurs, fanfaronne-t-il, engoncé dans son polo vert siglé *Back Page*. Les gens nous disent souvent qu'ils pourraient passer

“On a un gars qui vient chaque année de Londres. Il prend un train dans la matinée, passe cinq heures chez nous. Puis, il dort dans un hôtel et refait cinq heures ici avant de rentrer chez lui. Il ne va nulle part ailleurs à Newcastle”

Dave, employé de la librairie

leur vie ici. Nous, c'est exactement ce qu'on fait! J'ai créé mon job de rêve en réalité.” Et pour Mick Edmondson, qui a inauguré un deuxième *Back Page* en septembre dernier au Metrocentre de Newcastle, le plus grand centre commercial du Royaume-Uni, ça fait déjà treize ans que ça dure.

Une ancienne herboristerie asiatique

Le *Back Page* ouvre le 28 novembre 2003. Ancien capitaine de Newcastle de ses neuf à seize piges et coéquipier de Paul Gascoigne, Mick a rapidement dû mettre fin à ses ambitions de professionnalisme. Mais il avait un plan B. “J'ai toujours voulu avoir un magasin comme ça. C'est un rêve de gosse. Il y avait une boutique dans Londres qui s'appelait Sports Pages. Elle a fermé depuis, explique le maître des lieux. On m'avait proposé d'ouvrir un truc pareil à Newcastle mais ça m'emmerdait. Moi j'avais le rêve d'avoir le mien et d'en faire plus qu'une librairie.” Malheureusement, il galère pour trouver des locaux et donner corps à son projet. “Un jour, mon cousin m'appelle, me dit qu'il arrive de Cambridge et qu'il veut se prendre une pinte. Ça faisait des années que je ne l'avais pas vu”, pose-t-il. Les deux larrons se retrouvent, enquillent les verres puis décident d'aller manger chinois. À Chinatown, Mick et son cousin passent devant une herboristerie





Sideboob.

asiatique en vente. Le coup de foudre est immédiat: *“C’est le destin! Je ne l’aurais jamais vu sinon!”* À l’époque, Mick, connu sous le nom de “Mad Mick”, travaille comme DJ au *Beyond*, un pub à deux minutes de sa librairie. Il mixe alors six nuits par semaine et bosse au *Back Page* la journée. *“C’était super dur. Je lâchais les platines à deux heures du matin. Je me couchais à trois heures et je reprenais au magasin à dix heures. Mais tout a été créé à partir de rien. Et Dieu seul sait combien de trucs il y a maintenant dans ce magasin!”*

De l’eau a coulé sous les ponts et le *Back Page* est devenu un véritable temple de la culture geordie –le surnom donné aux gens de la région– et de Newcastle United. Une chapelle qui regorge de pépites telles que ce maillot de Gary Speed ou ce manteau en cuir frappé de la Newcastle Brown Ale. À l’époque, cette marque

de bière brune, la plus vendue en bouteille en Grande-Bretagne, avait proposé un prototype aux couleurs de l’équipe des Magpies, que le club avait refusé. *“C’est donc le seul exemplaire au monde. C’est ignoble à regarder mais c’est un truc de collection”*, raconte Dave. Mieux, il suffit de marcher trois cent mètres pour arriver au stade de la Toon Army, St James’ Park. Un argument marketing imparable et l’endroit parfait pour Dave: *“C’est l’une des dernières enceintes d’Angleterre à se trouver encore dans le centre de la ville. Si vous êtes à côté d’un terrain loin du centre, vous n’avez aucun touriste en semaine.”* Les jours de match à St James’ Park, le *Back Page* est ainsi habituellement noir de monde. Dave pointe l’étal à trois mètres

“Paul Gascoigne est venu plusieurs fois pour acheter des trucs pour son chien...”

Mick, le propriétaire des lieux

où il prend les t-shirts: *“Tu vois le coin là-bas? Lorsque Newcastle joue à domicile, il y a tellement de monde que si je dois aller chercher quelque chose et revenir, j’en ai pour dix minutes. On ne peut pas bouger!”* Phil, le jeune vendeur à la barbe rousse parfaitement taillée, fait partie des fans qui s’agglutinent dans cette “institution”, entre deux pintes au *Strawberry Pub*: *“C’est comme un rituel d’avant-match pour moi. Si vous êtes un fan de Newcastle, vous devez aller au Back Page.”* Mission réussie pour Mick Edmondson: Aujourd’hui, sa librairie fait partie intégrante du quotidien des supporters d’un club qui aspire à retrouver l’élite rapidement avec Rafa Benitez. D’ailleurs, depuis 2004, le boss et son équipe organisent des déplacements pour les familles et les fans via son *Back Page Travel Club*. Cette année, il compte 13 000 membres. *“La police de Newcastle nous conseille auprès des gens en disant qu’on est les plus sûrs”*, se félicite Mick, qui a affrété jusqu’à 28 cars pour les besoins d’une demi-finale de Cup à Cardiff en 2005 contre Manchester United, perdue 4-1.

Un fantôme et Ben Arfa

Il n’y a pas que les fans qui déambulent dans les rayons du *Back Page*. L’échoppe accueille également de nombreuses célébrités, comme en témoigne une colonne de photos. Parmi les plus connus, des vedettes du club comme Jack Charlton, Lee Clark ou Paul Gascoigne. Ce dernier serait même venu plusieurs fois *“acheter des trucs pour son chien”*. Mais aussi des noms plus récents, tels Moussa Sissoko ou Hatem Ben Arfa, un client récurrent. *“Il adorait le magasin”*, appuie Mick. Au point de vouloir y organiser une rencontre avec des fans de

Newcastle. Problème, son club planifie le même jour une séance de dédicaces ailleurs. *“Il nous a dit qu’il maintenait son événement parce que ce n’était pas à la même heure”* poursuit Mick. Finalement, en froid avec son entraîneur de l’époque, Alan Pardew, Ben Arfa n’est pas convié... *“La rumeur a commencé à courir qu’on accueillait sa contre-journée, alors que c’était juste une coïncidence. On en a parlé*

partout: sur les télévisions nationales, les radios. On a donc annulé”, regrette encore Mick. Mais le visiteur le plus célèbre n’a pas la chance d’avoir sa photo sur les murs du *Back Page*. Pour cause, *“On pense que cet endroit est habité par un fantôme. Un fantôme sympa*, indique Dave. *Notre sous-sol est juste à côté du cimetière de l’église St Andrews. Et il y a quelque chose ici.”* Mick et Dave sont même persuadés d’avoir déjà vu des tableaux bouger tout seuls. En même temps, quand on ose vendre des mocassins avec des logos de Newcastle United brodés dessus, on s’expose à la colère des esprits. ● TOUTS PROPOS

RECUEILLIS PAR CCG

HISTOIRE VRAIE

Les flammes d'Eindhoven

Le 29 septembre 1971, le **Hallescher FC Chemie**, modeste club est-allemand, s'apprête à tenter l'exploit de battre le PSV Eindhoven en coupe de l'UEFA. Mais la rencontre n'aura jamais lieu: la veille du match retour, l'hôtel des joueurs du HFC est réduit en cendres.



"N'insistez pas. J'ai déjà raconté cette histoire des dizaines de fois et c'est à chaque fois très difficile pour moi de me souvenir de tout ça. Je ne veux plus en parler." À 76 ans, Klaus Urbanczyk, ancien international est-allemand, aimerait qu'on le sollicite pour autre chose que le souvenir de la nuit du 28 septembre 1971, lorsqu'il a échappé à la mort dans un terrible incendie survenu à Eindhoven. Ce jour-là, son équipe du Hallescher FC Chemie se prépare à affronter le PSV à l'occasion du match retour du premier tour de la coupe de l'UEFA. Deux semaines plus tôt, au stade Kurt-Wabbel de Halle, devant 35 000 personnes, l'aller s'est achevé sur un encourageant 0-0 face à des Bataves donnés favoris. *"Cette année-là, nous avions terminé quatrième du championnat, se souvient Pleun Strik, le capitaine du PSV de l'époque. Et pour être francs, nous ne connaissions pas vraiment notre adversaire. Dans nos esprits, ce match ne devait être qu'une formalité."*

L'hippocampe argenté

À l'aube des années 1970, le Hallescher FC Chemie est loin de jouer les premiers rôles de l'Oberliga est-allemande. Son principal fait d'armes est une coupe nationale glanée en 1962. En championnat, le club de Saxe-Anhalt lutte alors contre la relégation en deuxième division et vit dans l'ombre de son rival voisin, le 1. FC Magdebourg, qui truste les premières places en compagnie du Dynamo Dresde ou du FC Carl Zeiss Iéna. En 1971, les Rouge et Blanc obtiennent pourtant le meilleur classement de leur histoire: une troisième place qualificative pour la coupe de l'UEFA. Autant dire que la joie est à son comble lorsque le tirage au sort leur offre une joute aller-retour face au prestigieux PSV Eindhoven. À l'époque, l'équipe est-allemande est composée principalement de jeunes talents sans grande expérience.

À la rigueur, un homme se distingue: Klaus Urbanczyk, un défenseur central aux 34 sélections avec la *Nationalmannschaft der DDR*. À Eindhoven, ce dernier et ses coéquipiers du HFC prennent leurs quartiers aux troisième et quatrième étages de l'hôtel *'t zilveren zeepardje* ("L'hippocampe argenté"). Ils occupent les lieux avec des médecins venus pour un congrès. La veille de la rencontre, la pluie tombe par seaux entiers. Tout le monde craint que le match ne soit annulé et les joueurs vont se coucher dans un mélange de stress et d'excitation. Vers cinq heures du matin, tous les occupants de l'hôtel sont réveillés par une puissante détonation. Une bouteille de gaz vient d'exploser dans la cuisine et a déclenché un violent incendie qui gagne rapidement tout le bâtiment. Dans les couloirs, c'est la panique, les principales issues sont bloquées. Rassemblant son courage et son sang-froid, Klaus Urbanczyk, aidé d'un coéquipier et du masseur de l'équipe, prend les devants pour sauver les pensionnaires de l'hôtel coincés dans leur chambre. En fracassant des fenêtres, il leur permet de s'échapper par le toit. *"Nous avons tout simplement fait ce que nous devions faire, commentait-il en 2006 dans les colonnes du Mitteldeutsche Zeitung, à l'occasion des quarante ans du HFC. Ce n'était pas réfléchi, c'était tout simplement instinctif."* De nombreuses personnes lui doivent la vie. Mais devant la progression des flammes, "Banne", comme on le surnomme dans le club où il a effectué toute sa carrière, fait vite face à un dilemme cornélien: se sauver lui-même ou périr à son tour.

Un bilan effroyable

Son instinct le pousse à sauter par la fenêtre. Une chute de six mètres qui le fait atterrir sur un auvent, avant de rebondir dans une benne à ordures. *"La dernière chose dont je me souviens, c'est d'avoir crié mon groupe sanguin: 'O positif, O positif!'"* Son appel est entendu par un

médecin, client de l'hôtel. Lorsqu'Urbanczyk reprend connaissance, il est à l'hôpital et a déjà été opéré. Une chance que ne connaît pas son jeune coéquipier Wolfgang Hoffmann, 21 ans, mort dans les flammes en essayant de sauver des vêtements de l'Ouest achetés en Hongrie. Le bilan de la catastrophe est effroyable: 12 victimes et une vingtaine de blessés graves. *"Nous avons appris la nouvelle quelques heures avant le match, se rappelle Pleun Strik. Lorsque nous sommes allés constater les dégâts, il ne restait plus rien. L'hôtel était complètement détruit."* Le traumatisme, énorme, oblige le HFC à déclarer forfait. Maigre consolation, l'attitude d'Urbanczyk et de ses compagnons durant le drame est qualifiée d'"héroïque" par la presse néerlandaise. En RDA, au sein d'une société dans laquelle le sport est un important outil de propagande, les joueurs sont également présentés comme des modèles à suivre.





Une récupération qui énerve profondément l'entraîneur de l'époque, Walter Schmidt. *"La descente aux enfers du club est à mettre en lien avec les événements d'Eindhoven, explique-t-il. Au lieu d'être suivis psychologiquement, les joueurs ont été baladés en place publique."* Effectivement, les conséquences sont brutales: une saison plus tard, le HFC descend en deuxième division. Avant de remonter la saison suivante, pour retrouver sa place de second couteau, entre le ventre mou et la relégation.

Une rousté et des hommages

Quatre semaines après le drame, "Banne" quitte enfin sa chambre d'hôtel pour rentrer en RDA. Soigné, mais pas guéri, le joueur décide de prendre sa retraite à la fin de la saison 1971-72, après douze ans et 250 matchs de première division à son actif. S'ensuit une

carrière d'entraîneur qui, ironiquement, le conduit chez le rival de Magdebourg, avec qui il termine deux fois vice-champion de RDA et remporte deux coupes nationales. Depuis la fin des années 1990, il est de retour dans son club de toujours, en qualité de recruteur. En avril 2006, trente-cinq ans après le drame, c'est donc de l'intérieur que ce dernier a pu suivre les préparatifs du match retour symbolique entre le HFC et le PSV. Ce jour-là, toutes les stars du PSV –Cocu, Vennegoor of Hesselink, Farfan...– assurent le spectacle sur la pelouse du stade Kurt-Wabbel, rebaptisé depuis Erdgas-Sportpark. Au-delà de la défaite de son club de cœur (12-2), "Banne" profite surtout de l'occasion pour s'offrir d'émouvantes

"La dernière chose dont je me souviens, c'est d'avoir crié mon groupe sanguin: 'O positif, O positif!'"

Klaus Urbanczyk, ancien défenseur du Hallescher FC

rentrouvailles avec son ancien adversaire, Guus Hiddink. *"À l'époque, tu étais un bien meilleur joueur que moi",* lui avoue même l'entraîneur batave en lui remettant un maillot du PSV à son nom. Un hommage que reçoivent aussi ses coéquipiers de l'époque et qui referme la blessure la plus profonde de l'histoire du Hallescher FC. ● PAR JULIEN DUEZ. SAUF MENTION CONTRAIRE, TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR JD.

#AMAT'

Galette sãocisse

À 28 ans, **Fernando** est le maître à jouer du Breizh Fobal Klub et une éclaircie dans le ciel du district breton. Un numéro dix connu à Rennes comme le loup blanc qui façonne surtout sa réputation les veilles de match dans les boîtes de la région...

● Passes laser, ouvertures, roulettes, jongles... En ce dimanche moisi recouvert de pluie au complexe sportif de Bréquigny, au sud de Rennes intra-muros, Fernando, son mètre soixante-quinze, ses yeux noisette et sa crête font la misère à l'équipe 4 de l'OC Cesson. Mené 2-0 à la pause, le Breizh Fobal Klub, qui évolue dans la 4 de l'Ille-et-Vilaine en 3^e division de district, s'en remet à son numéro dix. Quarante-cinq minutes et un doublé frappe croisée/coup franc de son meneur de jeu plus tard, le BFK croit même arracher une victoire inespérée. Malheureusement, "Dodo" rate le *hat trick* en envoyant, de son propre aveu, "un sac au-dessus des cages" sur un coup franc bien placé à la dernière minute. Un exercice dans lequel il excelle. Pourtant, il y a quelques semaines, il a inscrit trois coups francs directs dans le même match. Pleine lunette, à chaque fois. Mais Kevin, le président du club, ne lui en tient pas rigueur. Mieux, il s'inquiète presque pour son héros du jour: "C'est bizarre, il n'a pas les yeux rouges, ni la bouche ouverte... Ce n'est pas le Fernando qu'on connaît."

Un "renard" sur le parking

Faut dire que Kev' connaît bien son meilleur joueur: d'habitude, le dimanche, Fernando se trimballe une gueule de bois carabinée. "Je n'ai jamais privilégié le dimanche au samedi soir, reconnaît celui qui se balade à tous les postes offensifs de la formation bretonne. J'ai toujours voulu faire les deux. Dimanche dernier, je voulais annuler un déjeuner chez ma mère avant un match, donc je l'appelle mais elle me dit: 'Ah non, le repas est prêt, tu fais chier.' Donc j'y vais, tout se passe bien, mais en sortant du

repas, je ne me sentais pas top." C'est Jérémie, l'entraîneur de l'équipe, qui le rejoint chez sa mère et qui raconte la suite: "Il conduisait, je lui tenais le sac." Fernando dégueule son samedi sur le parking du stade avant d'y disputer son match du dimanche après-midi, comme si de rien n'était. Le Franco-Portugais de 28 ans, qui affiche Eder en photo de profil sur Facebook, est donc clairement ce qu'on peut appeler "un roi de la nuit". Une semaine avant ce déjeuner dominical en famille, il arrive dans le vestiaire du BFK le dos plein d'entailles. Jérémie se marre encore: "La veille, après une longue soirée arrosée, il a foncé tout droit dans un arrêt de bus en verre. Il l'a éclaté." Des histoires qui n'empêchent généralement pas Fernando de briller sur la pelouse et de surnager techniquement au milieu de ses coéquipiers.

Binious et vodka RedBull

Un vrai bon petit joueur de district qui peut nourrir des regrets de ne pas évoluer à l'échelon supérieur par exemple?

"Même pas, ça impliquerait une autre hygiène de vie", répond de but en blanc celui qui tourne à la vodka RedBull et dont la légende voudrait qu'il dorme trois heures par nuit les veilles de match. Tant pis pour les clubs de plus haut niveau, tant mieux pour le BFK. Il faut remonter au 29 septembre 2013 pour trouver l'acte de naissance du Breizh Fobal Klub. Ce jour-là, c'est derby à la Route-de-Lorient,

l'ancien nom du Roazhon Park. Stade Rennais versus FC Nantes, une première depuis cinq ans et le passage des Canaris en ligue 2. Les retrouvailles virent à l'humiliation pour les locaux: défaite 3-1 à domicile et tifo volé par les ultras nantais. À la sortie, Kevin, dégoûté, refait le match avec ses potes pendant une heure. Au fil de la discussion, ils ont l'idée de créer un club, qui s'appellera Breizh Fobal Klub "pour promouvoir les valeurs de la région: respect, courage, solidarité et plaisir". L'année dernière, le club a même organisé un bagad (formation instrumentale bretonne composée de bombardes, de binious et de tambours) pour le match de la montée et souhaiterait, "à très long

terme", proposer des cours de breton avant les entraînements. "Pas particulièrement breton dans l'âme", bien qu'il ait commencé le foot à huit ans aux Cheminots Rennais, Fernando, qui bosse depuis six mois dans la planification de production dans le secteur alimentaire, a rejoint le BFK "parce que c'est détente et qu'il y a une bonne

ambiance". Peut-être aussi parce qu'il a sa place de titulaire au chaud, même en lâchant une galette avant le coup d'envoi. Et sans doute parce qu'il peut également compter sur un président conciliant: "Fernando devait être radié au 31 janvier car il n'a toujours pas payé sa licence, alors que c'est le premier à régaler les bouteilles et boissons en boîte!" ● PAR FLORIAN

LEFÈVRE, À RENNES / PHOTO: RENAUD BOUCHEZ

"La veille d'un match, après une longue soirée arrosée, il a foncé tout droit dans un arrêt de bus en verre. Il l'a éclaté"

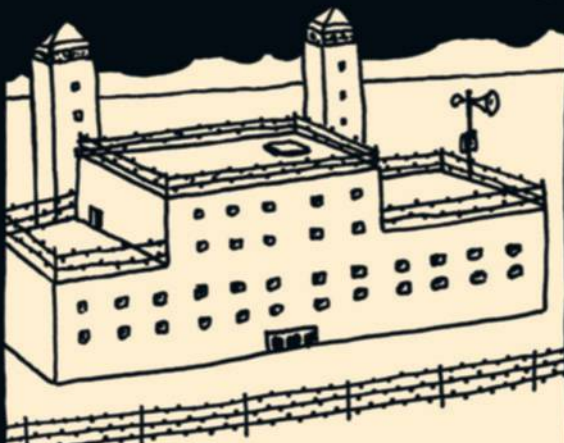
Jérémie, l'entraîneur de Fernando



“Qui a piqué le rideau?”

SCIENCE FOOT

UN FOOTBALLEUR POURRA DÉSORMAIS
ATTAQUER EN JUSTICE TOUT ADVERSAIRE
LUI AYANT OTÉ LA POSSESSION DU BALLON



LA CONSTRUCTION DE PRISONS DE
FOOTBALLEURS A DÉJÀ COMMENCÉ
ALORS ATTENTION !

LE COMITÉ INTERMINISTÉRIEL DE LA COMMISSION
BUDGÉTAIRE EUROPÉENNE INSTITUE DE
NOUVELLES NORMES DE FOOT...

IL SERAIT ÉGALEMENT QUESTION DE FAIRE
ENLEVER TOUS LES POTEAUX DE BUTS



QUAND ON Y RÉFLÉCHIT BIEN, ÇA EMBÊTAIT
TOUT LE MONDE CES POTEAUX DE BUTS

ON VA POUVOIR ENFIN JOUER COMME ON VEUT

LOTO FOOT

Alicia Aylies

Avec la victoire d'Iris Mittenhaere au concours de Miss Univers, on en oublierait presque qu'il y a une nouvelle Miss France dans la place. Elle s'appelle Alicia Aylies, vient de Fort-de-France, en Martinique, et compte bien veiller sur son diadème comme sur une coupe du monde. Même si la jeune fille l'avoue sans mal: elle n'y connaît strictement que dalle au foot. *Too bad.*



Alicia, ça glissa.

Montpellier vs mont Pelé

1 N 2

Le mont Pelé bien entendu, car c'est mon lieu de naissance en Martinique, bien que Montpellier restera un souvenir à vie étant donné que c'est là où j'ai été sacrée.

Porsche Cayenne vs piment de Cayenne

1 N 2

J'adore les voitures, mais le piment de Cayenne donne plus de goût aux plats. D'ailleurs, j'en mets absolument partout!

**“Je mets du piment
de Cayenne dans tous
mes plats, ça leur donne
plus de goût”**

Alicia Keys vs Alice Taglioni

X N 2

Je suis fan depuis que je suis toute petite: on a le même prénom, j'ai parlé d'elle dans toutes les interviews que j'ai faites depuis que je suis Miss France et, surtout, j'espère la rencontrer!

Julien Dorcel vs Marc Dorcel

X N 2

Alors là, il ne faut évidemment pas confondre! Je choisis Julien Dorcel, le créateur de bijoux qui a imaginé ma sublime couronne qui tient très bien sur ma coupe afro!

Licence de droit

1 X 2

vs écharpe de Miss Univers

Les deux peuvent changer mon avenir de façon positive... Donc on verra bien ce que décidera le destin!

Colombo de poulet

1 X 2

vs Chicken McNuggets

Je suis bien embêtée de devoir choisir: j'adore les deux!

Aimé Césaire vs Aymé Césaire

X N 2

Aimé Césaire, l'homme politique martiniquais, à la fois poète et biographe, et non pas le personnage d'Éric Judor dans *H...*

La La Land vs Lala des Teletubbies

1 N X

Les *Teletubbies*, c'est toute mon enfance! Et puis je n'ai pas encore eu le temps d'aller voir *La La Land*. C'est la honte, non?  PROPOS RECUEILLIS

PAR MATHIAS EDWARDS / PHOTO: BENJAMAIN DECOIN / SIPA

Society PRÉSENTE

THE ***RUNNING HEROES*** ***SOCIETY***

Entretien

Christophe Lemaitre

Usain Bolt, harcèlement
scolaire et Ku Klux Klan

Story

Le jour où

**Joe Strummer a
couru le marathon
de Paris**

Débat

Dieu court-il?

Un prêtre, un imam et
un rabbin répondent

**Le vrai
goût de l'effort**

BE 10.50€ - SUISSE 15 CHF - CANADA 15 CAD



HORS-SÉRIE

**LE 30 MARS, SOYEZ
DANS LES STARTING-BLOCKS...**



Heineken®



Heineken est née à Amsterdam au bord du lac IJ, aujourd'hui traversé par le pont Enneüs Heerma.

RCS Nanterre 414 842 062

PUBLICIS CONSEIL



L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.